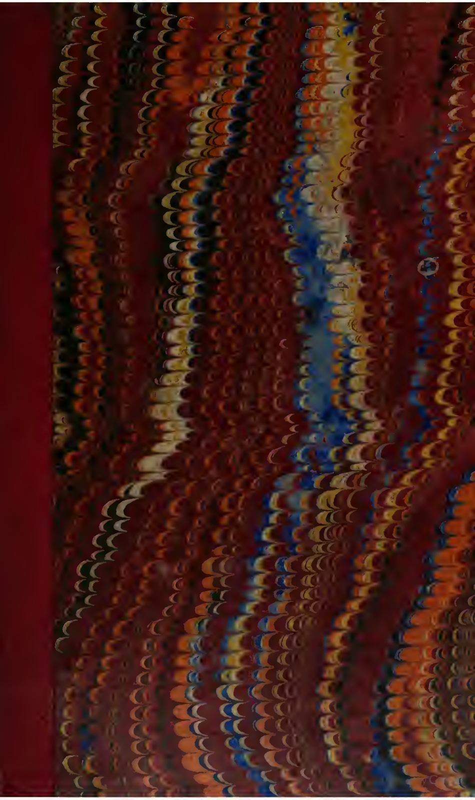
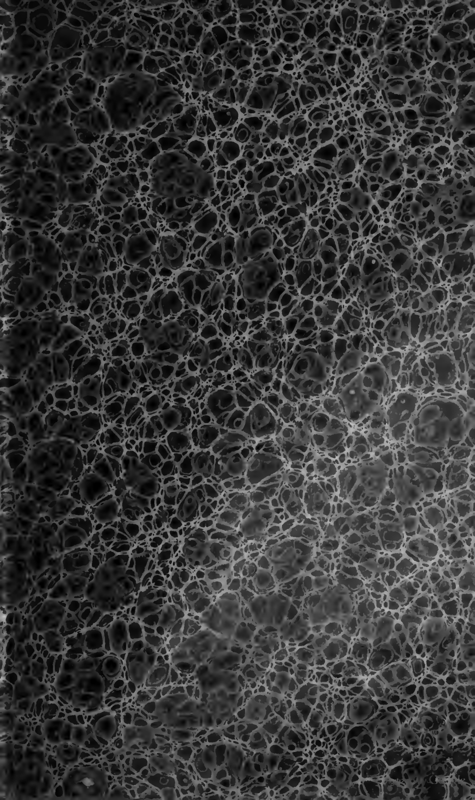






QUERELLES
LITTÉRAIRES,
OU
MÉMOIRES
Pour servir à l'Histoire des Révolutions de la République des Lettres, depuis HOMERE *jusqu'à nos jours.*

TOME PREMIER.

QUERELLES
LITTÉRAIRES,

OU

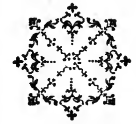
MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Révolutions de la Republique des Lettres, depuis HOMERE *jusqu'à nos jours.*

Tantæne animis cœlestibus iræ?
VIRG. ÆNEID. *Lib. I.*

Tant de fiel entre-t-il dans des ames célestes?

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXI.
Avec approbation & privilège du Roi.







AVANT-PROPOS.

CET ouvrage n'eſt point une ſatyre. Tout ce qui reſpire la haine, l'envie ou l'eſprit de parti, ne mérite que de l'indignation. On ne ſe propoſe ici de venger ni ſes injures perſonnelles, ni celles des autres, encore moins d'avilir les gens de lettres. On ne fait qu'expoſer l'origine, les progrès & les ſuites de leurs querelles, les unes plus graves, les autres moins ſérieuſes. On voudroit qu'ils appriſſent à ſe reſpecter eux-mêmes, à craindre les écarts & le ſort de leurs ſemblables; à mieux uſer des dons qu'ils ont reçus de la nature; à ne ſe point rendre le jouet du public. Quelqu'un a dit, qu'autrefois les bê-

tes combattoient dans le cirque, pour amuser les hommes qui avoient le plus d'esprit, & qu'aujourd'hui les gens d'esprit combattent pour divertir les sots. Le plus sûr moyen de corriger le ridicule, c'est de le peindre & même de le charger.

Notre but principal est de contribuer à l'utilité du lecteur par le tableau des querelles littéraires. Elles peuvent être mises au nombre de ces maux qui produisent quelquefois un grand bien. Et qui doute qu'elles ne servent souvent à faire découvrir la vérité ; qu'il ne résulte de grandes lumières du choc des sentimens sur le même sujet ; que les efforts de chaque écrivain, pour défendre son opinion & pour combattre celle de son ad-

verſaire, les raiſonnemens, les preuves, les autorités, l'art, employés de part & d'autre, ne répandent un plus grand jour ſur les matières. Ajoutons que les objets ne s'arrangent & ne ſe gravent jamais mieux dans l'eſprit, que lorſqu'ils ont été vivement diſcutés.

Ce n'eſt pas qu'on ait toujours été de bonne foi dans les diſputes, qu'on ait toujours voulu s'éclaircir, démêler le vrai, entendre & faire entendre la raiſon. Par malheur, le contraire n'arrive que trop ſouvent. Les paſſions aveuglent. On perd de vue le fond de la queſtion, pour ſe jetter ſur les perſonnalités. On s'inſulte, on s'injurie ; on ſe nuit réciproquement ; on devient la fable du public. On veut

le triomphe ou l'apparence du triomphe, n'importe à quel prix. A voir les abus de l'imprimerie, qui ne mettroit volontiers en problême ſi ſon invention n'eſt pas plus nuiſible qu'utile.

Ces raiſons nous ont engagé à parler de toutes ſortes de querelles, des perſonnelles comme des autres, en choiſiſſant néanmoins celles qui nous ont paru les plus dignes d'attention, ou par le nom des auteurs, ou par leur objet.

Dans tous les âges, chez toutes les nations où les ſciences & les arts ont fleuri, l'eſprit de jalouſie & de diviſion les a toujours accompagnés. Il les ſuivit de la Grèce en Italie. Quelle honte pour l'humanité que cette

eſpèce de maladie règne princi-palement dans les ſiècles où bril-lent les grands talens, & que le nôtre, qu'on dit être celui de la philoſophie, n'en ſoit pas même exempt. Il eſt bon que ceux qui débutent dans la littérature & dans les beaux-arts, en voyant les plus beaux génies, enviés, perſécutés, malheureux, apprennent à connoître la carrière où ils entrent, & qu'ils n'oublient pas ces vers de Fontenelle :

Dans la lice où tu vas courir,
Songe un peu combien tu haſardes.
Il faut, avec courage, également offrir,
Et ton front aux lauriers, & ton nez aux nazardes.

Le père Ducerceau a fait l'apologie des ſçavans impolis & groſſiers. Il dit, pour les excuſer, qu'ils ont toujours été les mêmes, & cite l'exemple de

Cicéron, qui traite Pifon de *bête féroce*, d'*animal*, de *ftupide*, d'*âne*, d'*extravagant*, de *voleur*, de *brigand*, de *pendart*, de *bourreau*, de *furie*, de *fale bourbier* & de *charogne jettée à la voirie.* Il les juftifie encore fur leur familiarité avec les auteurs Latins, dont ils prennent infenfiblement le ton, les manières & le ftile injurieux; fur l'indépendance attachée à la profeffion d'homme de lettres; fur le goût du public pour la fatyre; plaifantes raifons pour difpenfer un fçavant de la première fcience dont tout homme doit fe piquer, celle de fçavoir vivre.

On a tâché d'intéreffer par un grand nombre d'anecdotes fingulières, par un choix de vers fouvent peu connus, imités ou

traduits librement. On ſe flatte d'avoir inſéré, dans preſque tous les articles, des traits ignorés d'une grande partie du public, ſur-tout dans ceux qui regardent nos écrivains les plus diſtingués. D'ailleurs, la variété des matières que préſente cet ouvrage, pourra piquer la curioſité du lecteur qui ne cherche que l'amuſement.

Nous nous ſommes abſtenus, autant qu'il a été poſſible, d'entrer dans le détail des manœuvres, des tracaſſeries & des fureurs de tant de ſubalternes Zoïles, l'un ſur l'autre acharnés, inſectes rivaux,

> Eſprits bas & jaloux
> Qui ſe rendent juſtice, en ſe mépriſant tous.
>
> M. GRESSET.

Il ne paroît guère ici ſur la ſcène que des combattans dont le nom eſt connu. Quelque petit que ſoit l'objet de leurs querelles, c'eſt le moyen de lui donner une ſorte d'importance. On s'eſt borné à celles que leur ſingularité a ſauvées de cet oubli profond, auquel les écrits polémiques ſont d'ordinaire condamnés.

M. l'abbé d'Artigni a inſéré dans ſes mémoires une *Chronique ſcandaleuſe des ſçavans*: mais, outre que cette chronique ne remplit que deux ou trois articles, qu'elle n'eſt qu'un amas de faits rebattus qui déshonorent, à pure perte, la mémoire de quelques gens de lettres, la plupart obſcurs, l'idée de cet auteur n'a rien de commun avec

la nôtre. Nous pouvons en dire autant des *Mémoires ſecrets de la république des lettres.*

Ce prétendu *Théâtre de la vérité*, malgré ſon titre pompeux, n'eſt qu'une copie défigurée d'un original eſtimable à bien des égards, du *Dictionnaire critique* de Bayle. L'objet du marquis d'Argens, partout ailleurs aſſez ſuperficiel, eſt d'afficher, dans cet ouvrage, l'érudition la plus profonde, & de prodiguer faſtueuſement les citations Grecques & Latines, le tout pour prouver, ce qui n'a pas beſoin de preuves, que les grands hommes ſont hommes comme les autres. Qui ne ſçait, auſſi bien que lui, qu'il eſt ridicule de tout admirer en eux, juſqu'à leurs défauts. Falloit-il ſix volumes

pour commenter ces deux vers ſi connus d'Horace (*):

> Non, je n'ai point appris à jurer par un maître.
> . . . .
> Souvent Homère dort : ... *Et ſon lecteur peut-être.*

Au milieu de toutes ces diſputes, ſoutenues de part & d'autre avec tant de chaleur, à travers ce fatras d'injures & de libèles, parmi ces révolutions continuelles de la république des lettres, le lecteur pourra ſuivre le fil de nos connoiſſances, les progrès du goût, la marche de l'eſprit humain. Ce projet, mieux exécuté, offriroit un excellent cours de littérature. Ce ſeroit alors le cas d'appliquer le mot

---

(*) *Nullius addictus jurare in verba magiſtri.*
. . . .
. . . *Quandoque bonus dormitat Homerus*

d'un auteur ancien. *Les haines des particuliers servent à l'aggrandissement de la république* (*).

Afin d'observer quelque méthode dans cet ouvrage, il est divisé en plusieurs articles : *Querelles particulières*, ou *Querelles d'auteur à auteur* ; *Querelles générales*, ou *Querelles sur de grands sujets* ; *Querelles de différens corps*. Dans la première & troisième division, on a suivi l'ordre des temps ; &, dans la seconde, celui des matières. Il a fallu nécessairement abandonner ici l'ordre chronologique, pour éviter la répétition ennuyeuse des mêmes disputes ; pour ne les pas voir prises & reprises, & souvent effleurées ; pour avoir un

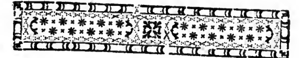
(*) *Ex privatis odiis respublica crescit.*

but fixe, & ne pas faire un cahos de tant d'objets différens.

On peut comparer les *Querelles particulières* aux combats singuliers; les *Querelles générales* aux guerres réglées de nation à nation; les *Querelles de différens corps* à ces combats où l'on appelloit des seconds, & où l'on combattoit parti contre parti.



MÉMOIRES



MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES GENS-DE-LETTRES;

ET PRINCIPALEMENT

DE LEURS QUERELLES.

QUERELLES PARTICULIERES, *ou* QUERELLES D'AUTEUR A AUTEUR.

HOMERE,

ET LE GRAMMAIRIEN

THESTORIDES.

Ce prince des poëtes fut d'abord appellé Méléſigène, parce qu'il étoit né près du fleuve Mélès. Il porta depuis le nom d'Homère. Malgré ſon premier nom, on ne ſçait pas au juſte le temps ni le lieu de ſa naiſſance. On croit communément qu'il étoit Ionien, & qu'il vivoit environ huit cent cin-

quante ans avant l'ère chrétienne ; c'est-à-dire, trois générations après la guerre de Troie. Suivant ce calcul, il pouvoit avoir appris, dans son enfance, les merveilles de ce siège, de la bouche même de plusieurs vieillards qui y avoient été, & s'être entretenu souvent avec des Grecs d'Europe & d'Asie, qui avoient connu Ulysse, Achille & Ménélas.

L'histoire, toute récente, de ce fameux siège, enflamma son génie poëtique. Il voulut passer avec elle à la postérité. L'Iliade est son apothéose, aussi bien que celle des héros qu'il chante. Mais ce même poëme, le sujet de sa gloire, fut également celui de ses malheurs. On le lui vola. Le grammairien Thestorides commit cette lâcheté.

Quoique la Grèce n'eût point encore produit d'aussi grand écrivain, elle ne laissoit pas d'abonder en auteurs médiocres, ou moins que médiocres. Ils étoient continuellement divisés entr'eux, ne respirant que la haine & la jalousie, s'avilissant par toutes sortes de noirceurs & de bassesses réciproques. L'appas d'un peu de gloire, ou

de quelque gain ſordide, les portoit à des atrocités. Ils faiſoient ſurtout commerce de plagiat & du vol des écrits. Le pauvre Homère ſe trouva la victime de cette rapacité honteuſe des gens de lettres de ſon temps. Le piège lui fut tendu dans la ville de Phocée, dans cette même ville dont les habitans bâtirent depuis celle de Marſeille.

Homère s'étoit rendu à Phocée, après avoir parcouru la plus grande partie de la Grèce, récitant de ville en ville ſes ouvrages, & trouvant, ſelon quelques-uns, par ce moyen, celui de ſubſiſter. On ſçait que nos *troubadours* ou *trouvères* ont pratiqué la même choſe; qu'ils couroient toute la France, ſuivis de leurs femmes & de leurs enfans, qui ſe mêloient auſſi de rimer, & accompagnés de chantres & de joueurs d'inſtrumens; que des ſeigneurs & des princes, qu'ils ſçavoient flatter & réjouir, les accueilloient, les admettoient à leurs tables, les faiſoient revêtir de leurs habits: honneur alors ſi diſtingué. L'abbé Maſſieu compare ces pélerins à nos comédiens de campagne.

Le poëte Grec récita ſes vers aux

Phocéens. Ils en furent enchantés. Mais Thestorides, le bel-esprit de la ville & le Crésus des auteurs, ne voulut pas s'en tenir à une admiration stérile. Il offrit à Homère de le loger chez lui, de le nourrir, & de l'entretenir généralement de tout. Il ne mit qu'une condition à des procédés si beaux en apparence : c'est qu'Homère lui communiqueroit ses poësies. Le poëte, réduit à la dernière indigence, se croit trop heureux. Il accepte la proposition, & livre tous ses poëmes.

A peine son hôte les eut en sa disposition, qu'il s'en déclara l'auteur. Pour mieux en imposer, il quitta Phocée, & vint à Chio. Là, cherchant à se faire estimer, il parloit & décidoit de tout. Il récitoit avec emphase les poësies d'Homère. Il affectoit de mettre dans sa déclamation ces mouvemens & ce feu qui distinguent si bien l'auteur du simple acteur. Mais Thestorides ne fit point de dupe. On reconnut Homère à son talent de rendre la nature avec une noble simplicité ; à sa poësie vive, pleine de force, d'harmonie & d'images ; à son érudition agréable, lorsqu'il décrit l'art de la

guerre, les mœurs & les coutumes des peuples différens, les loix & la religion des Grecs, le caractère & le génie de leurs chefs, la ſituation des villes & des pays. On lui donna bientôt avis de l'infidélité.

Déſeſpéré de cette perfidie, il vole à Chio, pour y confondre l'impoſteur. Theſtorides en avoit pris la fuite, ſur la nouvelle qu'Homère venoit à lui. L'un & l'autre firent quelque temps l'entretien de la Grèce. Le poëte juroit de pourſuivre en tous lieux le grammairien. A la fin, la pauvreté contraignit Homère de ceſſer ſa vengeance & ſes voyages, de ſe fixer à Chio, & d'y lever une école. On voit encore, à quatre milles de la ville, ſur les bords de la mer, les ſièges de ſes diſciples, & ſa chaire, pratiqués dans un roc. Il ſe maria, continua de faire des vers, & compoſa l'Odyſſée, afin de prouver que lui ſeul étoit capable d'avoir enfanté l'Iliade; preuve inſuffiſante, ſi nous en croyons quelques critiques.

Quelle différence, diſent-ils, entre ces deux poëmes! Ils ne ſemblent pas être ſortis de la même main. Homère, ajoutent-ils, ſentit cette diſproportion

étonnante. Il ne se consola jamais du vol de son plus bel ouvrage ; & la douleur de ne pouvoir confondre la perfidie de Thestorides le conduisit au tombeau, plus que l'âge, les infirmités & l'extrême misère. Mais les philosophes & les gens âgés donnent d'ordinaire la préférence à l'Odyssée.

Quoi qu'il en soit, long-temps après sa mort, on lui éleva des statues & des temples. Sept villes puissantes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître ; les mêmes sept villes qui, dit-on, l'avoient vu mendier de son vivant.

ARCHILOQUE,

ET

LYCAMBE.

ARCHILOQUE étoit de Paros. Il vivoit environ six cent soixante-quatre ans avant Jésus-Christ. On doit à ce poëte l'invention des vers iambes ; mais elle fait sa honte. C'est la rage uniquement qui l'inspira ; elle fut sa muse.*

Archiloque, en fureur, s'arma du vers iambe.

* *Archilocum proprio rabies armavit iambo.*

Jamais perſonne n'a plus ouvert ſon cœur à la haine & à la vengeance. Horace, Juvénal & Despréaux, n'approchent point de ſa cauſticité. Quand Archiloque étoit las de s'exercer ſur ſes ennemis, il déchiroit impitoyablement ſes amis & ſes proches. Il n'eſt point d'horreurs dont il n'ait chargé ſa mère. Il pouſſa ſes fureurs ſatyriques juſqu'à invectiver contre lui-même. » Sans lui, dit Critias, nous igno- » rerions que la misère le contraignit » d'abandonner l'iſle de Paros, & de » ſe réfugier dans celle de Thaſe. Nous » ignorerions les égaremens de ſa ver- » ve inſenſée, la terreur qu'il inſpiroit, » la haine qu'on lui portoit, ſes dé- » bauches infames, ſa poltronerie ex- » trême, la honte dont il ſe couvrit » en jettant ſon bouclier. «

Sa querelle avec Lycambe vint de ce que ce dernier, également homme de lettres, mais ennemi de la démence & de l'abus de la poëſie, refuſa de lui donner ſa fille en mariage. Archiloque croyoit être en droit de l'avoir, ſur ce qu'on la lui avoit promiſe d'abord.

Soit qu'il fût amoureux de la fille

de Lycambe, ſoit qu'on eût accompagné le refus de termes offenſans, il médita quelque vengeance éclatante. Ses armes étoient la ſatyre ; il en fit uſage. Il répandit tous les torrens de ſa bile.

Le père de l'accordée en fut d'abord inondé. Brocards, ſarcaſmes, en vers iambiques, fondirent ſur lui. L'accordée éprouva le même traitement ; elle ſe vit diffamée. Les traits, lancés contre Lycambe & ſa fille, furent pour eux des coups mortels. On aſſure qu'ils ſe pendirent de déſeſpoir. *

---

* Qu'on joigne, à cet exemple, les ſuivans ; & l'on verra quel glaive c'eſt que la ſatyre, & la critique pouſſée trop loin. Hipponax réduiſit deux ſculpteurs à ſe pendre, parce qu'il les avoit ſatyriſés. Un diſciple de Pythagore s'étrangla, pour en avoir été repris trop vivement en public. Diodorus Cronus n'ayant pu résoudre quelques difficultés de logique qu'on lui avoit propoſées à la table d'un roi d'Egypte ; & ce prince l'en ayant plaiſanté, il mourut de chagrin. Le cardinal Spinola mourut également pour avoir oui proférer à Philippe II ces paroles de diſgrace : *Cardenal, yo ſoy el Preſidente.* Un jeune homme, arrivé de Languedoc, trouva le coup de la mort dans une critique vive que lui fit l'*Etoile* d'une tragédie qu'il avoit apportée de ſa province, & qu'il croyoit un chef-d'œuvre. Le Murtola, furieux pour quelques vers qu'avoit faits contre lui le cavalier Marin, l'attend dans une rue de Turin, & lui tire de près un coup de piſtolet, chargé

Non content de ces deux victimes immolées à sa fureur, Archiloque voulut faire expier la rupture de son mariage à toute la famille des Lycambe. Il en releva des aventures diffamantes & secrettes. On croit, au moins, que c'est la raison pour laquelle deux autres filles de Lycambe suivirent l'exemple de leur père.

Les emportemens d'Archiloque amusèrent quelques esprits aussi méchans que le sien ; mais le public fut révolté. Une telle licence parut une peste dans un état. On résolut de l'arrêter. Les maximes pernicieuses, la morale infame que prêchoit le poëte, & qu'il avoit soin d'accompagner d'une diction véhémente, énergique, achevèrent de le décrier. Sparte défendit la lecture de ses poësies, & de quelque ouvrage de lui que ce pût être. On croit même qu'il fut banni de la république, pour avoir inséré dans ses vers, qu'*il vaut mieux jetter bas les armes*

---

de cinq bales. Le Murtola manqua le signor Marini. Heureusement nos écrivains sont devenus moins sensibles. S'il falloit qu'ils s'assassinassent toutes les fois qu'ils se disent des injures, combien nous en resteroit-il ?

que mourir. On le regarda comme un traître.

Pindare dit que, quoiqu'Archiloque s'engraissât à médire, il étoit souvent réduit fort à l'étroit.

Mais il se moqua de tout, de l'indigence & de l'exil. Le vin, Apollon & l'amour, le consolèrent. Il n'eut qu'un regret : celui d'avoir causé la mort de Lycambe & de sa fille; regret qu'il tâchoit d'étouffer, en chantant & jouant de quelque instrument: car il étoit musicien, ainsi que tous les poëtes d'alors. Il fit, sur cette victime infortunée, ces vers rendus par *Amiot* :

> Pour lamenter, son mal ne guérirai;
> Ni, pour jouer, je ne l'empirerai.

Ce satyrique assassin fut assassiné luimême. On se vengea, par le fer, du poignard que ses iambes enfonçoient dans le cœur.

Cette sorte de vers est remarquable, en ce que les uns ne faisoient que se déclamer, & les autres se chantoient. Les premiers étoient accompagnés des sons de la cythare. A l'égard de la partie chantée, l'instrument

qui l'accompagnoit s'y conformoit servilement, & ne rendoit que les mêmes sons que le poëte musicien avoit entonnés.

SOPHOCLE,

ET

EURIPIDE.

ILS sont le Corneille & le Racine de la Grèce. Rotrou, contemporain du premier de nos tragiques François, & prédécesseur de l'autre, les éclaira tous deux dans leur carrière. Eschyle avoit devancé les deux tragiques Grecs, & les avoit mis sur la voie. Ils n'eurent qu'à perfectionner. Mais Corneille, ayant trouvé l'art à peine ébauché, eut bien plus d'obstacles à surmonter, pour atteindre à sa perfection. Euripide & Racine virent devant eux des routes tracées. Ils n'eurent chacun qu'à choisir, qu'à diriger leur vol, qu'à marcher à la faveur d'une lumière éclatante & sûre. Peut-être, sans ce secours, leur génie ne se fut-il jamais développé.

Du temps d'Eſchyle, la ſcène Grecque, quelque progrès qu'elle eût fait depuis Theſpis, étoit encore un peu informe. On manquoit quelquefois à la règle des trois unités. On n'entendoit pas aſſez bien le plan des pièces. On outroit ſur-tout les caractères. La ſcène étoit en proie à des ſentimens hors de nature & giganteſques; à des expreſſions dures, raboteuſes, obſcures, embarraſſées; aux ſituations les plus terribles & les moins vraiſemblables. Eſchyle, ſouvent guindé, toujours furieux, frappoit, tonnoit ſans ceſſe. Il atterroit les ſpectateurs par des coups épouvantables. Des enfans, ſaiſis de crainte, tombèrent, dit-on, plus d'une fois roides morts ſur le théâtre. Des femmes groſſes accouchèrent. Ces défauts de la ſcène étoient inſéparables de l'imagination étonnante du poëte, de l'élévation & de la fierté de ſon ame, de ſa manière de concevoir & de rendre fortement & vivement les choſes.

Sophocle vint, qui corrigea ces mêmes défauts, qui ramena tout à l'ordre, au vraiſemblable, à la décence. Ses plans furent réguliers; ſes caractè-

res beaux, nobles & ſoutenus ; ſes peintures vives ; ſes penſées ſublimes & vraies ; ſa diction belle, majeſtueuſe, coulante. On l'appelloit indifféremment l'*abeille* ou *la ſyrène Attique*.

Sophocle enfin, donnant l'eſſor à ſon génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie.

Euripide s'éleva moins haut. Il peignit l'homme d'après l'homme même. Le naturel, l'élégance, la facilité, les graces, le caractèriſent. Il touche, il intéreſſe ; il parle continuellement au cœur, & le gagne. Sophocle élève l'ame, aggrandit les idées. On admire le premier, & l'on aime le ſecond. Euripide eſt rempli de ces traits ſententieux, de ces maximes iſolées & lumineuſes qui frappent par leur vérité, qui préviennent, rémuent, échauffent les ſpectateurs, & décident le ſuccès des pièces. On lui reproche d'avoir ſouvent mis dans les ſiennes des alluſions déplacées, d'avoir fait plus de portraits que de tableaux. Son antipathie pour le beau ſexe parut dans toutes les occaſions qu'il eut d'en médire. On l'accuſoit d'en vouloir à toutes les femmes, depuis qu'il avoit éprouvé

l'infidélité de la ſienne. Auſſi, les poëtes comiques plaiſantèrent-ils ſur ſon compte, en lui donnant le titre de *miſogyne*.

Enfin, Sophocle & Euripide faiſoient la gloire & les délices d'Athènes. Ils partageoient ſon admiration & ſes applaudiſſemens. Faits tous les deux pour s'eſtimer & s'aimer, ils en vinrent à ſe porter une haine implacable. Elle avoit ſa ſource dans la jalouſie. Athènes, la floriſſante Athènes, rendoit juſtice à tous deux : eux ſeuls ne vouloient pas ſe la rendre. Les ſuffrages, donnés à l'un, faiſoient le tourment de l'autre. Il paroît que les plus grands torts étoient du côté de Sophocle.

Ce poëte, ſi ſouvent vainqueur en toutes ſortes de combats d'eſprit, accoutumé depuis long-temps aux acclamations de ſes concitoyens, s'étoit fait un beſoin de leurs éloges, & n'en vouloit que d'excluſifs. Il ſe regardoit comme le monarque du théâtre. Ne croyant pas que ſa gloire pût jamais être balancée, il la mit à encourager Euripide dès ſon entrée dans la carrière. Il le conſidéra comme une om-

bre qui releveroit l'éclat de ſa grande réputation. En conſéquence, il l'accueillit & voulut prendre ſoin de le former.

Mais, du moment qu'il vit ſon élève en état de lui diſputer la primauté dans le genre tragique, il maudit ſon propre ouvrage. C'eſt ainſi que tant d'écrivains & d'artiſtes, blanchis dans l'art, & enivrés des plus grands ſuccès, en uſent à l'égard des jeunes gens qui s'élèvent juſqu'à devenir leurs rivaux. Après avoir commencé par être leurs protecteurs & chérir en eux le talent, ils ſe déclarent leurs ennemis les plus redoutables.

Sophocle mit la diviſion ſur le Parnaſſe. Il avoit juſques-là très-bien joué le héros, l'auteur qui mépriſe ſa gloire particulière, qui n'aime que le progrès de l'art, ſon repos & ſa liberté, la paix & l'union entre les gens de lettres. Tous ces grands ſentimens ſe démentirent. Athènes fut partagée. Il y eut deux partis bien formés, le parti de Sophocle & celui d'Euripide.

Soit par douceur de caractère, ſoit par conſidération pour ſon ancien maître, Euripide ne vouloit pas éclater,

Il garda toujours les bienſéances. Il écrivit même des choſes obligeantes à Sophocle, qui, s'étant embarqué pour l'iſle de Chio, portant avec lui tous ſes manuſcrits, avoit couru riſque de faire naufrage. La lettre rouloit » ſur le grand intérêt que les Athé» niens avoient pris à cet événement; » ſur le danger auquel la république » des lettres avoit été expoſée; ſur » l'attention particulière de la provi» dence à rendre à la patrie, au genre » humain, un homme qui en avoit ſi » bien mérité. «

Les bons procédés déſarment l'envie, mais rarement celle des poëtes. Sophocle ſe croit humilié de ce trait de grandeur d'ame. Il parle, il écrit tant contre ſon rival, que celui-ci perd enfin patience, & repouſſe les injures par des injures. Ils s'en accablent mutuellement, ſe reprochent d'employer d'indignes reſſorts pour captiver les ſuffrages, de ne pas ſçavoir manier les paſſions, de ne montrer aucune intelligence du théâtre. Ils s'imputent les défauts qu'ils n'ont point, & laiſſent ceux qu'ils ont véritablement, le vuide d'action dans leurs pièces, & la déclamation.

Cette critique de leurs ouvrages amène bientôt les plus odieuſes perſonalités. Sophocle accuſe Euripide d'aimer l'argent, & d'avoir été gagné pour maltraiter les Lacédémoniens, leur roi, les femmes en général, & Médée en particulier. Celui-ci renouvelle contre Sophocle l'accuſation d'impiété & d'athéiſme.

Au milieu de ces animoſités, de ces violences dont toute la ville d'Athènes étoit témoin, & dont les amateurs gémiſſoient, on voyoit ſouvent éclore des pièces nouvelles de la part de ces deux grands génies. Ils mettoient à profit leur jalouſie mutuelle, & l'œil perçant de la critique, pour s'arracher des lauriers.

Après avoir traité différens ſujets, ils choiſirent les mêmes, & combattirent comme en champ-clos. Leur cabale reſpective applaudiſſoit ou déſapprouvoit, jugeoit tout divin ou déteſtable, ſelon l'intérêt qu'elle prenoit aux combattans. Tels nous avons vu meſſieurs de Crébillon & Voltaire, luttant l'un contre l'autre dans Oreſte, dans Sémiramis & dans Catilina. Paris a été partagé comme Athènes; & c'eſt

un aſſez beau triomphe pour l'auteur de Rhadamiſte, de compter encore quelques partiſans.

La jalouſie des deux célèbres tragiques Grecs eut ſon terme ; elle devint une noble émulation. Ils ſe réconcilièrent. Cette lettre d'Euripide nous l'atteſte : » L'inconſtance n'eſt » pas mon caractère. J'ai toujours eu » les mêmes amis, à l'exception de » Sophocle ; & même, en ceſſant de » le voir, je ne l'ai point haï. Je l'ai » toujours admiré. D'injuſtes procé- » dés m'ont aliéné de lui : les bons » m'en ont rapproché. J'eſpère que » le temps ne ſera que cimenter notre » réunion. Quel déplaiſir mortel ne » cauſe-t-elle point à ces eſprits mé- » chans & brouillons qui s'applaudiſ- » ſoient de voir la guerre entre nous, » & n'oublioient rien pour l'entrete- » nir ! «

Les affaires que lui ſuſcita ſon attachement à la doctrine de Socrate, & les mécontentemens qu'il eut de ſa patrie, forcèrent Euripide à la quitter. Il ſe retira chez Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince avoit la plus grande conſidération pour les gens

de lettres. On prétend qu'il fit Euripide ſon premier miniſtre.

La fin des deux plus beaux ornemens de la ſcène Grecque fut auſſi malheureuſe que le cours de leur vie fut brillant. Sophocle s'étrangla, dit-on, pour avoir avalé mal-adroitement un grain de raiſin. Euripide, s'étant égaré dans un bois, fut ſurpris par les chiens d'Archélaüs, qui le mirent en pièces. Quelques perſonnes veulent qu'il n'ait péri que de la main des femmes. Sophocle lui ſurvéquit, quoique beaucoup plus âgé. L'ingratitude des enfans de Sophocle eſt fameuſe. Ennuyés de le voir vivre, impatiens d'hériter de lui, croyant ſon extrême vieilleſſe un attentat à leurs droits, ils l'accuſent d'être tombé en enfance. Ils le déſèrent aux magiſtrats, comme incapable de régir ſes biens. Quelle défenſe oppoſe-t-il à ſes enfans ? Une ſeule. Il montre aux juges ſon *Œdipe à Colone*, tragédie qu'il venoit d'achever. Jamais accuſé ne fut abſous plus promptement, ni renvoyé avec tant d'acclamations & de gloire.

✱

ARISTOPHANE,

ET

SOCRATE.

Le nom de Socrate eſt un éloge. Les Grecs n'ont point eu de perſonnage plus recommandable : c'eſt leur ſage par excellence. Il eſſaya de toutes les profeſſions. Il fut ſoldat, peintre, ſculpteur, philoſophe, orateur, poëte, grammairien, ſçavant, homme ſur-tout à bons mots, à grandes maximes. Il déclama toute ſa vie contre les grandeurs & les richeſſes. Il recommandoit trois choſes à ſes diſciples ; la ſageſſe, le ſilence & la chaſteté. Ce n'eſt pas qu'il les eût pratiquées toutes trois. Il avoit connu les paſſions comme les autres hommes, & les avoit même eues plus vives. Mais il vouloit que ſes fautes tournaſſent à profit. Il avoit mauvaiſe opinion des femmes, & s'égayoit ſur leur compte par des comparaiſons applaudies de ſon temps, & fort inſipides aujourd'hui. On le conſultoit de tou-

tes parts. On croyoit qu'il avoit le dépôt de toutes les connoiſſances humaines, pendant qu'il répétoit continuellement : *Je ne ſçais qu'une choſe ; c'eſt que je ne ſçais rien.*

Mais bien des gens trouvoient qu'il n'avoit de modeſte que le propos ; que ſes manières ne l'étoient point ; que l'ambition de règner ſur les eſprits étoit ſa paſſion dominante ; que, gouvernant la république d'Athènes, il croyoit devoir être également obéi dans celle des lettres. Ses ennemis prétendoient qu'il étoit odieux qu'un citoyen s'élevât une eſpèce de tribunal, auquel tous les auteurs reſſortiſſoient : de ſorte qu'il fallut que les ouvrages nouveaux, & ſur-tout les pièces de théâtre, méritaſſent ſon approbation pour avoir celle du public.

Socrate alloit à la vérité rarement aux ſpectacles. Il avoit même là-deſſus des idées ſévères. Mais on ſe plaignoit qu'il n'y paroiſſoit encore que trop, que ſa préſence y gênoit, & ſouvent même y portoit le trouble.

A Athènes, comme à Paris, dans la repréſentation d'une pièce nouvelle, les ſpectateurs ſe prévenoient

pour ou contre, ſelon que l'auteur étoit de leurs amis ou de leurs ennemis, & que ſes idées étoient analogues aux leurs. Socrate frondoit les comédies d'Ariſtophane. Elles lui ſembloient être du plus mauvais goût.

Lorſque ce comique en donnoit, que le peuple y couroit en foule, & que Socrate diſoit le moindre mot contre la pièce & l'auteur, les défenſeurs de celui-ci l'accuſoient d'avoir mis en jeu tous les reſſorts imaginables pour arrêter l'enthouſiaſme des Athéniens, & nuire à l'illuſion théâtrale. Ils ajoutoient qu'il ne falloit pas s'en rapporter aux déclamations de ce philoſophe bel-eſprit, qui faiſoit des monſtres des moindres défauts de l'enſemble & des détails. Ils ſe plaignoient amèrement de ce que ſes geſtes & ſes diſcours en impoſoient, & de ce que ſes jugemens étoient repétés, comme autant d'oracles, par une foule de ſubalternes totalement ſubjugués. Ces cenſeurs, diſoient-ils, ne frondent que par air, par ſingularité, par envie de ſe donner la réputation de connoiſſeurs, & de partager celle du grand Socrate.

Cependant vingt critiques, ſous des titres différens, couroient dans Athènes, afin de prouver qu'Ariſtophane n'avoit pas dû plaire ; mais cet excellent comique avoit auſſi ſes enthouſiaſtes. Sa faction tenoit tête à la faction oppoſée. La même choſe arrive parmi nous toutes les fois qu'il paroît une nouveauté ſur nos théâtres, & principalement quand l'auteur a quelque réputation. On croit voir, dans le nombre de ſes partiſans & de ſes ennemis, deux armées qui ſe mêlent. Mais, que réſulte-t-il des coups qu'ils ſe portent ? Rien, ſelon quelques perſonnes. (*)

(*) Riccoboni n'imagine pas que la cabale puiſſe cauſer la chûte d'une bonne pièce. » J'en ai vu, » dit-il, des mieux ameutées & des moins judi- » cieuſes ; mais, ce que j'ai vu auſſi, c'eſt que j'ai » vu ces cabaliſtes, ces conjurés ſi redoutés, ou- » blier leur rôle de perturbateurs à gages, non » pas à ce qu'on appelle communément les beaux » endroits, les tirades qui ſont ſouvent auſſi dé- « clamatoires qué puériles & bien travaillées, » mais aux endroits où la nature & le vrai ſe » trouvent peints. Je les ai vus écouter & applau- » dir, ſans s'en appercevoir, par ſentiment & par » inſtinct. « Oui, ſans doute, la cabale ne fera jamais tomber une excellente pièce. Mais, combien de mauvaiſes ne fait-elle pas réuſſir, au moins pour quelque temps ? De pareils ſuccès cauſent le déſeſpoir d'un bon auteur, & le dégoûtent quelquefois du théâtre.

Toutes les ironies, les plaiſanteries & les critiques de Socrate, vinrent bientôt à la connoiſſance d'Ariſtophane. La guerre fut dès-lors déclarée. Les ſages étoient ſcandaliſés de voir leur chef aux priſes avec un comique. Celui-ci ne lui fit aucune grace. Accoutumé depuis long-temps à braver toutes les bienſéances ; à mettre au théâtre des faits connus, des actions vraies, avec les noms, les habits, les geſtes, & même les viſages des citoyens par des maſques très-reſſemblans ; à n'épargner perſonne ; à ridiculiſer les premiers de l'état, les généraux d'armée & les juges de l'aréopage ; il ne crut pas devoir reſpecter beaucoup un ſage qui s'oublioit lui-même, & qu'il accuſoit de n'avoir que

Pour les prévenir, on ne ſçauroit mettre aſſez d'ordre dans nos ſalles de ſpectacles. Qu'étoient-elles il y a ſept ou huit ans ? le rendez-vous de la licence effrénée. Elle les rempliſſoit de ſes cris odieux, ſouvent même indécens. Les honnêtes gens y gémiſſoient alors autant qu'ils y ſont à l'aiſe aujourd'hui. Spectateurs, acteurs, auteurs, tous gagnent à ce reſpectueux ſilence qu'on y impoſé. Les applaudiſſemens, pour être moins tumultueux, n'en ſont que plus flatteurs. Cependant, le plus grand acteur de la ſcène Françoiſe a regret à la privation de la première liberté, de la franchiſe & des ſaillies du parterre.

l'apparence de grand homme. Ariftophane fit donc ufage de fes talens. Il joua Socrate en plein théâtre.

Socrate, avec toute fa fageffe, prêtoit à la plaifanterie. Cet oracle de Delphes, qui l'avoit nommé l'homme de la Grèce le plus fage ; cette fureur de décrier toutes les fectes, & de n'en avoir aucune ; cette antipathie pour tout ce qui étoit mode, agrémens, magnificence, plaifirs, fêtes ; fes goûts fufpects ; fes tracafferies de ménage ; le prétendu démon duquel il fe difoit infpiré ; tout, jufqu'à fa naiffance & fa profeffion, fourniffoit des armes contre lui. Le poëte n'eut qu'à recueillir la plupart de ces traits : il en fit le fujet d'une comédie, qu'il intitula les *Nuées*.

On y voyoit Socrate enflé de vaine gloire, chantant fes propres louanges ; répétant fans ceffe qu'il étoit initié dans tous les fecrets de la nature ; qu'il étoit envoyé des cieux pour éclairer la terre ; que la jeuneffe vînt à lui pour s'inftruire ; qu'il avoit une méthode à laquelle étoient attachées la gloire & la félicité des générations à venir. Après s'être prodigieufement

vanté lui-même, il faisoit la satyre des hommes & celle des dieux.

Il déployoit ensuite quelques-uns de ses rares talens. Il instruisoit à la fripponerie un vieux père de famille accablé de dettes, & qui le consultoit sur la manière de tromper ses créanciers & les juges. Ce père, se défiant de pouvoir à son âge suivre des maximes aussi détestables, amenoit son fils pour qu'il apprît de bonne heure à les mettre en pratique. Le fils, impatient de se former à l'école d'un tel maître, & de se montrer habile, débutoit par battre son père lui-même.

Qu'on juge combien devoit plaire à la multitude ce fonds de comédie exécuté par un excellent comique, qui peignoit tout du pinçeau le plus animé, le plus brillant, le plus hardi, le plus fort; qui chargeoit toujours ses portraits, & prodiguoit des allusions grossières.

Nous n'avons rien en Europe qui nous donne une idée juste de la comédie des Grecs, Celle des Italiens n'est qu'un recueil d'in-promptu dénués la plupart de raison & de sel, Les Espagnols manquent de naturel

& de régularité : ils ont un *Graciofo*, manière d'Arlequin, qui ne les fait jamais tant rire que lorfqu'il jure par des faints d'un nom inconnu & bifarre. La comédie Angloife n'a rien de commun avec la Grecque que fon obfcénité dans l'action & dans le dialogue. La nôtre eft plus dans le goût de Ménandre que dans celui d'Ariftophane. Si l'on retrouve quelque part ce dernier, fon enjoûment, fon aimable défordre, fes bouffonneries, fes traits perçans & cyniques, c'eft fur le théâtre de notre comédie Italienne ou fur celui de la Foire ; théâtres de tout temps en poffeffion de relever les ridicules célèbres, de contrefaire la figure, la voix, les geftes, les manières de ceux qu'on juge devoir être l'objet de l'amufement du public.

La comédie des *Nuées* avoit furtout le mérite de l'à-propos & des circonftances. L'auteur de cette fatyre de Socrate faifoit adroitement l'éloge des Athéniens. Ils euffent dû le condamner, le punir d'ofer ainfi s'ériger en cenfeur public, attaquer la réputation d'un citoyen fi refpectacle. La cabale des ennemis de Socrate fit ré-

compenser Aristophane. L'amour de l'égalité, l'envie de voir abbaisser dans une république le mérite suprême & dangereux, aveugla sur l'excès de la critique ; &, quoique la pièce eut d'abord été sifflée, ils honorèrent ensuite le poëte d'une couronne de l'olivier sacré.

On a plus d'une fois, parmi nous, ramené la comédie au genre d'Aristophane, & fait d'elle une satyre dialoguée (*). L'abbé de Saint-Pierre ne

(*) Sans parler des exemples tous récens, & principalement de la comédie des *Philosophes* & de celle de l'*Ecossoise*, Moliere a joué l'hôtel de Rambouillet, Ménage & l'abbé Cotin, l'un sous le nom de *Vadius*, l'autre sous celui de *Tricotin*, changé depuis en *Trissotin*. Dans l'in-promptu de Versailles, il a nommé Boursault, qui avoit fait contre lui la comédie intitulée le *Portrait du peintre*. Il ne ménagea pas la cour & les dévots, encore moins les médecins, sans nommer néanmoins les personnes. Racine mit sur le théâtre la magistrature. Personne n'a plus eu à se plaindre que l'abbé Pellegrin. De combien de ridicules ne fut-il pas couvert sous le nom de M. de la Rimaille ? Il étoit devenu le plastron de mille gens qui n'avoient aucun de ses talens. Son opéra de *Jephté* annonce le poëte. Il lui manqua seulement de faire les vers avec moins de facilité. Les besoins le forçoient d'avilir sa plume, de tenir toute prête une collection d'épigrammes, de madrigaux, d'épithalames, de complimens, &c., & de vendre chaque pièce à raison de sa longueur. La difficulté qu'il avoit de s'exprimer, & son extérieur négli-

désapprouvoit point qu'en certain cas on en usât ainsi. Il vouloit que la scène fût un remède aux délires de l'esprit humain; qu'on ne s'armât point de rigueur contre les fanatiques, de quelque espèce qu'ils fussent; mais qu'on les jouât sur tous les théâtres, même à la Foire & aux Marionettes; & que, ces jours-là, on donnât *gratis* la comédie. Une trop grande licence n'est ni dans nos mœurs, ni selon nos loix. Si, dans Athènes, elle fut récompensée, on en connut depuis l'abus. Cette même Athènes défendit de traiter des sujets véritables, & de nommer les personnes. Cette nécessité d'employer des sujets & des noms de pure invention, fut l'époque de la belle comédie, de celle de Ménandre & de Philémon, appellée la *nouvelle comédie*, par opposition à l'*ancienne*, dont le stile bouffon & cynique se ressentoit de la charrette de *Thespis*, & à la *moyenne*, qui, quoique plus régulière

gé, bisarre, fournissoient encore matière aux rieurs. On plaisanta jusques sur la mort de ce poëte famélique, causée par une indigestion. On feroit un gros recueil de tout ce qu'on a dit & écrit contre ce *millionaire* de vers.

dans son plan, n'en étoit ni plus réservée, ni plus innocente.

La manière dont Socrate se comporta dans le temps qu'on annonça les *Nuées*, caractérise bien ce philosophe. Averti du jour où l'on devoit les représenter, il se rend le premier au spectacle, s'y place de façon à pouvoir être vu de tout le monde, applaudit aux endroits qui faisoient le plus rire à ses dépens, se lève plusieurs fois, afin de se montrer à des étrangers qui demandoient à le voir, & ne sort que le dernier de l'assemblée. On ne sçavoit qui se lasseroit plutôt, ou les spectateurs de rire, ou Socrate de se donner en spectacle. Il crut se trouver alors au milieu d'un repas délicieux, dans l'ivresse de la joie la plus vive, parmi des convives qui ne le plaisantoient que pour le faire briller & contribuer au plaisir de la fête.

On a prétendu que la comédie des *Nuées* avoit eu des suites cruelles, & qu'elle avoit influé sur la mort du philosophe. Mais, sur quoi se fonde-t-on? On ne le chargea d'accusations graves & capitales, que vingt-trois ans après la représentation de cette pièce.

Il paroît que tout l'effet qu'elle produisit, fut d'amuser le peuple d'Athènes. Les juges de l'aréopage auroient-ils dicté des arrêts de mort sur des bouffonneries ?

D'ailleurs, Platon lui-même, le grand Platon, disciple de Socrate & son apologiste, donne des louanges au poëte comique, dit que les graces habitent dans son sein. Il a mis Aristophane dans son *banquet*, l'a distingué des autres, l'a fait parler suivant son caractère, & même avec ce Socrate immolé à la risée.

Ce qui perdit celui-ci, ce fut moins sa philosophie huée sur le théâtre, ce furent moins ses maximes tournées en ridicule, que sa façon libre de s'expliquer sur la religion & sur le gouvernement de son pays. Ses déclamations continuelles firent grossir & crever l'orage. Il se présenta deux infames délateurs, Anite & Melite, qui l'accusèrent d'athéisme, parce qu'il se moquoit de la pluralité des dieux. Les juges le condamnèrent à boire du jus de ciguë.

Il vit sa fin du même œil d'indifférence dont il avoit envisagé tous les

événemens de la vie. Sa femme & ses amis recueillirent ses dernières paroles ; elles furent toutes d'un sage. Elles rouloient sur l'immortalité de l'ame, & prouvoient la grandeur de la sienne. Quelques pères de l'église décorent ce sage du titre de martyr de Dieu. Erasme dit qu'autant de fois qu'il lit la belle mort de Socrate, il est tenté de s'écrier: *O saint Socrate, priez pour nous* (*).

(*) *Vix mihi tempero quin dicam :* Sancte Socrates, ora pro nobis.

PLATON,

ET

ARISTOTE.

Ces deux philosophes remplirent la Grèce du bruit de leurs divisions. Il en résulta la secte académique & la secte péripatéticienne. Platon fut le chef de la première ; Aristote, celui de la seconde. Les académiciens & les péripatéticiens étoient ennemis jurés les uns des autres. Ils se chargeoient d'anathêmes, selon l'usage de toutes les sectes rivales.

Ariſtote avoit étudié ſous le divin Platon. Mais, le moyen que le diſciple & le maître s'accordaſſent pour la doctrine! Ils avoient l'un & l'autre des goûts & des talens très-oppoſés. Repréſentons-nous, dans Platon, un homme ſimple, modeſte, frugal, de mœurs auſtères, bon ami, citoyen zélé; mais très-mauvais politique; aimant le bien, & voulant le procurer aux hommes; parlant toujours d'eux, & les connoiſſant peu; auſſi chimérique dans ſes idées, que notre vertueux abbé de Saint-Pierre, ou le célèbre miſanthrope Génevois. Ariſtote, au contraire, n'avoit rien de l'auſtérité d'un philoſophe. Il étoit ouvert, enjoué, ſéduiſant dans la converſation, fougueux & volage dans ſes plaiſirs, magnifique dans ſes habits. On le peint encore né fier, moqueur & dédaigneux. Il allioit le goût d'une étude profonde à celui de la diſſipation. L'amour du luxe le jetta dans de ſi grandes dépenſes, étant jeune, qu'il conſuma tout ſon bien.

Quant à la différence des talens de ces deux philoſophes, il faut lire dans le père Rapin leur ingénieux parallèle:

» L'esprit de Platon est plus poli, &
» celui d'Aristote est plus vaste & plus
» profond. Platon a l'imagination vi-
» ve, abondante, fertile en inven-
» tions, en idées, en expressions, en
» figures; donnant mille tours diffé-
» rens, mille couleurs nouvelles, &
» toutes agréables, à chaque chose:
» mais, après tout, ce n'est souvent
» que de l'imagination. Aristote est
» dur & sec en tout ce qu'il dit; mais
» ce sont des raisons que ce qu'il dit,
» quoiqu'il le dise sèchement: sa dic-
» tion, toute pure qu'elle est, a je ne
» sçais quoi d'austère; & ses obscu-
» rités naturelles ou affectées dégoû-
» tent & fatiguent les lecteurs. Platon
» est délicat dans tout ce qu'il pense
» & dans tout ce qu'il dit: Aristote
» ne l'est point du tout, pour être
» plus naturel. Son stile est simple &
» uni, mais serré & nerveux: celui
» de Platon est grand & élevé, mais
» lâche & diffus: celui-ci dit tou-
» jours plus qu'il n'en faut dire; celui-
» là n'en dit jamais assez, & laisse à
» penser toujours plus qu'il n'en dit:
» l'un surprend l'esprit, & l'éblouit
» par un caractère éclatant & fleuri;

» l'autre l'éclaire & l'instruit par une » méthode juste & solide..... Platon » donne de l'esprit, par la fécondité » du sien ; & Aristote donne du juge- » ment & de la raison, par l'impression » du bon-sens qui paroît dans tout ce » qu'il dit. Enfin, Platon ne pense le » plus souvent qu'à bien dire, & Aris- » tote ne pense qu'à bien penser «.

On a surnommé Platon l'Homère des philosophes. Il tient véritablement d'Homère, dans les sujets élevés qu'il traite : dans ceux où il se déride, où l'amour l'inspire, c'est un autre Anacréon : témoin ces vers passionnés qu'il fit pour Agathon, & que Fontenelle a rendus dans ses dialogues :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens voler mon ame
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

Aristote fut précepteur d'Alexandre. Quelle gloire pour l'un & l'autre ! Philippe, en parlant de son fils, écrivoit au philosophe : » Je rends moins » grace aux dieux de me l'avoir don- » né, que de l'avoir fait naître pen- » dant votre vie. « Paroles bien remarquables, ainsi que celles d'Alexan-

dre, qui ſont l'expreſſion de la reconnoiſſance la plus vive : » Je dois le jour » à mon père : mais, je dois à mon » précepteur l'art de me conduire. Si » je règne avec quelque gloire, je » lui en ai toute l'obligation. «

L'oppoſition de caractère & de génie, entre Ariſtote & Platon, produiſit bientôt les effets qu'on devoit en attendre. Ces deux grandes lumières de la Grèce cherchèrent à s'obſcurcir mutuellement. Les liens de la reconnoiſſance & des devoirs furent rompus : le diſciple éclata contre le maître. Ariſtote ne voulut plus ſe conduire que par lui-même, par ſes principes & ſes idées. Il ſoutint des opinions diamétralement oppoſées à celles de ſon maître.

Platon en conçut un dépit mortel. Il ſe plaignit de l'audace du jeune homme ; le traita d'ingrat & de rebèle, d'orgueilleux, de téméraire & d'inſenſé ; plaiſanta beaucoup ſur toute ſa perſonne, ſur ſes diſcours & ſes habits recherchés, ſes goûts frivoles & ſes prétentions ſans nombre. Ariſtote, de ſon côté, n'épargna pas ſon antagoniſte. Il ne ſongea qu'à ſe venger

de ſes diſcours, qu'à l'irriter, qu'à le faire donner dans quelque piège.

Une diſpute réglée dans laquelle on feroit aſſaut d'eſprit & d'érudition, & les ſpectateurs décideroient du mérite des combattans, étoit l'objet de l'ambition d'Ariſtote. Mais il ne lui étoit pas aiſé de ſe donner cette ſatisfaction.

Platon avoit des diſciples qui prenoient un vif intérêt à ſa gloire, entr'autres, Xénocrate, Speuſippe, Amiclas. Il avoit eu l'adreſſe de les vanter beaucoup; de leur donner, dans toutes les occaſions, la préférence ſur Ariſtote, & de les rendre jaloux de lui. Toutes les fois qu'Ariſtote avoit cherché les moyens d'engager une affaire, ils l'avoient empêchée par attachement pour leur maître, dont ils craignoient de voir la réputation compromiſe.

Malheureuſement, un jour que Platon ſe trouvoit dans ſon école ſans aucun des trois, Ariſtote y vole. Une foule de gens apoſtés pour être témoins de la ſcène, entre avec lui. L'idole, dont on vouloit renverſer les autels & confondre les oracles, ſe préſente. C'étoit alors un vieillard reſpectable, auquel le poids des années

avoit affoibli la mémoire. Le combat ne fut pas long. Quelques questions sophistiques, faites coup sur coup, embarrassèrent Platon. Il se vit enveloppé dans les pièges séduisans de la plus subtile dialectique, & proféra ces paroles qui tombent sur son ancien disciple : *Il a rué contre nous, comme un poulain contre sa mère.*

Depuis cette aventure humiliante, il ne donna plus de leçons en public. Aristote resta maître du champ de bataille. Il leva promptement une école, & ne fut occupé qu'à la rendre la plus fameuse de la Grèce.

Les trois disciples de Platon, instruits de ce qui s'étoit passé, reconnoissent leur imprudence de l'avoir laissé sans aucun d'eux, se la reprochent, & songent à la réparer. Xénocrate, le plus ardent de tous, va joindre Aristote, l'attaque à son tour, l'embarrasse dans la dispute, fait quitter la place à l'usurpateur, & rétablit Platon dans tous ses droits, dans cette école célèbre par la réputation du maître, par le nombre & les talens des disciples, la propreté singulière & les ornemens du lieu. En effet, les écoles de la Grèce

étoient très-différentes des nôtres.

On avoit soin qu'elles fussent bien tenues, embellies de tableaux & de peintures emblématiques. On voyoit, dans l'endroit le plus apparent de l'académie, les trois Graces représentées avec leurs attributs, pour montrer qu'elles peuvent s'allier à la philosophie, & que l'utile ne doit paroître que sous les dehors de l'agrément.

Aristote ne se rebuta point, & ne fut que plus animé contre ceux qui s'opposoient à l'établissement de ses idées. Son ardeur passa dans l'ame de ses disciples. Ils firent tête à ceux de Platon. Jamais chefs ne furent mieux soutenus. Académiciens & péripatéticiens étoient continuellement aux mains. Le Lycée ne faisoit que retentir de cris confus. On y défendoit & combattoit tour à tour les mêmes opinions.

Voici quelle étoit la différente façon de penser des maîtres. Platon admettoit un dieu créateur, l'immortalité de l'ame, l'existence des démons, une autre vie heureuse ou malheureuse, selon nos bonnes ou mauvaises actions. Aristote rejettoit tous ces grands principes. Il faisoit le monde éternel,

le Hasard maître de tout, l'ame matérielle, & croyoit la vertu pratiquée en pure perte.

Platon mourut. Aristote le regretta, lui fit ériger un autel, sur lequel furent gravés ces transports d'une ame pénétrée :

Aristote, excité par la reconnoissance,
Elève cet autel à son maître Platon,
Dont une cabale en démence
Blasphème le glorieux nom.

Ce grand homme, pour survivre à son rival, ne fut pas plus heureux. Il vit ses derniers jours empoisonnés par un prêtre de Cérès qui l'accusa d'impiété. La crainte de la ciguë lui fit quitter Athènes. Il se retira secrettement à Chalcis, ville d'Eubée. On l'y poursuivit. S'empoisonna-t-il alors pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? Ou bien ce dialecticien si fameux, qu'on n'appelloit que l'*esprit*, l'*intelligence*, ne pouvant expliquer la cause du flux & reflux de l'Euripe, s'y précipita-t-il en disant: *Puisque je ne puis comprendre l'Euripe, que l'Euripe donc me comprenne?* Voilà ce qu'on ignore. Après sa mort, il eut des autels & des temples dans Sta-

gire, sa patrie, petite ville de Macédoine, à laquelle il avoit rendu les plus grands services. Sa mémoire doit être chère aux gens de lettres. Il aimoit l'étude avec tant de passion, que, pour y passer les nuits & s'empêcher de dormir, il étendoit hors du lit une main, dans laquelle il avoit une boule d'airain : la boule répondoit à un bassin, & le réveilloit au bruit qu'elle faisoit en tombant. On reproche à ce philosophe de s'être mêlé de quelques intrigues à la cour de Philippe & d'Alexandre.

L'Académie & le Lycée furent longtemps inconsolables de la perte de Platon & d'Aristote.

DÉMOSTHÈNE, ET ESCHINE.

LORSQUE Alexandre & Darius combattoient dans les plaines d'Arbelles pour l'empire de l'Asie, Démosthène & Eschine se disputoient dans la Grèce celui de l'éloquence. Mais les deux monarques étoient moins acharnés à leur perte, & moins ambitieux

que les deux orateurs. Jamais rivalité ne fut plus grande.

Démosthène étoit Athénien, &, de même que le trop célèbre Rollin, fils d'un coutelier. Resté sans père & sans mère à l'âge de sept ans, il ne reçut aucune éducation jusqu'à celui de quinze. Mais, avec du génie, on supplée à tout. Il fut disciple d'Isocrate, ensuite d'Isée. Sous ces grands maîtres d'éloquence, il le devint bientôt lui-même; &, dès l'âge de dix-sept ans, il plaida contre ses tuteurs, & les fit condamner à lui payer trente talens qu'il eut la générosité de leur remettre. Son ame n'étoit ouverte qu'à l'ambition. Celle des conquérans lui paroissoit moins juste & moins flatteuse que celle de régner sur ses concitoyens par le talent de la parole. Il avoit la première qualité d'un orateur, & sans laquelle toutes les autres ne sont rien; le génie. Mais il étoit né bègue. L'art lui fut d'un grand secours. Avec des cailloux qu'il mit dans sa bouche, & qu'il conservoit en parlant très-haut, il parvint à délier sa langue, à se procurer une bonne prononciation. Il s'apprit encore à

bien placer ſes épaules, en s'exerçant dans une eſpèce de tribune, au-deſſus de laquelle pendoit une hallebarde dont la pointe l'avertiſſoit de ne pas tant les hauſſer. Il prononçoit ſes harangues devant un miroir, afin de mieux régler ſon geſte. Quelque génie qu'il eût reçu de la nature, il ne ſe croyoit pas diſpenſé de l'étude : il ne connoiſſoit qu'elle. Il s'enfermoit dans des lieux ſouterreins pour y travailler à la lueur d'une lampe, la tête raſée à demi. Dans cet état biſarre, il étoit pluſieurs mois ſans paroître. De peur cependant que, fait au ſilence, aux ténèbres, il ne fût troublé dans la tribune aux harangues par le tumulte des aſſemblées populaires, il ſortoit quelquefois de cette retraite ; &, pour ſe précautionner contre le bruit, il alloit haranguer les flots impétueux de la mer. Il falloit que tous ſes plaiſirs, tous ſes amuſemens fuſſent ſubordonnés à ſon amour extrême de la gloire.

Eſchine n'en étoit pas moins paſſionné. Mais il joignoit à ce goût celui du monde, du jeu, de la table & de la ſociété ; le luxe, le faſte & la magni-

licence. Il accordoit l'ambition avec la vanité. Doué de beaucoup moins d'imagination & de génie que Démosthène, il avoit en récompense les talens extérieurs, une figure intéressante, un son de voix admirable, un débit frappant. Il étoit monté sur le théâtre dans sa jeunesse ; & l'action de l'orateur se ressentit toujours de sa première profession. Voilà de quels hommes, de quels génies dépendoit la destinée de la république d'Athènes. Ils aspiroient également à la gouverner, à s'immortaliser avec elle. Ils briguoient les occasions de la servir, de jetter les fondemens de cet empire que donnent sur les esprits les talens & la supériorité des lumières.

La république les employa tous deux. Ils furent envoyés auprès de Philippe, roi de Macédoine, pour traiter avec lui d'une affaire importante; mais leur ambassade ne réussit point. Les deux orateurs vouloient subjuguer Philippe, père d'Alexandre, & plus grand homme que son fils; & le rusé monarque joua les deux orateurs. De retour à Athènes, ils rejettèrent l'un sur l'autre le mauvais succès de

leur commiſſion. Démoſthène accuſa le premier ſon collègue d'avoir prévariqué dans ſes fonctions, & trahi la patrie. Eſchine devoit être perdu; mais l'accuſation n'eut aucune ſuite, parce que la perſonne chargée d'entamer le procès, accuſée elle-même alors de toutes ſortes de crimes, ne put être écoutée en juſtice. Ainſi tout l'odieux de cette accuſation retomba ſur Démoſthène.

Son rival apprit à le connoître, & médita des projets de vengeance. Il l'éclairoit de près; il ne ſongeoit qu'à le faire repentir de cette démarche. Démoſthène, de ſon côté, obſervoit ſon adverſaire avec plus de malignité que jamais. La moindre diſtinction que la république accordoit à l'un, faiſoit le déſeſpoir de l'autre. Arrive dans ces circonſtances la fameuſe hiſtoire de la couronne, dont voici les détails.

Depuis les journées ſi brillantes de Platée, de Salamine & de Marathon, Athènes étoit déchue de ſa gloire. Cette ville, l'exemple des autres, l'aſyle des beaux arts, des ſciences & des vertus, alloit tomber ſous un conquérant ambitieux. Philippe, vain-

queur à Chéronée, la menaçoit. Ses murs étoient dans un état déplorable. Il falloit un citoyen assez courageux, assez riche pour entreprendre de les réparer. Démosthène fut ce citoyen. Il offrit ses secours, qui furent acceptés. En très-peu de temps, Athènes se trouva hors d'insulte de l'ennemi. Le peuple est au comble de la joie. Un ami de Démosthène, appellé Ctésiphon, profitant de l'enthousiasme de ses concitoyens, les invite à témoigner leur reconnoissance à leur bienfaiteur. Il leur propose de faire décerner à Démosthène une couronne d'or en plein théâtre. Un héraut devoit y déclarer qu'*une pareille distinction étoit la récompense des vertus de l'orateur*. Rien ne parut plus juste aux Athéniens que la proposition de Ctésiphon; & la couronne d'or fut décernée.

Accorder ce triomphe à Démosthène, c'étoit enfoncer le poignard dans le cœur d'Eschine. Celui-ci, bassement jaloux de ce comble de gloire, désespéré de la seule idée de l'appareil, se croit perdu d'honneur, s'il n'empêche l'exécution de la fête. Il

s'élève contre le décret porté par ses concitoyens ; il les appelle téméraires, insensés, ennemis des loix & de l'état. Il leur répète qu'ils vont couronner le plus scélérat des hommes. On frémit à ce mot, on suspend l'exécution du décret, on demande le fondement des accusations intentées contre Démosthène, & l'on attend sa défense. Les deux célèbres orateurs se préparent à faire assaut d'éloquence & de génie. La Grèce entière veut être arbître de leur différend. On accourt en foule dans la ville d'Athènes. On attend avec impatience l'issue de cette grande affaire.

Eschine, comme accusateur, parle le premier. Attaquant Démosthène dans la personne de Ctésiphon, il avance, dans son discours, que celui-ci, par sa demande, a violé les loix fondamentales de la république. Oui, dit-il, & je le prouve. Ctésiphon les a violées en trois manières : 1°. En voulant faire couronner un citoyen encore comptable ; 2°. en indiquant le théâtre pour le lieu de la proclamation ; 3°. en représentant comme le soutien de la patrie celui-là même

qui la trahit. L'orateur revient sur chacun des trois chefs d'accus tion; il n'en est point qui ne soit chargé de quelque histoire scandaleuse. Les termes de fourbe, de calomniateur, de scélérat, d'impie, de débauché, sont les épithètes qu'on y donne à Démosthène. Son courage à parler en public, & sa poltronnerie dans les combats, y contrastent plaisamment. On trouve dans la harangue d'Eschine des morceaux de la plus grande éloquence; mais on y voit aussi des choses foibles & déplacées. Il fut applaudi par le peuple avec transport. Ctésiphon lui-même ne crut pas qu'on pût mieux faire. Il ne vit qu'en tremblant son ami Démosthène se mettre en état de répondre.

Ce n'étoit pas lui rendre justice. A peine cet orateur a-t-il commencé de parler, que sa cause paroît triomphante. La persuasion est sur ses lèvres. Ce ne sont pas des fleurs, des graces, du brillant qu'il cherche à répandre, comme son antagoniste. Tous les traits de son éloquence simple & rapide sont mâles & sublimes. Eschine est un ruisseau qui coule entre des rivages enchantés;

enchantés ; c'eſt une lumière plus douce que forte. Démoſthène eſt un torrent auquel il faut que tout cède, un foudre qui embraſe tout. Il n'eſt jamais plus grand, plus redoutable, que lorſqu'on le voit ſuivre la marche de ſon ennemi, le terraſſer à chaque pas, le faire tomber dans des contradictions groſſières dont il profite habilement. On lit encore avec plaiſir, dans toutes les langues de l'Europe, ſon diſcours pour la défenſe de Ctéſiphon, ou plutôt pour la ſienne propre. On y admire l'élévation de ſon ame, la trempe de ſon génie. On y reconnoît le ton, la noble audace d'un orateur qui diſpoſoit de tout dans Athènes, des emplois militaires & politiques ; qui armoit ou déſarmoit à ſon gré ſes concitoyens ; qui ſe faiſoit plus redouter lui ſeul de Philippe, que des armées entières. On y voit enfin Démoſthène ainſi que dans ſes Philippiques, parce que le ſublime eſt de tous les temps, de toutes les nations, & qu'il ſe ſoutient ſans le ſtile, comme le diamant brille ſans la monture.

Quelle tache néanmoins pour la gloire de ce grand homme, que les

invectives grossières dans lesquelles il se répand contre son rival ! » Maudit » monstre de scélératesse, puissent tous » les dieux, & tous les hommes qui » m'écoutent, concourir à t'exterminer, mauvais citoyen, traître détestable, infâme excrément de théâtre ! «

Démosthène triompha ; mais son plus beau triomphe fut la manière dont il usa de la victoire. Eschine, condamné à l'exil pour l'avoir injustement accusé, se trouve sans argent & sans aucun secours. Son vainqueur l'apprend, vole à lui la bourse à la main, & met tant de noblesse dans ses offres, qu'il l'oblige à les accepter. Eschine, frappé de cette grandeur d'ame, s'écrie alors : » Comment » ne regretterois-je pas une patrie où » je laisse un ennemi si généreux, que » je désespère de rencontrer ailleurs » des amis qui lui ressemblent ? «

Rhodes fut le lieu de son exil. Il lut un jour aux Rhodiens les deux discours sur la couronne. Voyant qu'après avoir beaucoup goûté le sien, ils applaudissoient davantage à celui de Démosthène : *Eh! que seroit-ce*, dit-il,

si vous l'aviez entendu lui-même ?

Trois ans après, Démosthène fut également exilé, mais pour un trait qui flétrit toutes ses belles actions. Alexandre demandoit aux Athéniens qu'ils lui livrassent un certain Harpalus, dont il vouloit tirer quelque vengeance. Ils balançoient sur le parti qu'ils prendroient. Démosthène leur conseille de satisfaire le monarque. Ce même Harpalus imagine alors d'envoyer une coupe d'or à Démosthène, qui la reçoit. L'affaire d'Harpalus est remise en délibération ; grand embarras pour Démosthène. Comment oser changer d'avis ? Pour n'être soupçonné de rien, il feint d'avoir un rhûme. Il vient à l'assemblée, le col tout enveloppé. Mais l'imposture de l'orateur, corrompu par l'or, fut découverte & punie par l'exil. Autant Eschine, homme de plaisir & du monde, supporta le sien avec courage ; autant Démosthène, homme farouche, montra de foiblesse.

Ce fléau de Philippe & des rois ne recouvra sa gloire qu'à la mort. Il aima mieux se la donner, que de tomber entre les mains d'Antipater. Arrêté

par Archias, il feignit d'avoir à écrire à un de ses parens, & suça le poison qu'il avoit mis dans sa plume. Les Athéniens lui rendirent les honneurs qu'il méritoit. Ils lui firent dresser une statue d'airain, avec cette inscription :

Si la force eût toujours secondé ton grand cœur,
La Grèce n'eût jamais fléchi sous un vainqueur.

VIRGILE,

ET

BAVIUS, MŒVIUS, BATHILLE, &c. &c.

UNE différence bien remarquable entre les écrivains d'Athènes & ceux de Rome, c'est qu'on voit les premiers, ainsi que les nôtres, dévorés de jalousie, tourmentés d'un ver rongeur, se faisant une éternelle guerre ; au lieu que les grands auteurs Latins n'ont jamais eu leur gloire obscurcie par cette tache. A peine connoissoient-ils ce levain qui se met dans la littérature, qui corrompt tout, aigrit tout, divise tout. Gallus, Pollion, Horace, Virgile étoient amis. Pline le jeune &

Tacite n'avoient qu'un cœur. Tous ces beaux génies vivoient dans la douceur d'un commerce libre & philosophique ; ils s'entr'aidoient à porter le fardeau de la vie, à se consoler des sottises humaines, à conserver sur la terre cette raison saine, ce feu pur & céleste, le partage de quelques ames privilégiées. Si leurs beaux jours étoient troublés, ce n'étoit que par le souffle infect de tout ce que leur siècle avoit de plus odieux & de plus méprisable. Virgile, le plus doux, le plus modeste des hommes, ne put échapper aux traits de l'envie.

Ce poëte étoit du village d'Andès, à une lieue de Mantoue. Il vint au monde l'an 684 de la fondation de Rome, sous le premier consulat de Pompée & de Crassus. Les ides d'octobre, qui étoient le 15 de ce mois, devinrent fameuses par sa naissance (*). Virgile est peut-être le seul poëte qui ne se soit point égaré dans une trop bonne opinion de ses talens. Sa modestie dégénéroit en timidité. Sa gloire l'embarrassoit en bien des

(*) *Octobris Maro consecravit idus.*
MARTIAL.

occaſions. Quand la multitude accouroit pour le voir, il ſe déroboit en rougiſſant : il négligeoit ſes habillemens & ſa perſonne. Mais cette ſimplicité même, qui va ſi bien avec le génie, & par laquelle les grands hommes adouciſſent l'envie, ne faiſoit qu'augmenter la vénération où il étoit à Rome. Il paroît un jour au théâtre, comme on venoit d'y réciter quelques-uns de ſes vers : tout le monde alors ſe lève avec des acclamations redoublées, honneur qu'on ne rendoit qu'à Céſar.

Croiroit-on, après cela, qu'adoré dans la capitale du monde par tous les gens de goût, il dût s'y voir inſulté par un tas d'écrivains miſérables ? Croiroit-on qu'ils aient voulu arracher les lauriers de la tête de Virgile pour en orner la leur ? que ces pygmées ſe fuſſent ligués pour terraſſer Hercule ? Ils ſembloient tous avoir le mot, afin de tâcher de lui nuire, & de faire le malheur de ſa vie. Mais les plus ardens étoient Bavius & Mœvius, deux écrivains moins décriés encore par la platitude & l'ennui de leurs ouvrages, que par les travers de leur eſprit & la malignité de leur cœur.

Le premier chagrin qu'ils lui donnèrent, fut en attaquant sa naissance. Ils publièrent qu'il étoit fils d'un homme au service d'un magicien vagabond, ou celui d'une espèce de maquignon. Ils prétendirent qu'il avoit été maquignon lui-même, aussi bien que devin. Les raisons qu'ils apportèrent en confirmation de leurs sentimens, ont répandu, à la vérité, quelques nuages sur sa naissance. Son père s'appelloit Maron : on n'en sçait pas davantage. Il n'est illustre que par son fils.

Les mœurs de Virgile furent encore moins respectées que sa naissance. On lui prêta des goûts infâmes, ainsi qu'à Socrate, à Platon, à Muret, à Desfontaine, &c. &c. On veut que, sous le nom d'Alexis, il ait désigné deux objets de sa passion effrénée. La plus grande grace qu'on fasse à Virgile, est de lui accorder une maîtresse appellée *Plotia*, avec laquelle, dit-on, il vécut longtemps. Encore cette grace est-elle bien hasardée. Il est certain que, s'il ne connut jamais les excès de la table, il eut à se reprocher bien des choses par rapport à ses amours.

Ses ouvrages eurent le ſort de bien d'autres. Ils furent parodiés. Un de ces vils Zoïles ſe chargea de traveſtir les églogues, l'autre les géorgiques, un troiſième l'énéide. On dégrada les morceaux les plus vantés de ces trois chefs-d'œuvre. Il reſte encore des monumens de cette indigne vengeance (*).

On ne fit grace à Virgile d'aucune mauvaiſe plaiſanterie. On voulut jetter du ridicule ſur toutes ſes beautés; prouver qu'il n'avoit réuſſi dans aucun genre: Qu'il avoit manqué le paſtoral dans ſes bucoliques, ouvrage admirable par les graces ſimples & naturelles, par l'élégance & la délicateſſe, par cette pureté de langage qui le caractériſent; le didactique dans ſes géorgiques, poëme le plus travaillé de tous

(*) Au premier vers de la première églogue, on ſubſtitua celui-ci:

Tityre, ſi toga calda tibi eſt, quo tegmine fagi?

La troiſième églogue fut auſſi maltraitée:

Dic mihi, Damœta, cujum pecus? Anne Latinum?
Non, verum Ægonis: noſtri ſic rure loquuntur.

A ce commencement de vers des géorgiques, *Nudus ara ſerè nudus*, on ajouta *habebis frigora, ſebrem.*

ceux qu'il nous a laiſſés, & qu'on peut appeller le triomphe de la poëſie Latine; l'épique dans ſon énéide, chef-d'œuvre de l'eſprit humain, qu'Auguſte ne pouvoit ſe laſſer de lire, & la tendre Octavie de récompenſer, juſqu'à faire compter à l'auteur dix grands ſeſterces pour chaque vers, ce qui montoit à la ſomme de 325000 livres. Mais les parodiſtes ne couvrirent qu'eux-mêmes de ridicule. Virgile, d'un ſeul trait, les peignit (*):

Si Bavius te plaît, aime auſſi Mœvius.

C'eſt la plus grande méchanceté qu'il ſe ſoit permiſe. Il étoit d'ailleurs fort réſervé. Un certain Filiſtus, bel eſprit de cour, prenoit plaiſir à l'agacer continuellement dans la converſation, à lui faire venir la rougeur au viſage, à le railler juſqu'en préſence d'Auguſte. » Vous êtes muet, lui dit-» il un jour; &, quand vous auriez » une langue, vous ne vous défen-» driez pas mieux «. Virgile, piqué, ſe contenta de répondre : » Mes ou-» vrages parlent pour moi «. Auguſte

(*) *Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.*

applaudit à la repartie, & dit à Filiſtus : » Si vous connoiſſiez l'avantage » du ſilence, vous le garderiez tou- » jours «. Cornificius, autre inſecte odieux, déchiroit Virgile. On en avertit le poëte, qui répondit ſimplement : » Cornificius m'étonne. Je ne l'ai ja- » mais offenſé ; je ne le hais point. » Mais il faut que l'artiſte porte en- » vie à l'artiſte, & le poëte au poëte. » Je ne me venge de mes ennemis, » qu'en m'éclairant par leur critique «.

Un de ceux dont il fut le moins bleſſé, c'eſt Bathille. S'il s'appropria des vers de Virgile, ſa ruſe étoit au fond un hommage qu'il rendoit au poëte. Rien n'eſt plus fameux que cette ſupercherie. Virgile avoit attaché de nuit, à la porte du palais d'Auguſte, ce diſtique (*) où il le fait égal à Jupiter.

Quel éloge flatteur pour un prince ! Auguſte voulut en connoître l'auteur ; perſonne ne ſe déclara. Bathille, profitant de ce ſilence, ſe fait honneur du diſtique. Les préſens & les graces de la cour fondent ſur lui. Le dépit de

(*) *Nocte pluit totâ ; redeunt ſpectacula mane :*
Diviſum imperium cum Jove Cæſar habet.

Virgile lui ſuggère une idée heureuſe; c'eſt de mettre au bas du diſtique ce commencement de vers, *Sic vos non vobis*, répété quatre fois. L'empereur demande qu'on en achève le ſens: mais perſonne, excepté Virgile, ne le peut faire. Il s'en acquitta de cette ſorte (*):

C'eſt moi qui fis ces vers; un autre en a la gloire.
Mon triſte ſort eſt votre hiſtoire:
Oiſeaux! vos chers petits s'élèvent-ils pour vous?
Brebis! votre toiſon, la portez-vous pour vous?
Abeilles! votre miel, le faites-vous pour vous?
Bœufs courbés ſous le joug, labourez-vous pour vous?

Le véritable auteur du diſtique ayant été par-là découvert, Bathille devint la fable de Rome. A l'égard de Virgile, il fut au comble de la gloire: mais l'envie le pourſuivit à proportion des honneurs qu'il s'attiroit. Elle eut bien voulu faire paſſer à la poſtérité la proſe de cét illuſtre écrivain, pour prouver à tous les ſiècles

(*) *Hos ego verſiculos feci; tulit alter honores.*
Sic vos non vobis, nidificatis aves.
Sic vos non vobis, vellera fertis oves.
Sic vos non vobis, mellificatis apes.
Sic vos non vobis, fertis aratra boves.

qu'il n'a pas mieux réussi hors de son genre, que Cicéron hors du sien. Mais le poëte a par-dessus l'orateur le mérite d'avoir sçu connoître sa portée. Du moins ne nous reste-t-il pas de mauvaise prose de Virgile, de laquelle ses ennemis aient pu se prévaloir; au lieu que nous avons de Cicéron des vers qui font honte à sa mémoire. Je ne sçais sur quoi se fondent tous nos Quintiliens modernes, lorsqu'ils répètent que, pour bien écrire en prose, il faut auparavant s'être exercé longtemps à faire des vers. Outre l'exemple de Virgile, celui de Corneille, de Racine, de Despréaux, & généralement de tous nos grands poëtes, ne dément-il point cette maxime? Ont-ils été les mêmes, lorsqu'ils ont voulu se réduire au mérite de prosateurs? Il n'est qu'un seul homme dont la prose égale au moins ses vers, l'auteur de la Henriade & du Siècle de Louis XIV.

Virgile ne vécut que cinquante-deux ans. Il avoit toujours été d'une santé foible & chancelante, sujet aux maux d'estomac & de tête, aux crachemens de sang. On remarque qu'il étoit d'une belle figure. Il mourut à Brindes,

comme il alloit en Grèce pour mettre dans la retraite la dernière main à son énéide qu'il avoit été onze ans à composer, & dont il étoit si peu satisfait, qu'il ordonna, par son testament, que l'on brûlât son poëme. Mais on se garda bien d'exécuter un pareil ordre, d'anéantir un ouvrage qui, malgré ses défauts, est un des plus beaux monumens que nous ayons de l'antiquité. Les vers que fit Auguste sur les dernières volontés de Virgile, caractérisent bien le génie de ce prince (*):

Une voix inhumaine, en un fatal moment,
A donc pu commander l'attentat le plus grand!
La muse de Maron ira donc dans les flammes!
. . . .
Mais il faut respecter les ordres d'un mourant.
Que tu m'approuves, Rome, ou bien que tu me blâmes,
J'obéis en aveugle, & remplis mon serment.
Mais non, je ne dois point suivre des loix pareilles.
Quoi! détruire en un jour le fruit de tant de veilles!

(*) *Ergòn supremis potuit vox improba verbis*
Tàm dirum mandare nefas! Ergò ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis?
. . . .
Sed legum servanda fides: suprema voluntas
Quod mandat, fieriqne jubet, parere necesse est.
Frangatur potiùs legum veneranda potestas,
Quàm tot congestos noctesque diesque labores
Hauserit una dies.

Le testament de Virgile ne fut exécuté qu'en un point. Il avoit desiré qu'on laissât son poëme tel qu'il étoit, au cas qu'on le sauvât des flammes ; & l'on eut cette attention. Delà vient qu'on trouve tant de vers imparfaits dans l'énéide. L'auteur de cet ouvrage unique mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à l'empereur même. Son corps fut porté près de Naples ; & l'on mit sur son tombeau des vers (*) qu'il avoit faits en mourant :

Parmi les Mantouans je reçus la naissance ;
Je mourus chez les Calabrois ;
Parthénope me tient encor sous sa puissance.
J'ai chanté les héros, les bergers & les bois.

(*) *Manthua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.*



HORACE,

ET

les mauvais écrivains du siècle d'Auguste.

CET illustre contemporain de Virgile naquit d'un simple affranchi, à Venuse dans la Pouille. Ce père, que son fils a tant célébré, chéri, respecté, prit un soin extrême de son éducation. Les talens naturels d'Horace, ainsi secondés, percèrent de bonne heure. Il se fit connoître à Rome, dans cet âge heureux des plaisirs, de l'audace & de la fortune. Virgile l'introduisit à la cour d'Auguste. Il s'attira les regards, les bienfaits & l'amitié de Mécène. Ce protecteur déclaré des gens de lettres se faisoit honneur d'être leur ami. Et, quelle liaison en effet plus capable d'honorer un ministre, que celle des hommes qui donnent l'immortalité !

On ne peut rien imaginer de plus parfait qu'Horace, dans les genres

qu'il a choisis. C'est le poëte de la raison, des graces & de la volupté; fier & sublime, lorsqu'il célèbre les dieux & les héros; intéressant & tendre, lorsqu'il soupire pour sa maîtresse. Si, dans les satyres & dans les épitres, il se dépouille de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poëtique, s'il descend au ton humble de la prose, ce n'est que pour charmer davantage, par cette finesse d'expression, cette excellente plaisanterie Attique qu'ont imitée Marot & la Fontaine. S'il dicte des règles de poësie, on voit que personne n'est plus en droit que lui d'en donner, qu'il joint le précepte à l'exemple.

Ayant laissé si loin derrière lui ses rivaux, est-il étonnant qu'il ait encouru leur indignation? Arrêtés par le poids continuel de leur foiblesse, incapables de s'élever, ils ne pouvoient atteindre jusqu'à lui que par leurs cris injurieux. Ce qui redoubloit la rage de ces Zoïles désespérés, ce sont les injures & les sarcasmes dont il les accabloit. Souvent, dans un seul vers, dans un seul mot, il les rendoit la risée publique. Sans cesse ils répétoient:

qu'on eût à se garer de lui (*):

> Fuyez ce frénétique.
> Dans ses brocards aucun n'est ménagé.
> C'est un serpent, un diable, un enragé
> Que rien n'appaise, & qui, dans ses blasphêmes,
> Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes.
>
> ROUSSEAU.

Dans cette troupe irritée & grotesque de petits poëtes envieux qui sonnoient le tocsin au bas du Parnasse, on remarquoit Pantilius, surnommé la Punaise à cause de la platitude de ses vers, Démétrius le médisant, Tannius le parasite, Tigellius l'insensé. Plus ils faisoient d'efforts pour repousser les traits de la satyre, plus elle les en accabloit. Ils ne présentoient leur bouclier qu'à faux. La terreur même faisoit tomber la plume de la main de quelques-uns. Mais d'où vient cette ardeur nouvelle? Leur coryphée Crispin, saisi d'un transport belliqueux, vient publiquement défier leur ennemi commun. Qu'on nous donne,

---

(*) *Fænum habet in cornu; longè fuge. Dummodò risum*
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.

s'écrie-t-il, une chambre, des tablettes, une heure & des témoins ; & voyons qui de nous deux, d'Horace ou de moi, fera plus d'ouvrage. On ſçait avec quel ſel cette bravade eſt rendue dans l'auteur ſatyrique. Toutes les démarches, tous les libèles, toute les chanſons de ſes ennemis, tournoient contr'eux, & ne ſervoient qu'à fournir à ſa cauſticité, à donner du reſſort à ſon imagination. Il amuſoit à leurs dépens la ville & la cour. Auguſte, Mécène, Agrippa, ne déſapprouvoient point ce genre d'eſcrime. Les grands poëtes, tels que Valgius, Pollion & Virgile, applaudiſſoient à la vengeance que leur ami tiroit de l'envie forcenée.

Et quels ſont encore les crimes par leſquels il avoit excité contre lui tant de haine, ſoulevé tous les Criſpins ? Que reprochoient-ils à Horace ? D'être né d'un affranchi, le meilleur des pères, le ſeul qu'il eût pris, s'il avoit pu s'en choiſir un ; d'éviter la ſociété de ſes confrères les auteurs, ſe réduiſant à celle de quelques amis intimes & choiſis, placés à la tête du gouvernement & de la littérature ; d'avoir

pris la fuite à la bataille de Philippe, jetté son bouclier, & protesté qu'il ne remanieroit plus les armes; d'avoir été tribun militaire sans en avoir le mérite; de s'être emparé de la confiance de Mécène; de comparer son devancier Lucile à un fleuve qui roule quelques grains précieux d'or parmi beaucoup de boue; enfin de ne se refuser à aucune raillerie sanglante, & de nommer chacun par son nom. Horace mérite bien moins ce dernier reproche que Lucile regardé comme l'inventeur de la satyre chez les Romains, lui qui, dans les débordemens de sa bile, appelloit ceux qui l'irritoient, voleurs, adultères, assassins, & nommoit toujours les personnages. Quoique plus réservé, Horace n'est pas à l'abri de tout reproche à cet égard. Qu'importe à sa gloire le nom de quelques malheureux qu'il ridiculisoit & poignardoit? Il eut mieux fait de s'en tenir toujours aux tableaux vrais & touchans qu'il trace de la vertu, de la justice, de la fidélité, de la modération. Combien ses épitres sont-elles supérieures à ses satyres!

Cet enfant chéri d'Apollon, cet

écrivain à la fois misanthrope, courtisan, épicurien & philosophe, mourut à l'âge de cinquante-sept ans. La France lui doit autant que Rome. Sans lui, peut-être n'aurions-nous jamais eu Despréaux.

L'EMPEREUR NERON,

ET

les trois plus grands poëtes de son siècle, Lucain, Perse & Juvénal.

COMMENT arrive-t-il que des princes, décriés par leur barbarie, soient touchés de l'amour des lettres? Il est plus d'un exemple de cette contradiction du cœur humain. Je ne compte point Denys le tyran, que le démon des vers posséda toute sa vie; qui briguoit d'en remporter le prix dans les jeux olympiques; & chargeoit des lecteurs d'une poitrine forte & d'une voix admirable, d'y faire valoir ses poësies; qui avoit dans son palais l'élite des gens de lettres comme autant de flatteurs à gages, employés à se récrier

fur fes poëmes, à lui proftituer l'encens & des hommages ; qui ne trouva la vérité que dans la bouche d'un Philoxène, cet homme toujours le même malgré la crainte des fupplices & la peine des carrières où il fut condamné. Je parle d'un tyran plus tyran encore que Denys, & plus amateur des vers & de la mufique. Néron prétendoit avoir fur le Parnaffe le même rang qu'il occupoit dans l'empire. Il vouloit qu'on le crût le plus grand poëte de fon fiècle. Perfonne n'a pouffé plus loin la métromanie.

Quel eft le genre dans lequel ne s'eft point exercé cet empereur poëte ? Il aima furtout la tragédie & le poëme héroïque. A peine avoit-il fait quelques vers, qu'il les lifoit en public, & demandoit qu'on le couronnât. Malheur à quiconque entroit en lice avec lui, ou qui ne fçavoit point ménager l'amour-propre de ce tyran ! Lucain l'éprouva tout le premier.

Ce poëte naquit à Cordoue en Efpagne, l'an 39 de Jéfus-Chrift. Sa *Pharfale*, ou *la guerre de Céfar & de Pompée*, l'a immortalifé. Il avoit le génie grand, élevé, mais peu jufte.

Il abonde en penſées plus brillantes que ſolides. Son ſtile eſt toujours empoulé, & ſe ſent du génie de ſa nation. Pour rendre cet auteur, il ne falloit rien moins que l'imagination vive & fougueuſe d'un Brébeuf. Lucain avoit compoſé un poëme d'Orphée, dans le deſſein de remporter le prix de poëſie : mais Néron avoit la même prétention, & ſe hâta de lui faire défenſe de prononcer aucun nouveau poëme. Il en avoit fait un lui-même ſur le ſujet de Niobé, qu'il étoit impatient de rendre public. Lucain, ne voulant pas avoir inutilement travaillé, préférant ſa gloire littéraire à tout, ne tient aucun compte de la défenſe : il récite ſon poëme ; on en reçoit les vers avec acclamation. L'auteur eſt couronné ſur le théâtre de Pompée. Un ſuccès ſi brillant indigne Néron, & dès-lors il médite de ſe défaire d'un rival redoutable. Mais il falloit un autre prétexte pour éclater. En attendant, il ſe contente de mortifier Lucain dans toutes les occaſions.

Celui-ci, piqué d'une perſécution injuſte, craignant qu'elle n'augmentât, & qu'il n'y ſuccombât enfin, crut

ne pouvoir mieux faire que de prendre un parti violent. Il entra dans la conspiration de Pison contre l'empereur. C'en fut assez pour être précipité dans l'abysme qu'il s'étoit creusé lui-même. Au premier soupçon qu'on eut de cette conjuration, on arrêta Lucain. Ses ennemis prétendent que, pour échapper au supplice, il chargea sa mère, & rejetta sur elle tous les complots. Comment concilier cette horreur avec les sentimens élevés dont ses ouvrages sont remplis? Mais cette action infâme ne le sauva point. Rien ne put fléchir Néron en sa faveur, ni lui faire oublier un vers (*) d'autant plus offensant pour ce prince, qu'il étoit louche, & qu'il avoit le regard affreux. Toute la grace que lui fit le tyran, fut de lui sauver l'infamie du supplice, en lui donnant le choix du genre de mort. C'est ce que porte une inscription (**) qu'on lit encore à Rome dans l'église de saint Paul. Lucain

(*) *Unde tamen spectes obliquo lumine Romam.*

(**) *Marco-Annæo Lucano Cordubensi poetæ, beneficio Neronis, fama servata.*

se fit ouvrir les veines dans un bain chaud.

L'exemple frappant des effets de la jalousie de Néron ne contint pas les autres poëtes. Ils ne voulurent point lui céder la préséance en fait de talent. Ils cherchèrent à venger la mort de leur illustre confrère. On accabla Néron d'une grêle de traits. Entre autres vers (*) satyriques, on répandit ceux-ci dans Rome.

On ne peut douter que Néron
Ne soit du sang d'Enée un digne rejetton.
L'un enleva sa mère,
L'autre enleva son père.

Perse sur-tout, entraîné par sa colère & par l'impulsion de son génie, exhala des torrens de bile. Avec quelle force & quelle vivacité il peint la cour de Néron ! Quel ridicule il jette sur ce prince ; sur son affectation à composer des vers emmiellés, doucereux, cadencés & chargés d'épithètes ; des vers forcés, ignobles & ridicules, sans génie, sans chaleur &

(*) *Quis neget Æneæ magnâ de stirpe Neronem ?*
Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.

sans

ſans force, & qui n'avoient que de l'enflure & de l'harmonie, tels que les ſuivans (*):

On entend bourdonner les cornes tortueuſes.
Bacchantes, je vous vois errantes, furieuſes.
Pour arracher la tête au veau préſomptueux,
Et rendre le lynx ſouple à des rènes de lierre,
Vous célébrez Bacchus, ſon audace guerrière;
L'Echo rend & répète au loin vos cris affreux.

Perſe inſéra par dériſion ce morceau dans ſes ſatyres. Les Romains, excédés du fréquent récit des poëſies de leur prince, le reconnoiſſoient aiſément à ces vers, de même qu'à cet autre, cité par Sénéque, dans le premier livre de ſes queſtions naturelles (**):

On voit briller le cou de l'oiſeau de Cythère.

Ne pourroit-on pas reprocher à quelques-uns de nos poëtes une pareille affectation? Ils ont voulu, ainſi

(*) *Torva mimalloneis implêrunt cornua bombis;*
Et raptum vitulo caput ablatura ſuperbo
Baſſaris, & lyncem Mœnas flexura corymbis,
Evion ingeminat: reparabilis adſonat Echo.

(**) *Colla Cytheriacæ ſplendent agitata columbæ.*

que tous les romanciers, qu'il y eût des z dans tous les noms de leurs héros & de leurs héroïnes.

Perse ose comparer Néron au roi Midas : *Auriculas asini Mida rex habet.*

Le roi Midas a des oreilles d'âne.

C'étoit irriter un tigre. Le philosophe Cornutus, précepteur du poëte, sentit le danger, & lui fit mettre *quis non habet?* C'est le même à qui Perse laissa sa bibliothèque & vingt-cinq mille écus : mais le philosophe se contenta des livres, & renvoya l'argent aux sœurs du poëte. Sur quoi le père Tarteron s'écrie : » Combien, aujourd'hui de philosophes auroient tout » retenu! «

Les délateurs de Néron ne manquoient pas de l'instruire de ce qui se passoit dans Rome. Il n'ignora rien de ce déluge d'écrits répandus contre sa personne. La terreur étoit sur le Parnasse; chacun y craignoit pour sa vie. Il sembloit qu'on dût y voir renouveller les proscriptions sanglantes des guerres civiles de Rome. Mais Néron prit sur lui de dissimuler. Ce monstre, qui souhaitoit que le genre

humain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de la couper, n'osa faire subir à Perse le sort de Lucain. Loin même, au rapport de Suétone, de rechercher l'origine des libèles distribués contre lui, il empêcha qu'on ne punît ceux qu'on soupçonnoit d'en être les auteurs. C'est qu'il imaginoit ramener plus aisément tous les poëtes par ce trait de modération, & s'en faire déclarer le chef.

Perse mourut à l'âge de trente ans: il étoit né à Volterre en Toscane. Autant ses satyres respirent le fiel & la haine, autant il étoit doux, enjoué, liant dans la société. Quoique libre dans la peinture qu'il fait des vices, il avoit des mœurs austères. On le trouve dur, inintelligible: mais est-ce sa faute, si nous ne l'entendons pas? Ecrivoit-il pour nous? Il est moins obscur que serré. Plusieurs de ses traits sont uniques. Ses contemporains en sentoient tout le prix, eux qui en avoient la clef, & qui ne perdoient rien de la finesse des applications.

Outre Lucain & Perse, Juvénal s'éleva dans la suite contre le tyran prétendu bel-esprit. On connoît la

paſſion de Néron pour les ſpectacles; il montoit lui-même ſur le théâtre, y repréſentoit en habit d'actrice, n'avoit d'affection que pour les comédiens; & ſur-tout pour un nommé Paris. Cet acteur diſpoſoit, à la cour, de preſque tous les emplois. Ses amis, ſes parens, beaucoup de perſonnes de la lie du peuple, s'étoient avancés par ſon canal, & rempliſſoient les places les plus importantes. Cette multitude de gens parvenus excita la bile de Juvénal; il ſe ſentit emporté par les fougues de ſon caractère. Il fit des vers contre le comédien Paris. Comme Néron n'étoit plus, cette ſortie contre lui & contre ſon gouvernement n'eut aucune ſuite. La faveur de Paris ſe ſoutint juſqu'au règne de Domitien. Le poëte, enhardi par l'impunité, déclama, écrivit encore, & toujours contre les comédiens dont le crédit & les airs de hauteur révoltoient la nobleſſe Romaine (*):

Un hiſtrion pourra ce que n'ont pu les grands!
Vous mettrez-vous encore au rang de leurs cliens?
Les honneurs ſont vendus: on ne monte à leur faîte,
Qu'autant qu'on eſt acteur, ou qu'on ſe dit poëte.

(*) *Quod non dant proceres dabit hiſtrio: tu Camerinos*

D'autres vers mordans causèrent ſon exil. A l'âge de quatre-vingt ans, il fut envoyé, par Domitien, dans le Pentapole, ſur les frontières d'Egypte & de Lybie. On prétexta qu'on y avoit beſoin de lui, pour commander la cavalerie. Notre poëte octogénaire & guerrier eut beaucoup à ſouffrir des fatigues inſéparables de l'emploi dont on l'avoit revêtu par dériſion : mais il ſurvêcut à ſon perſécuteur. Il revint à Rome, auſſitôt après la mort de Domitien. Ce poëte y vivoit encore ſous Nerva & ſous Trajan. Si la force & la nouveauté des penſées, l'énergie & l'âpreté du ſtile, font l'écrivain ſatyrique, perſonne ne l'eſt plus que lui. Mais il n'entend point, comme Horace, la raillerie fine & délicate. On reproche à Juvénal d'être déclamateur, & du combattre le vice de manière à faire rougir la vertu.

Néron fit encore le tourment de quelques autres poëtes, mais peu connus. Quand il n'auroit point eu le cœur d'un monſtre, ſa métromanie ſeule

---

Et Bareas, tu nobilium magna atria curas?
Præfectos Pelopea facit, Philomela tribunos.

pouvoit être un fléau pour ses peuples. On n'a que faire d'un roi poëte. Le titre de bel-esprit & d'auteur s'allie mal d'ordinaire avec les occupations du trône. Jacques I, roi d'Angleterre, surnommé *le Pédant*, fut méprisé de ses sujets. Il n'a été donné qu'à un seul prince d'écrire aussi bien qu'il gouverne, de mêler les lauriers de Mars à ceux d'Apollon.

ABAILARD,
ET
SAINT BERNARD.

Ce sont presque les premiers beaux génies que la France ait produits. Ils ont commencé tous deux à décider le caractère des écrivains de la nation. La délicatesse & la vérité de leurs pensées, l'enchantement de leur stile, la profondeur & la variété de leurs connoissances, cette attention continuelle à tourner l'érudition en agrément, tout en eux annonce l'aurore du bel esprit François, Mais, quoique supé-

rieurs à leur siècle, ils ne laissoient pas d'y tenir encore par un grand amour de la dialectique, des subtilités & de toutes les disputes de l'école.

Pierre Abailard naquit en Bretagne, l'an 1079, d'une famille noble. Son père s'appelloit Berenger. Abailard voyagea beaucoup, étant jeune, dans l'idée de s'instruire & de disputer; car l'envie de se faire une réputation, & d'embarrasser par ses raisonnemens les meilleurs dialecticiens de l'Europe, étoit sa passion dominante. Il eut tout lieu de la satisfaire à Paris. Les plus célèbres professeurs de philosophie ne purent y soutenir ses assauts continuels. Leurs écoles devinrent désertes; & bientôt eux-mêmes lui cédèrent leurs places & leurs droits. On ne parloit que d'Abailard. Il joignoit à la réputation de sçavant & d'athlète invincible pour l'ergotisme, celle d'homme aimable. Il avoit des talens; il faisoit des vers, & chantoit très-bien. Enfin, c'étoit l'auteur à la mode, également au gré des hommes & des femmes.

Saint Bernard vivoit du même tems. Il aimoit la gloire & la célébrité

autant que perſonne. Il étoit en poſſeſſion de donner le ton à ſon ſiècle. On ignore ce qu'il poſſédoit le mieux, de la théologie, de la prédication, ou des affaires. On n'en traitoit aucune importante dont il ne ſe mêlât. Peuples, rois & papes le conſultoient avec vénération ; &, quoique ſimple abbé de Clairvaux, il gouvernoit l'égliſe & l'état. Un homme de ce caractère n'aime point à voir ſa conſidération partagée. Il devint jaloux d'Abailard. Pour mettre aux priſes ces deux rares génies, il ne falloit qu'une occaſion ; elle s'offrit bientôt.

Un moine bénédictin, ſcandaliſé des ouvrages d'Abailard, y trouvant des choſes hardies, & les croyant erronées, en donne avis à ſaint Bernard par une lettre conçue en ces termes :
» Pierre Abailard enſeigne, écrit des
» nouveautés. Ses livres paſſent les
» mers & traverſent les Alpes. Ses
» dogmes ſe répandent dans les pro-
» vinces. On les publie partout, &
» partout on en prend hautement la
» défenſe. Je vous le dis ; rien n'eſt
» ſi dangereux que de vous taire. «

La lettre étoit accompagnée d'un

extrait, contenant la doctrine d'Abailard. Parmi les propositions qu'on anathématisoit dans ses ouvrages, on remarquoit celles-ci : *Il faut examiner avant que de croire..... Nous ne tirons point d'Adam la coulpe du péché, mais seulement la peine..... Il n'y a de péché que dans le consentement au péché..... On ne commet aucun péché par la concupiscence, la délectation, ni l'ignorance: ce ne sont que des dispositions naturelles.*

Quelque envie secrette qu'eût saint Bernard de mortifier le seul homme qui pût disputer avec lui d'esprit & d'érudition, il jugea plus convenable de montrer de la modération & de la douceur. Il répondit au moine bénédictin, » Ne précipitons rien : la chose » dont vous me parlez est de gran» de conséquence. Prenons du temps » pour nous assembler quelque part, » & peser tout mûrement. « Il voulut en même-temps avoir une entrevue avec Abailard. Elle se passa très-bien. Les procédés de Bernard lui firent honneur, quoiqu'on vît quelle en étoit la raison, & qu'il cherchoit à mettre son antagoniste dans son tort,

Des motifs respectables influèrent toujours sur les démarches de cet homme apostolique. Son zèle le mena quelquefois trop loin : mais il en racheta les fougues & l'imprudence par des actions du meilleur des citoyens. S'il fut cause de la mort de tant de milliers de gens qui se croisèrent sur la foi de ses prophéties, on lui doit aussi la gloire d'avoir sauvé la vie à une multitude innombrable de juifs innocens, qu'un moine, nommé *Raoul*, vouloit faire exterminer.

Cependant Abailard, averti du scandale causé par ses ouvrages, avoit promis de se rétracter : mais il ne crut pas devoir le faire. Ce qu'alloit penser & dire le public, l'effraya bientôt. Il regarda cette rétractation comme la marque d'une foiblesse, comme une atteinte à sa gloire littéraire. Ses amis le confirmèrent dans la résolution de soutenir tout ce qu'il avoit avancé. Il le fit donc, & par écrit, & de vive voix.

Dès ce moment, l'abbé de Clairvaux se crut dispensé de garder aucun ménagement. Il se flatta d'avoir gagné la supériorité sur un homme qui lui

faisoit ombrage. Il prit avec lui le ton de maître. Il invectiva contre les écrits & contre la personne d'Abailard. Celui-ci le sçut, & voulut en avoir raison.

On étoit à la veille de tenir un concile à Sens. Abailard jugea ce concile une occasion très-favorable de se faire connoître, & d'abbaisser son adversaire. Dans cette idée, il alla trouver l'archevêque de Sens, lui fit des plaintes de l'abbé de Clairvaux, & demanda qu'on l'admît à justifier sa doctrine en plein concile. En même-temps, il pria l'archevêque d'engager saint Bernard à s'y trouver, à ne pas refuser une dispute réglée sur les points qui faisoient l'objet de leur contestation. Les apparences de la victoire étoient pour Abailard. Il possédoit au plus haut dégré l'esprit de dialectique. Il avoit l'expérience de ces sortes de combats. Crainte de trahir les intérêts du ciel, ou, selon ses ennemis, crainte de compromettre sa réputation, Bernard refusa d'abord le défi, & ne l'accepta que sur les instances réitérées de ses amis, qui le crurent perdu d'honneur, s'il manquoit de courage en cette occasion.

Le jour du concile arrivé (c'étoit le 2 de juin 1140) un grand nombre de prélats s'y rendit. Toute la cour de France y étoit, à commencer par le roi Louis VII, Guillaume comte de Nevers, & Thibaud comte de Champagne. La curiosité de voir les deux hommes les plus célèbres de leur siècle en venir aux mains, étoit extrême. Il règnoit un silence profond dans l'assemblée.

L'abbé de Clairvaux y dénonça l'ouvrage qui l'avoit si fort révolté. Les propositions les plus hardies en furent extraites. Il pressa l'auteur de les nier, ou de se rétracter. Abailard ne fit ni l'un ni l'autre : il sortit brusquement du concile, en s'écriant qu'il en appelloit à Rome. C'est qu'il s'apperçut que les esprits n'étoient pas disposés en sa faveur. Son antagoniste avoit eu soin d'écrire aux pères du concile, & de les gagner.

La fuite d'Abailard fut jugée une défaite. Ses ennemis en triomphèrent : mais l'appel au pape étoit embarrassant. Les évêques, par respect pour lui, ne décidèrent rien. Ils l'instruisirent de ce qui s'étoit passé, le prièrent

d'ordonner lui-même du ſort du novateur. Mais on remarquera que, pour le compte qu'on rendit à ſa ſainteté du concile de Sens, on employa la plume de Bernard ; c'eſt-à-dire, qu'il fut, en quelque ſorte, juge & partie.

L'abbé de Clairvaux remplit ſa commiſſion avec tout le zèle poſſible. Il écrivit au pape, aux cardinaux, aux évêques les plus accrédités à la cour de Rome. Il faut voir en quels termes il parle de l'objet de ſa jalouſie ſecrette. Ce n'eſt plus ce ſtile inſinuant, onctueux, emmiellé, qu'il employoit afin de parvenir à ſes fins : c'eſt le ton de la haine & de la ſatyre la plus amère ; c'eſt le langage de la fureur. Il appelle, dans ſes lettres, Abailard, un horrible compoſé d'Arius, de Pélage & de Neſtorius ; » un moine ſans » règle, un ſupérieur ſans vigilance, » un abbé ſans diſcipline, un homme » ſans mœurs. « Les noms de *monſtre*, de *nouvel Hérode*, d'*antechriſt*, y ſont répétés continuellement. L'article des femmes y eſt ſur-tout exagéré. On y repréſente Abailard, occupé à leur plaire, mépriſant toutes les bienſéances, rempliſſant l'univers du bruit de

ses amours. On faisoit allusion à sa passion malheureuse pour Héloïse.

Et quel temps choisit-on pour le décrier ? le temps où il devoit être à l'abri de toute médisance; où il avoit souffert le dernier outrage pour un amant; où le chanoine Fulbert avoit épuisé les rafinemens de sa vengeance; où la tendre Héloïse, ce modèle des amantes, désespérée, & brûlant de plus de feux que jamais, avoit porté dans un cloître, avec tous les agrémens de sa jeunesse & de son esprit orné de mille connoissances, les charmes d'une figure adorable; où ces amans n'avoient, contre leur fatale destinée, d'autre ressource que l'illusion, l'image de leur ivresse passée, le souvenir de ces transports dont ils étoient pénétrés, lorsque le prétexte de l'étude favorisoit l'intelligence du maître amoureux & de l'écolière passionnée (*).

(*) Quelle ame, quelle imagination ardente dans ce morceau d'une lettre d'Héloïse à son amant, à son époux Abailard ! *In tantum verò illæ quas pariter exercuimus amantium voluptates dulces mihi fuerunt, ut nec displicere mihi, nec vix à memoriâ labi possint. Quocumque loco me vertam, semper se oculis meis cum suis ingerunt desideriis : nec etiam*

L'auteur de la vie d'Abailard plaisante beaucoup sur ce reproche, que lui faisoit saint Bernard, d'aimer les

---

dormienti suis illusionibus parcunt. Inter ipsa missarum solemnia, ubi purior esse debet oratio, obscœnarum voluptatum phantasmata ita sibi penitùs miserrimam captivant animam, ut turpitudinibus illis magis quam orationi vocem. Quæ cum ingemiscere debeam de commissis, suspiro potiùs de amissis. Nec solum quæ egimus, sed loca pariter & tempora in quibus hæc egimus, ita tecum nostro infixa sunt animo, ut in ipsis omnia tecum agam, nec dormiens etiam ab his quiescam : nonnunquàm & in ipso motu corporis animi mei cogitationes deprehenduntur, nec à verbis temperant improvisis.

De nos amours passés, de notre vive ardeur
La tendre impression règne encore dans mon cœur.
Par tout je les retrouve & j'en vois quelque gage.
L'espérance renaît, elle suit leur image.
Loin de me rendre à moi, le silence des nuits,
Dans mille illusions, vient plonger mes esprits.
A la face d'un Dieu, dans ce temps de prière
Où je devrois à lui me livrer toute entière,
De si douces erreurs embrâsent tous mes sens;
Dieu même est oublié, l'homme a tout mon encens.
Loin que ma passion soit par moi détestée
Vers de nouveaux desirs mon ame est emportée.
Oui, plaisir, lieu, moment, tout est présent pour moi.
Au milieu du sommeil, je t'entens, je te voi.
Les discours, les transports que m'inspire ma flamme
Décèlent trop souvent le trouble de mon ame.

femmes. Il rapporte un fait contesté ; & sur lequel on a écrit pour & contre. Ce père de l'église eut peut-être mieux fait, dit-il, de tourner son zèle contre l'instituteur de Fontevraud, Robert d'Arbrissel, qui couchoit avec ses pénitentes pour avoir le mérite de leur résister, & qui scandalisoit les personnes qui ne vouloient pas croire à des genres de mortification aussi extraordinaires & aussi recherchés.

Abailard, jaloux de conserver une bonne réputation, d'empêcher que sa croyance ne devînt suspecte, mit alors le public au fait de ses véritables sentimens. Il fit courir une profession de foi. La manière dont il s'exprimoit paroissoit entièrement opposée aux opinions qu'on l'accusoit d'avoir. S'il en vint à cette démarche, s'il donna cette apologie de sa doctrine, sa chère Héloïse en fut la principale cause. Il voulut la rassurer ; des idées horribles se présentoient à l'esprit de cette amante. Elle croyoit voir Abailard dans le chemin de perdition, sur le bord de quelque abysme épouvantable. Il lui fit parvenir cet écrit au monastère du Paraclet. En le lisant, son ame s'ouvrit

à la joie. Ses yeux furent remplis de larmes. Son imagination ne lui offrit plus des images cruelles.

En vain Abailard rendoit ainsi compte de ses sentimens, & descendoit à des justifications. La prévention contre lui restoit toujours. Pour se réhabiliter surement dans l'estime publique, il crut devoir poursuivre son appel au saint siège, & faire le voyage de Rome. En y allant, il passe à Cluni, monastère célèbre. Pierre le vénérable en étoit alors abbé. Cet homme d'un sens droit & naturel, d'une charité rare, digne en tout de la place qu'il occupoit, fit à son hôte l'accueil convenable à son grand mérite. Il entra dans sa situation & dans ses vues, & l'assura que le pape ne manqueroit point de lui rendre justice. Mais, alors même, Abailard apprit sa condamnation.

Le pape Innocent II l'avoit envoyée en réponse à la lettre de saint Bernard. Le bref étoit adressé à saint Bernard lui-même, à l'archevêque de Sens, à celui de Rheims, à tous leurs suffragans. » Après avoir pris, disoit » sa sainteté, conseil de nos frères les

» évêques & les cardinaux, nous
» avons condamné les articles que
» vous nous avez envoyés, & tous
» les dogmes pervers de Pierre Abai-
» lard, avec leur auteur; & lui avons
» imposé un éternel silence, comme
» étant hérétique. Nous déclarons
» aussi tous les sectateurs & défen-
» seurs de ses opinions, excommu-
» niés. «

La lettre du pape étoit accompagnée d'un ordre secret, aux mêmes archevêques, de faire enfermer Abailard.

Cet oracle de son siècle, aussi malheureux en écrits qu'en amour, fut au désespoir d'être jugé, sans qu'auparavant on l'eût entendu. Néanmoins il respecta la main qui le frappoit, se désista de son appel, & ne déposa le sujet de ses larmes que dans le sein de Pierre le vénérable. Il eut une confiance extrême en cet illustre abbé, qui le réconcilia dans la suite avec saint Bernard, par l'entremise de l'abbé de Citeaux. Cette réconciliation fut aussi sincère qu'elle peut l'être entre deux beaux-esprits rivaux, & faits pour s'attirer les regards de leur siècle & de la postérité.

Abailard, dégoûté du monde, des moines & de l'école, reste à Cluni, pour y vivre dans une solitude profonde. Mais cette paix de l'ame, cette paix si précieuse qu'il cherchoit, il ne la trouva point. Il comptoit sur sa philosophie, qui l'abandonna toujours. Il mourut de chagrin l'année 1142, dans la soixante-troisième année de son âge.

A peine eut-il fermé les yeux à la lumière, que le premier soin du zélé confident de tous ses secrets fut de ménager à la tendre Héloïse le coup qu'elle alloit ressentir. On lui manda cette triste nouvelle dans les termes les plus propres à soutenir une épouse désolée, & les plus honorables à la mémoire d'un tel époux. » Je ne me » souviens point, disoit l'abbé de » Cluni dans sa lettre, d'avoir vu » son semblable en humilité, soit » pour l'habit ou pour la contenance. » Je l'obligeois à tenir le premier » rang dans notre nombreuse com- » munauté : mais il paroissoit le der- » nier, par la pauvreté de ses vête- » mens. Dans les processions, comme » il marchoit devant moi, selon la » coutume, j'admirois qu'un homme

» d'une auſſi grande réputation s'ab-
» baiſsât de la ſorte. Il obſervoit,
» dans ſa nourriture, la même ſimpli-
» cité que dans ſes habits ; & con-
» damnoit, par ſes diſcours & ſon
» exemple, non ſeulement le ſuper-
» flu, mais l'étroit néceſſaire. La prière
» & la lecture rempliſſoient tout ſon
» temps. Il gardoit un ſilence perpé-
» tuel, ſi ce n'eſt quand il étoit forcé
» de parler dans les conférences où
» dans les ſermons qu'il faiſoit à la
» communauté. «

Héloïſe demanda les cendres d'Abailard, & les obtint. Elle fit enterrer au Paraclet le corps de ſon époux, immortaliſé par elle encore plus que par les écrits qu'il a donnés. On grava ſur ſa tombe cette épitaphe (*), de la façon de Pierre le vénérable :

(*) *Petrus in hac petrâ latitat, quem mundus Homerum*
Clamabat ; ſed jam ſydera ſydus habent.
Sol erat hic Gallis, ſed eum jam fata tulerunt.
Ergò caret regio Gallia ſole ſuo.
Ille ſciens quidquid fuit ulli ſcibile, vicit
Artifices, artes abſque docente docens.
Undecimæ maii Petrum rapuere kalendæ,
Privantes logices atria rege ſuo.
Eſt ſatis : in tumulo Petrus jacet Abælardus,
Cui ſoli patuit ſcibile quidquid erat.

Pierre est caché sous cette pierre.
Le monde, en lui, regrette Homère,
Les François, leur soleil : mais cet astre éclatant
Est parmi ceux du firmament.
Sans modèle & sans maître,
Il sçut tout ce qu'on peut sçavoir.
D'éclairer les humains il se fit un devoir.
Il fut tout ce qu'il voulut être.
Il passa de bien loin les artistes, les arts.
Ils pleurent tous sa destinée.
Il n'est plus. C'en est fait ; la nature est bornée.
L'univers ne verra jamais deux Abailards.

Saint Bernard ne fit que gagner à cette perte considérable pour la littérature. Sa gloire n'étant plus balancée, il en jetta plus d'éclat : mais il mourut lui-même quelques années après, dans la soixante-troisième année de son âge. Il mourut réputé le Thaumaturge de l'Occident, pour le nombre & le caractère de ses miracles ; un père de l'église, pour l'excellence de ses écrits ; un chef zélé de moines, pour le nombre & la magnificence des établissemens qu'il leur procura. Sa tombe fut encore honorée d'une épitaphe (*)

(*) *Claræ sunt valles ; sed claris vallibus abbas*
Clarior, his clarum nomen in orbe dedit.

dans le goût du temps. L'auteur y joue ſur le mot de Clairvaux.

Ces vallons ſont fameux ; mais plus fameux encore
Eſt l'immortel abbé dont le nom les honore.
Tout eſt illuſtre en lui, ſes vertus, ſes aïeux,
Ses ouvrages, ſa mort, ſes miracles nombreux,
Son rang parmi les ſaints dans le bonheur ſuprême,
Son eſprit tranſporté de l'aſpect de Dieu même.

Clarus avis, clarus meritis, & clarus honore;
Claruit ingenio, religione magis.
Mors eſt clara, cinis clarus, clarumque ſepulchrum:
Clarior exultat ſpiritus ante Deum.

JEAN DE MEUN,

ET

les femmes de la cour de Philippe-le-Bel.

JEAN de *Meun*, ou *Clopinel*, fut ainſi nommé, parce qu'il étoit boiteux, & de la petite ville de Meun ſur la Loire, à quatre lieues d'Orléans. Il joignit l'érudition au bel-eſprit, & fit honneur à ſa patrie. De-là, ce vers de Marot, dans un enthouſiaſme poëtique :

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire.

On comparoit ce poëte au Dante. Quelques-uns même veulent qu'il l'emporte ſur le poëte Italien, pour le choix des ſentences & la beauté de la diction. Clopinel donna différentes preuves de ſes talens : mais il n'eſt reſté de lui que la continuation du roman de *la Roſe*. La mort avoit empêché Guillaume de Lorris d'achever ce poëme, le ſeul ouvrage qu'on lût & qu'on goûtât avant François premier. Auſſi l'amour fut-il l'Apollon de l'auteur. L'envie de plaire à ſa maîtreſſe l'inſpira comme Ovide, & le fit chanter d'après lui. Car le roman de *la Roſe* n'eſt qu'une imitation de l'art d'aimer : mais une imitation libre, & telle qu'on y trouve ſouvent un génie original. Tout y reſpire une imagination vive & riante ; tout y prend une ame, une figure, une voix. Mille traits ſaillans ſont répandus dans cet ouvrage d'invention & de féerie.

L'idée en eſt ſingulière. L'auteur s'imagine être dans un jardin orné des plus belles fleurs. Une roſe, d'une couleur raviſſante, frappe ſes regards.

Il veut la cueillir : mais de grands obſtacles s'oppoſent à ce qu'il deſire. C'eſt un ſiège en forme qu'il eſt obligé de faire. Il traverſe des foſſés, eſcalade des murs, & force des châteaux. Les habitans de ce jardin enchanté ſont, ou des divinités bienfaiſantes, comme *Amour*, *Bel-accueil*, *Pitié*, *Franchiſe ;* ou des divinités malignes, telles que *Faux-ſemblant*, *Danger*, *Male-bouche*, *Jalouſie*. Elles paroiſſent les unes après les autres ſur la ſcène, y parlent leur différent langage. Aucun obſtacle ne rebute l'amant de la roſe. Ses feux ne font que s'accroître des difficultés. Sa conſtance eſt enfin couronnée. Il triomphe, il obtient la poſſeſſion de l'objet ſi deſiré.

Ainſi eus la roſe vermeille :
A tant fut jour, & je m'éveille.

C'eſt ſur cette fiction qu'a travaillé Jean de Meun. Mais le continuateur, auſſi bien que l'auteur du poëme, ſortent très-ſouvent de leur ſujet. Les digreſſions ſans nombre, quoique toujours agréables, le font perdre de vue. L'ouvrage dégénère en une ſatyre vive des mœurs du temps. Elles y ſont

font repréſentées ſans aucun voile, ſans aucun ménagement pour perſonne. Il y dit des femmes :

> Toutes êtes, ſerez, ou futes, &c.

Les religieux y ſont auſſi maltraités :

> Tel a robe religieuſe;
> Doncques il eſt religieux.
> Cet argument eſt vicieux,
> Et ne vaut une vieille gaine;
> Car l'habit ne fait pas le moine.

Lorſque ce poëme, annoncé d'abord, lu enſuite dans pluſieurs ſociétés, & dont on avoit tiré des copies, eut vu le jour, le ſcandale fut général en France ; on y jetta des cris affreux contre cette plaiſanterie. L'auteur n'oſoit ſe montrer. Les moines, ſi puiſſans du temps de le Meun, cherchèrent à le perdre. Leurs prédicateurs l'anathématiſoient dans toutes les chaires. Des avocats firent des ſorties contre lui dans leurs plaidoyers. La manière dont nous avons vu recevoir le poëme de *la Pucelle*, n'eſt rien en comparaiſon de celle dont fut accueilli le roman de *la Roſe*.

Les femmes, ſur-tout, avoient à ſe

plaindre. Celles de la cour de Philippe-le-Bel, qui se piquoient de montrer de l'esprit & des talens, prirent la défense de leur sexe. Elles publièrent conjointement son apologie. Cet ouvrage fut alors très-vanté, parce qu'il venoit de quelques femmes, & qu'une femme auteur étoit presque un phénomène littéraire. Elles imaginèrent de représenter, dans cette apologie, une dame, *le chief des dames, l'advocate de toutes les loyales dames du monde;* d'abord triste, abattûe, ensévelie dans une douleur profonde; ne cherchant que la retraite & les bois; confuse de tout le mal qu'on a dit de son sexe: mais bientôt passant de cet état d'accablement à celui de la fureur & des menaces. Elle fait instruire le procès de Jean de Meun, que *Loyauté* tenoit enfermé dans le *chastel d'Amours*, pour le soustraire à la rage de ses ennemies. On plaide cette affaire. Des avocats sont nommés. *Raison* est celui de le Meun, & *Noble-vouloir*, celui des dames. Le champion de la beauté fait d'elle un éloge qui ne finit point. Il passe en revue toutes les héroïnes de l'antiquité sacrée & profane. *Raison*,

parlant ensuite pour le Meun, l'excuse sur ses bonnes intentions; sur ce qu'il en veut moins aux femmes qu'il a toujours fort aimées, qu'aux maris qui plus d'une fois l'ont maltraité; & à la jalousie, ce monstre si odieux au sexe. Le procès se termine comme on s'en doute bien. Les dames le gagnent. *Justice* prononce cet arret.

Au regard de Jehan Clopinel,
Qui fist le rommant de *la Rose*,
Le roy veult que de son chastel
Soit banny, sans faire autre chose.
Et pourtant il faut qu'il dispose
De s'en aller en aultre terre;
Car la court, ainsi que suppose,
Entreprent de lui mener guerre.

Mais cet ouvrage, à la louange des femmes outragées par le Meun, leur parut une satisfaction trop légère. D'ailleurs, cet écrivain, quoique caché, continuoit à médire d'elles. Bientôt toutes celles de la cour de ce même roi Philippe trament une conspiration générale. Il sembloit que Clopinel les eût offensées personnellement; qu'elles se reconnussent à ses peintures. De concert avec la reine,

elles méditent une vengeance éclatante. Elles projettent de faire expier à Clopinel, ſur ſa peau, toutes les impertinences qu'il s'étoit permiſes. Le complot leur réuſſit. Jamais aventure ne fut plus humiliante pour un auteur. Voici comme Sorel la raconte dans ſa *Bibliothèque Françoiſe* : » Un
» jour la reine, par le moyen des
» autres dames, fit tant qu'elle tint
» Jean de Meun en ſa puiſſance ; &
» l'ayant tenſé, injurié & menacé,
» pour avoir médit du ſexe féminin,
» commanda aux damoiſelles qu'il
» fut dépouillé nud, & attaché à une
» colomne, pour être fouetté par
» elles-mêmes. Clopinel, voyant que
» ſes excuſes & raiſons n'avoient lieu
» contre leur rage, ſupplia humble-
» ment, qu'avant mettre leur ire à
» exécution, il plût à la reine lui
» octroyer une requête ; ce qu'il ob-
» tint avec grande difficulté. Je vous
» prie, dit-il, meſdames, puiſque j'ai
» trouvé tant de grace envers vous
» de m'avoir entériné ma demande,
» que la plus grande p..... de votre
» compagnie commence la première,
» & me donne le premier coup. Cela

» dit, se trouvèrent toutes confuses,
» & le laissèrent en sa liberté «.

Tout le monde a sçu une aventure semblable, à la conclusion près. Des actrices de l'Opéra-comique, voyant à l'amphithéatre un mauvais poëte qui les avoit chansonnées, députèrent une d'elles pour l'inviter, par des manières engageantes, à venir dans les coulisses. Il s'y rend bien vîte. Elles le saisissent, & le fustigent impitoyablement. Le malheureux, ayant à peine eu le temps de se rajuster, se sauve au milieu des huées. Trois jours après cet avis salutaire, notre chansonnier partit pour les Isles (*).

(*) Pour quelques accidens fâcheux, réellement arrivés à des gens de lettres, & qui ne tirent pas à conséquence pour le général, l'imbécille malignité a imaginé mille aventures à peu près du même genre, plus ridicules les unes que les autres. Ces histoires, vraies ou fausses, composeroient un assez gros volume : mais il ne faut pas croire légèrement toutes ces petites anecdotes qu'on repète tous les jours, & qu'on n'a jamais bien prouvées. Cette maxime doit surtout avoir lieu à l'égard des écrivains d'un mérite distingué. Sans parler ici de Théophile, de Tristan l'hermite, qu'on a représentés comme insensibles à ces petites disgraces, & de Pierre Boissat, qu'on dit avoir été cruellement puni dans une ville de province, pour avoir abusé du privilège des masques, n'a-t-on pas prétendu que Despréaux lui-même avoit reçu des marques du ressentiment de M. de Dangeau ? Quant à l'abbé D. F., il en avoit, dit-on, de périodiques : l'abbé Lan....

Sorel, ayant rapporté la manière dont les femmes se vengèrent de le Meun, s'appésantit là-dessus. Tantôt il conteste le fait, & tantôt il le commente. » Si Jean de Meun, dit-il, » demanda, par grace, que celle » qui étoit la plus lubrique d'entre » elles lui donnât le premier coup,

reçut un pareil salaire, un jour, en plein midi, pour avoir tenu des propos indécens sur la femme d'un riche libraire. Ces deux abbés, plus célèbres encore par la causticité de leur caractère, que par le mérite de leurs écrits, craignoient si fort la répétition de ces espéces d'exécutions militaires, qu'ils n'osoient jamais souper en ville. Ils avoient la précaution de se retirer toujours sur la brune, & de fuir singulièrement tous les coins de rue. L'abbé Lan.... poussoit encore l'attention plus loin. On assure qu'il avoit quatre logemens dans Paris, sans en compter un cinquième, la Bastille, qu'il occupoit le plus souvent. Personne n'ignore les aventures qu'on a mises sur le compte de Richelet. On raconte, entr'autres choses, que des gens, mécontens de son esprit inquiet & brouillon, l'invitèrent à souper, un jour qu'il étoit à Grenoble. Au sortir de table, feignant de vouloir l'accompagner, ils le mirent au milieu d'eux, & le conduisirent ainsi à coups de canne jusqu'à la porte de France. L'officier, qui ce jour-là étoit de garde, avoit le mot. On baissa les ponts-levis; &, lorsque Richelet les eut passés, on les releva, de maniere qu'il fut obligé de faire cinq quarts de lieue pour gagner une maison, n'y ayant point alors de fauxbourg de ce côté-là. Il se retira tout furieux à Lyon, où il donna une nouvelle édition de son dictionnaire, dans un article duquel, pour se venger de messieurs de Grenoble, il remarqua méchamment que les Normands seroient les plus méchantes gens du monde, s'il n'y avoit pas des Dauphinois.

» elles pouvoient se moquer de sa
» prière, & le fouetter toutes en-
» semble, sans distinction. Il est plus
» croyable que, pour obtenir le par-
» don, il leur dit seulement que ce
» qu'il avoit écrit n'étoit que con-
» tre les méchantes femmes perdues
» d'effet & de réputation, tellement
» qu'il ne croyoit pas que ce fût à
» elles à s'en ressentir. On peut s'ima-
» giner, ajoute-t-il, que cela fut ca-
» pable de les adoucir. «

De quelque manière qu'on interprète la chose, il est certain que le Meun agit & fit agir tous ses amis, pour désarmer la colère des femmes. Ils écrivirent qu'elles avoient mal pris le sens de son livre ; que le roman étoit une allégorie soutenue ; que, par cette rose, l'objet des vœux de l'amant, il falloit entendre la sagesse, ou l'état de grace, ou la sainte Vierge, ou bien l'éternelle béatitude. Quelques-uns prétendirent qu'il avoit voulu parler de la pierre philosophale. La vérité est que le Meun, en composant son livre, ne pensoit à rien de tout cela ; qu'il se proposoit uniquement de faire un ouvrage de galanterie.

Il s'y sert des mots de verger, de jardin, de rosier & de rose, pour exprimer, en termes honnêtes, des choses qui ne le sont pas.

Ce grand ennemi des femmes & des moines fut inhumé chez les dominicains de la rue saint Jacques. On rapporte qu'il leur fit un legs en mourant. C'étoit un coffre qu'il déclara être rempli de choses précieuses, & dont il défendit l'ouverture avant ses funérailles. Aussitôt qu'il fut temps, on visita le coffre : on n'y trouva que de vieilles ardoises, sur lesquelles le Meun avoit tracé de l'arithmétique & des figures de géométrie. A cette vue, les dominicains, qui s'attendoient à quelque présent considérable, indignés, déterrent le corps. Mais le Parlement les contraignit de lui donner une sépulture honorable dans leur cloître.



CLÉMENT MAROT,

ET

deux poëtes décriés,

SAGON & LA HUÉTERIE.

Ils étoient tous deux de la même province que Rotrou & Corneille : tant il eſt vrai que les grands & les petits génies ſont de tous les climats. Sagon & la Huéterie avoient été les plus zélés partiſans de Marot, dans le temps de ſa gloire, lorſqu'il étoit en faveur à la cour de François premier, qu'il la divertiſſoit par l'enjouement & les ſaillies d'un eſprit original : mais, du moment qu'ils virent ce poëte ſorti de France pour des affaires de religion, ils le décrièrent. L'eſpoir de lui ſuccéder dans ſa réputation d'écrivain inimitable, ou plutôt dans les bonnes graces du prince, fit qu'ils ſe tournèrent contre lui. Le point le plus important pour eux étoit d'empêcher que Marot ne revînt dans ſa patrie. Auſſi tâchèrent-ils de le priver de

tous les moyens par lesquels il pouvoit y entrer.

Il brûloit du desir de la revoir. Il écrivoit de Ferrare, lieu de son exil, à François premier, aux dames de France, à toutes les personnes en état de le servir, afin de les intéresser en sa faveur. C'étoit moins l'amour de son pays qui l'affectoit, que l'idée de triompher de l'envie & des auteurs de ses désastres. Il se justifioit des accusations odieuses dont on le chargeoit. Dans les vers où il représente sa triste situation, il laissoit toujours percer son humeur enjouée & plaisante. Ces peintures respirent, comme ses autres épitres, la délicatesse & la naïveté. Personne n'écrit de cette manière aisée & piquante. Il a sur-tout réussi dans le genre épigrammatique. Sa plaisanterie est souvent d'un homme de cour. Aussi l'a-t-on également appellé le poëte des princes, & le prince des poëtes de son temps. Des prières adressées avec autant d'esprit & de sel, que d'assiduité & de constance, devoient avoir leur effet. Pour empêcher qu'on ne les exauçât, Sagon & la Huéterie se hâtèrent d'é-

crire aux mêmes perſonnes que Marot avoit ſollicitées, & de leur écrire en vers, imitant ſon badinage & ſa légèreté. Mais l'imitation étoit groſſière. Leurs lettres, qu'ils appellèrent *anti-Marotiques*, ne méritoient que le mépris & l'indignation. Ils les avoient chargées d'infamies conrre Marot.

Informé des obſtacles que de vils rimailleurs vouloient mettre à ſon retour en France, il ſentit ſa bile s'allumer, & répondit aux lettres *anti-Marotiques*, par une plaiſanterie, ſous le titre de *Fripelippes.* On y voit ſon valet, rendant cette juſtice à ſon maître, d'étre eſtimé des bons écrivains, & de n'avoir pour ennemis,

> Qu'un tas de jeunes veaux,
> Un tas de rimaſſeurs nouveaux,
> Qui cuident eſlever leur nom
> Blaſmant les hommes de renom;
> Et leur ſemble qu'en ce faiſant,
> Par la ville on ira diſant:
> Puiſqu'à Marot ceux-cy s'attachent,
> Il n'eſt poſſible qu'ilz n'en ſçachent.

Sagon & la Huéterie, au déſeſpoir d'être ainſi déſignés, donnèrent promptement contre Marot *la grande généalogie de Fripelippes, compoſée par*

un jeune poëte champestre. Cette idée de *poëte champestre* devint un fonds de plaisanterie ; & le rondeau suivant parut :

Qu'on meine aux champs ce coquardeau,
Lequel gaste, quand il compose,
Raison, mesure, texte & glose,
Soit en ballade ou en rondeau.

Il n'ha cervelle ne cerveau ;
C'est pourquoy, si hault crier ose,
Qu'on meine aux champs ce coquardeau.

S'il veult rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment en prose
(J'entends s'il en sçait quelque chose) ;
Car, en rime, ce n'est qu'un veau
Qu'on meine aux champs.

Ces traits, lancés de part & d'autre, en amenèrent de plus terribles. On se chargea d'accusations graves. Le public fut inondé de vers. La satyre prit toutes sortes de formes ; celle de rondeaux, de triolets, de dixains, de lay, de virelay, d'épigrammes. Marot, de retour dans sa patrie, & triomphant d'une odieuse cabale, se vengeoit de la persécution de ses ennemis, leur rendoit ridicule pour ridicule. Les écrivains, que son exil n'avoit

point détachés de ſa perſonne, le ſecondoient, l'animoient. Deux inſectes, tels que Sagon & la Huéterie, euſſent été bientôt écraſés ; mais ils étoient ſoutenus par d'autres rimailleurs intrigans, & par la cabale des dévots gendarmés contre la muſe Marotique. La guerre ſur le Parnaſſe devint générale. Lorſqu'on eut épuiſé les injures & les perſonnalités, on convint, entre les deux partis, d'une ſuſpenſion d'armes. Bientôt la trève fut ſuivie de la paix. Un de ces hommes accoutumés à ſaiſir toutes les choſes par leur côté plaiſant, célébra cette réconciliation dans un écrit intitulé : *Banquet d'honneur, ſur la paix faite entre Clément Marot, François Sagon, Fripelippes, Huéterie, & autres de leurs ligues.*

L'auteur ſuppoſe que Mercure, venant de Paris, rencontre, dans une avenue de cette ville, *Honneur* qui ſe promenoit, & qui s'arrête pour lui demander des nouvelles. Mercure lui répond :

> Bruict n'eſt que de deux veaux,
> Leſquels on dict en un commun jargon,
> Huéterie ou Huet, & Sagon,
> Qui chaſcun jour meſdiſent de Marot,
> Encontre luy crient le grand harot,

Par leurs paiges lui livrent maint assault :
Mais à Marot de tout cela ne chault.

Honneur, voulant que chacun vive en paix, envoie inviter à dîner, par Mercure, tous ces poëtes ennemis jurés. C'est au plus haut du mont Parnasse que se donne la fête. Marot & ses amis arrivent sans aucun effort à la cime du roc. Mais Sagon, la Huéterie & leurs partisans y grimpent avec tant de peine, qu'Honneur, désespérant de les voir arriver, s'étoit déjà mis à table avec Marot, lorsqu'enfin ils paroissent. Ils prennent les places qui leur sont destinées. On mange, on cause, on rit. Belle musique au dessert. Avant que de se lever, Honneur harangue la compagnie, & dit aux convives :

De paix devriez être bons amateurs,
Vivre en amour comme frères & filz
De Minerve, disant de Discord, fy ;
Et vous tenir d'Apollo le begnin
Vrays zélateurs, déchassant tout venin.

Marot l'interrompt, entre dans le détail des injustices de ses ennemis, & se plaint ainsi de Sagon :

En mon absence il feist son Coup d'essay,
Pensant que plus en France, bien le sçay,
Venir ne deusse, & que de primo face
Il obtiendroit mon lieu royal & place.
Mais, dieu mercy, après toute souffrance,
Suis retourné au bon pays de France,
De mon premier état récompensé
D'un plus doulx roy qui fut one offensé.

Là-dessus, pressé de remords, frappé comme d'un coup de foudre, Sagon tombe aux genoux de Marot, lui demande pardon. Il confesse tous ses torts. Il convient que le démon de l'envie & de la rime l'a jetté dans d'étranges égaremens ; il reconnoît l'insolence qu'il a eue d'attaquer son maître dans l'art des vers. Mais la plus grande faute qu'il se reproche, c'est d'avoir suivi les conseils de la Huéterie, qu'il soutient être une ame vile & basse.

Honneur, satisfait de cette réparation d'offense, engage Marot à se laisser fléchir. Celui-ci relève promptement Sagon. On s'embrasse, on se jure une éternelle amitié. Le mot de paix est dans la bouche & dans le cœur de tout le monde. Honneur lui-même en dresse les articles. Point de con-

testation, point de difficulté pour y souscrire. L'acte, signé par les parties belligérantes, est lu à haute voix, pour achever de cimenter la réconciliation. Honneur dit ensuite : » Voulons & » ordonnons que Clément Marot, » Sagon & autres cy-présens, beu- » ront ensemble devant partir de ce » lieu : leur enjoignons cy-après estre » bons amys, & vivre sans aucun » contredit, sous les peines contenues » èsdites conditions cy-devant dé- » clarées; plus, sur peine d'estre privé » de la court de céans, sans nul es- » poir de jamais obtenir grace, & estre » privé de tout honneur à son grand » deshonneur. Outre, notre vouloir » est que ledict accord, avec lesdites » conditions, soit enrégistré aux an- » nales des poëtes François, afin que » cy-après puist estre exemple à nos » postérieurs. Donné en nostre palais, » ce jourd'y après disner ; scellé de » nostre grand scel, & *signé* HONNEUR » EN TOUT.

Nous verrons dans la suite Marot avoir affaire à d'autres ennemis que des poëtes. Il étoit celui de la licence, autant que de la volupté. Il mourut à

Turin, l'an 1544. Jodelle lui fit cette épitaphe :

Quercy, la cour, le Piémont, l'univers
Me fit, me tint, m'enterra, me connut;
Quercy mon los, la cour tout mon temps eut,
Piémont mes os, & l'univers mes vers.

ÉTIENNE DOLET,

ET

FRANÇOIS FLORIDUS.

ETIENNE Dolet naquit à Orléans en 1509. Il écrivoit très-bien en Latin. Mais, outre ce mérite qu'il partageoit avec la plupart des écrivains de son temps, il avoit un talent particulier, celui d'écrire encore mieux dans sa propre langue. Nous avons de lui *la vie de François I, jusqu'en* 1539, sans compter des harangues, des traductions, beaucoup de critiques, quatre livres de poësies, intitulées *Premier & second enfer*, & des lettres dans un goût singulier. Elles sont devenues très-rares. L'imagination de ce poëte l'entraînoit continuellement. Il étoit extrême en

tout, dans ſes éloges & dans ſes critiques, dans ſes plaiſirs & dans le travail. Il ſe faiſoit, dit-on, aimer ou haïr avec une ſorte de fureur ; traitoit de préjugés abſurdes tous les principes de religion & de probité; ne connoiſſoit de divinités que la préſomption, la haine & la vengeance. Ainſi les plus beaux talens furent gâtés par les inclinations les plus violentes, & par tous les écarts imaginables. Mais rien ne peint mieux Dolet qu'une lettre de Jean Angeodonus, écrite de Straſbourg. » A le voir ſeulement, dit Angeodonus, on démêloit un étourdi, un fou, un inſenſé, » un furieux, un enragé, un glorieux, » un impertinent, un menteur, un » débauché, un méchant, un quérelleur, un impie, un écrivain ſans » dieu, ſans foi, ſans religion quelconque ; & l'on voyoit ſi bien tout » cela, que, ni le bronze ni la toile » n'euſſent jamais pu être, comme ſon » viſage, l'image d'un monſtre. Il eſt » du nombre de ceux qui ſont à la » fois, ſelon Eraſme, à plaindre & » riſibles. Il a déshonoré autant qu'il » étoit en lui, à force de paſſions &

» de vices, & les belles-lettres qu'il
» entendoit parfaitement, & le saint
» chrême qu'il avoit malheureusement
» reçu «. Partout il s'attira des affaires terribles. Il fut mis en prison à Toulouse, l'an 1553, pour un discours qu'il eut l'audace d'y débiter contre le parlement & contre la nation Toulousaine, qu'il taxoit d'ignorance & de barbarie. Quatre ans après, il commit un assassinat à Lyon. Des protecteurs le tirèrent de l'échafaud. Il retomba dans d'autres crimes, & réchappa encore au glaive de la justice. Cet auteur passoit sa vie à fuir d'un lieu en un autre, jusqu'à ce qu'enfin il expia par le feu sa réputation d'athée public.

Voilà l'ennemi que s'attira François Floridus. Leur querelle vint d'un ouvrage sur la Langue Latine, composé par celui-ci. Dolet crut entrevoir dans ce livre, qui fit alors beaucoup de bruit, des idées contraires aux siennes. Il attaqua vivement l'auteur, Italien de naissance, un de ces sçavans, il est vrai, sans esprit & sans goût, mais considérés à cause de leur application & de leurs recherches, qui ne sortent

des bornes de la modération, que lorſqu'on ne garde aucun ménagement pour eux. Ils éclatent alors avec violence. Floridus, outré d'une critique furieuſe, ſe vengea, non en relevant des fautes de grammaire & de goût, mais en reprochant des crimes, en donnant une brochure qui contenoit la vie affreuſe de Dolet. L'Italien entroit dans le détail de toutes les accuſations intentées contre ſon Zoïle. Il invitoit les amis, les protecteurs de ce poëte à l'abandonner ; les magiſtrats à le punir, à faire un exemple des gens de lettres incrédules. La brochure fut imprimée à Rome, & répandue à Paris.

Elle produiſit l'effet qu'en attendoit l'auteur. On regarda Dolet comme un monſtre. De nouvelles imprudences, de nouveaux attentats, ſon affectation à tenir à la fois école de bel-eſprit, de libertinage & d'athéiſme, le firent arrêter à Paris, l'an 1544. Cette détention fut pour lui la dernière & la plus terrible de toutes. On inſtruiſit ſon procès. Ce malheureux fut condamné, comme athée relaps, à être brûlé. La ſentence fut exécutée dans

la place Maubert, le 3 août 1546.

Voyant le peuple s'intéresser à lui lorsqu'on le menoit au supplice, il fit un vers qui n'est qu'une allusion à son nom de *Dolet* (*). Les uns veulent qu'il ait jusqu'à la fin bravé la mort & la divinité. D'autres assurent que, sur une exhortation du confesseur, il changea de langage ; qu'au lieu de blasphêmer contre dieu, contre les saints & la vierge, comme il avoit toujours fait, il les invoqua ; qu'il implora sur-tout saint Etienne, son patron. Il avertit les assistans de lire ses ouvrages avec attention, parce qu'ils renfermoient des choses intéressantes & mystérieuses. Les circonstances de sa mort donnèrent lieu à bien des superstitions. Dolet se nommoit Etienne : or il fut brûlé le jour de saint Etienne, & dans une place de la paroisse de saint Etienne du Mont.

Comment M. l'abbé Goujet a-t-il oublié cet auteur, en faisant l'énumé-

---

(*) *Non dolet ipse* Dolet, *sed pia turba dolet.*

Le docteur qui l'accompagnoit retourna le vers:

Non pia turba dolet, sed dolet ipse Dolet.

ration suivante : » Jean le Chatelain,
» auteur de la *Chronique de Metz* en
» vers, fut brûlé vif pour crime d'hé-
» résie. Gilles Durant, poëte connu
» à la cour de Louis XIII, fut rompu
» en place de Grève, pour avoir écrit
» contre l'état & contre le roi. Un
» gentilhomme Italien fut pendu, pour
» avoir traduit dans sa langue le li-
» bèle de Gilles Durant. Antoine de
» Mont-Chrêtien, auteur de plusieurs
» tragédies, fut traîné sur la claie, pour
» crime de rébellion. Jean-Baptiste
» de Crosilles, prêtre & traducteur
» des épitres héroïdes d'Ovide, fut
» exilé & mis au cachot, pour s'être
» marié après sa prêtrise. Le poëte
» Guillard Danville fut trois ans dé-
» tenu prisonnier à la Bastille, pour
» quelques soupçons qu'on avoit con-
» çus contre sa fidélité. Resneville,
» poëte Normand, fut exilé pendant
» sept ans, pour avoir assisté à un duel
» dont on vouloit le rendre coupable.
» Jacques du Lorens, avocat au pré-
» sidial de Chartres, fut mis à l'amen-
» de, pour avoir fait des satyres con-
» tre les juges. « On peut ajouter à
cette liste le célèbre Vanini, qui, pressé,

avant qu'on le jettât au feu, de demander pardon à dieu, au roi & à la justice, répondit : *Je ne connois point de dieu, je n'ai jamais offensé le roi, & je donne la justice au diable, s'il y en a.*

RONSARD,

ET

SAINT-GELAIS.

PIERRE Ronsard, né dans le Vendomois en 1525, passa pour le plus grand poëte de son temps. Il conserva cette réputation jusqu'à Malherbe. Le génie de Ronsard se tourna d'abord du côté de la guerre & des négociations. Ce fut le sçavant Lazare Baïf qui lui donna le goût des belles-lettres. Ils furent liés étroitement. On raconte que Ronsard étudioit jusqu'à minuit ; & qu'en se couchant, il réveilloit Baïf, qui prenoit sa place. Ils employoient tout leur temps à l'étude des langues Grecque & Latine. Aussitôt que Ronsard fut rempli de la lecture des an-

ciens auteurs, il ſe mit à *pindariſer*, ſelon ſa propre expreſſion; c'eſt-à-dire, qu'il voulut imiter Pindare. Il donna l'eſſor à ſon génie, & ſe plaça dans les nues. Il prit le vent & l'enflure pour de la verve; & ſes contemporains ſe trompèrent également. Ils traitèrent ſes vers empoulés d'inſpiration divine. Sa muſe, d'abord reçue avec enthouſiaſme à la ville, fut bientôt connue à la cour. Des églogues, des ſonnets, des épithalames l'y mirent en réputation. Henri II fut curieux de lire ſes poëſies : mais, auparavant, il voulut ſçavoir du vieux Saint-Gelais ce qu'il penſoit du jeune poëte.

Mellin de Saint-Gelais étoit en poſſeſſion de charmer par le caractère des ſiennes. On y trouve de la douceur, de l'agrément, de la facilité. On le met à quelques égards au-deſſus de Villon, de du Bellai, de Sarraſin, & même de Marot. C'eſt à lui que nous devons le ſonnet, qui paſſa de l'Italie en France. La crainte de ſe voir éclipſé par une muſe naiſſante, lui fit parler d'elle avec mépris au monarque. Mais un effet plus étonnant de ſa jalouſie, c'eſt la manière dont il lut à Henri II une

une pièce de Ronſard. Il falſifia, tronqua la plupart des vers, & récita les autres à contre-ſens. Le prince en avoit demandé la lecture avec empreſſement ; & ſa curioſité fut mal ſatisfaite.

Un procédé ſi bas vint bientôt à la connoiſſance de Ronſard. Rien n'indigne tant un poëte que des vers mal rendus par un acteur ou par un lecteur. Il n'apprit qu'avec un dépit extrême que les ſiens avoient été défigurés, & cela pour le détruire à la cour. Le démon ſatyrique s'empara de lui ſur le champ, & lui ſuggéra des vers contre un *médiſant de Ronſard :*

Avant, avant, vers furieux,
Fouldroyons l'homme injurieux,
Qui, de ſa bavarde ignorance,
Veut honnir l'honneur de la France,
Aboyant d'un gozier felon
Un des plus chéris d'Apollon.
Ourdiſſons une corde telle
Que celle d'Archiloc, ou celle
Qu'Hipponax Ireus rétordit,
Afin que Bupal ſe pendit.

Tel eſt ſon début, pour venger ſon injure & vomir des horreurs. L'idée d'avoir manqué ſa fortune, d'avoir

perdu l'estime de son prince & l'espoir de ses libéralités, faisoit son tourment. On peut mettre ces affreux couplets avec les plus horribles que nous ayons eus depuis. Ronsard y parcourt l'histoire & la fable, & s'épuise en imprécations. Il avoit son offense tellement présente à son esprit, que, dans les sujets mêmes les plus éloignés de la satyre, il trouvoit le moyen de l'y amener. Par exemple, elle termine cette strophe d'un *hymne triumphal* sur la mort de Marguerite de Valois, reine de Navarre, qu'il plaît au poëte de mettre au rang des plus grandes saintes.

> Je te salue, ô l'honneur
> De mes muses, & encore
> L'ornement & le bonheur
> De la France qui t'honore.
> Ecarte loin de mon chef
> Tout malheur & tout méchef.
> Préserve-moi d'infâmie,
> Et de tout acte malin;
> Et fais que devant mon prince
> Désormais plus ne me pince
> La tenaille de Mellin.

Aucune des autres querelles de Ronsard n'approche de celle-ci. Il en

eut avec Joachim du Bellay, contre lequel il plaida pour se faire rendre des odes que du Bellay lui avoit enlevées ; il en eut avec le bouffon & l'inintelligible Rabelais, qui l'attaquoit partout de conversation & de plaisanterie ; il en eut avec plusieurs ministres protestans, réputés beaux-esprits, qui lui reprochèrent de s'être fait, de curé, soldat au service de l'Ecosse & de l'Angleterre ; il en eut avec Philibert de Lorme, abbé de Livri, qu'il ridiculisa par une satyre intitulée *la Truelle crossée* : mais personne n'excita sa bile autant que Mellin de Saint-Gelais. Ce dernier sentit la sottise qu'il avoit faite. Il vit combien il est dangereux d'offenser un jeune homme à talent. D'ailleurs, les courtisans même blâmoient cette méchanceté de mal lire des vers qu'on croyoit fort beaux. Toutes ces considérations le déterminèrent à tâcher d'appaiser promptement Ronsard ; à publier qu'il n'avoit rien dit ni rien fait contre lui ; qu'il étoit son plus grand admirateur ; & que, loin de déprécier ses poësies, il les avoit, au contraire, toujours fort vantées au roi.

F ij

A ces discours, Saint-Gelais joignit toutes sortes d'avances pour en venir à une réconciliation.

C'en fut assez pour désarmer Ronsard. Des transports de la colère, il passe à ceux de l'amitié. Il se reproche ses couplets, & fait des vers à la louange de Mellin.

Las! ce monstre, ce monstre d'ire,
Contre toi me força d'écrire,
Et m'élança, tout irrité,
Quand, d'un vers enfiélé d'iambes,
Je vomissois les aigres flambes
De mon courage dépité;

Pour ce qu'à tort on me fit croire,
Qu'en fraudant le prix de ma gloire,
Tu avois mal parlé de moi,
Et que, d'une longue risée,
Mon œuvre par toi méprisée,
Ne servit que de farce au roi.

Mais ores, Mellin, que tu nies
En tant d'honnêtes compagnies
N'avoir médit de mon labeur,
Et que ta bouche le confesse
Devant moi-même, je délaisse
Ce dépit qui m'ardoit le cœur.

Les princes du Parnasse étant réconciliés, tout le reste sembloit devoir se règler sur eux. Mais les partisans

de Saint-Gelais & de Ronſard continuèrent la guerre. Ils ſe diſputoient, pour ſçavoir lequel des deux méritoit la préférence. Les tenans pour Ronſard le proclamoient roi de la poëſie. On fondoit ſes titres pour le trône, ſur *les amours de Caſſandre*, ſur *les ſonnets pour Hélène*, les cinq livres de ſes odes, ſon *Bocage royal*, ſes églogues, ſes élégies, ſes poëmes, mais principalement ſur celui de *la Franciade*, le premier poëme épique François. On retrouvoit dans ce ſeul poëte les trois plus grands poëtes de l'antiquité, Pindare, Homère & Virgile.

Il faut entendre un badaud de l'Hélicon ſe plaindre de ce qu'on n'admire pas aſſez Ronſard, de ce que ſon talent n'eſt pas une égide contre tous les traits de la critique. » Ce grand » Ronſard, dit-il, ce prince des poë» tes François, l'ornement non ſeu» lement de la France, mais de tout » l'univers, n'a pu lui-même éviter les » ſagettes de la cenſure. Car ſoudain » qu'il eut fait imprimer ſes amours » & le quatrième livre de ſes odes, » on vit en même-temps une brigade » de petits muſquets friſés & rimeurs

» de cour, qui, pour faire une bal-
» lade & un rondeau avec le refrein,
» mal-à-propos s'imaginent avoir seuls
» mérité les lauriers du Parnasse. Le
» chef de cette bande étoit Mellin
» de Saint-Gelais, qui, pour avoir
» quelque chose de plus que les au-
» tres, avoit acquis beaucoup de ré-
» putation envers les grands, prin-
» cipalement auprès du roi, s'effor-
» çoit, par envie, de troubler l'eau
» pégasine à ce nouvel Apollon, ayant
» l'ame touchée de tant d'envie & de
» présomption que d'oser blasonner
» & de reprendre les œuvres dudit
» Ronsard aux yeux de sa majesté,
» pour le rendre odieux. « Ces plain-
tes sont terminées par ce conseil.

Si la colère vous enflambe,
Ne vous pendez pas, envieux:
Je vous remets devant les yeux
Le malheur du pauvre Lycambe.
Mais, si le mal tant vous oppresse
Qu'il ne reçoive guérison,
Dessous le figuier de Tymon,
Allez finir votre tristesse.

D'autre part, ceux qui tenoient pour Mellin de Saint-Gelais n'accordoient du mérite qu'à lui seul. Ils ne voyoient

rien au-deſſus de ſes poëſies tendres. Ils le comparoient à Properce, à Tibulle, à Catulle. Ils faiſoient valoir ſon glorieux ſurnom d'*Ovide François.* L'homme dans Ronſard leur ſembloit encore plus ridicule que le poëte : en quoi certainement ils ne ſe trompoient pas. Ronſard étoit vain ſingulièrement. Il ne parloit que de ſa maiſon, de ſes prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il étoit né la même année de la défaite de François I, devant Pavie; comme ſi le ciel, diſoit-il, avoit voulu par-là dédommager la France de ſes pertes. Il ne finiſſoit point ſur le récit de ſes bonnes fortunes. Etant jeune, il fut recherché des femmes : mais leurs faveurs eurent pour lui de cruelles ſuites. On lui reprocha des maladies honteuſes. Il habitoit le haut d'une tour fort élevée, qu'on appella pendant longtemps la *tour de Ronſard.* Cette tour fut une ſource féconde de plaiſanteries.

Pour peu que Saint-Gelais & Ronſard euſſent voulu ſouffler ces reſtes de feu de diſcorde, il feroit devenu plus violent que jamais. Aucun d'eux

ne reprit la plume. Ils se respectèrent & se craignirent encore plus qu'ils ne s'aimèrent. Mellin, appréhendant de ne pouvoir, au bout de sa carrière, se soutenir avec honneur, abandonna la poësie Françoise à son jeune rival, & se remit aux vers Latins ; ce qui fit dire que *le soleil levant l'ayant effacé ou fait fuir d'un horison, il s'en étoit allé sous l'autre.*

Toutes les trompettes, réunies pour annoncer le mérite de Ronsard, ne se turent que vers le temps de Louis XIII. C'est un des écrivains dont la réputation mal fondée a le plus retardé le progrès de la langue. Sa versification dure, Gallo-Grecque, & souvent inintelligible, chargée d'érudition & de mots nouveaux, servoit de modèle. Ce poëte, dit Despréaux :

Règlant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode ;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en François, parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Après sa mort, il reçut des honneurs tels qu'on n'en rend qu'aux gens de lettres qu'en Angleterre. On lui fit

un tombeau magnifique, avec sa statue de la façon d'un très-habile sculpteur, & une épitaphe singulière. L'abbé du Perron, depuis Cardinal, prêcha son oraison funèbre dans le collège de Boncourt. On tâchoit, par tous ces honneurs, de répondre à la haute idée que, de son vivant, on avoit conçue de lui. La ville de Toulouse, pour le remercier d'avoir bien voulu mettre aux jeux floraux, dont il remporta le premier prix, ne jugeant pas la récompense ordinaire proportionnée à tant de mérite, fit faire une Minerve d'argent massif, & d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret, qui déclaroit *Ronsard* le *Poëte François* par excellence. Marie Stuard, reine d'Ecosse, fit aussi présent à Ronsard d'un buffet fort riche, où il y avoit un vase représentant le Mont-Parnasse, avec cette inscription :

A RONSARD,
l'Apollon de la source des Muses.



JEAN-BAPTISTE GUARINI,

ET

JASON DE NORES.

GUARINI naquit de parens nobles, à Ferrare, l'an 1537. C'étoient alors les beaux jours de l'Italie. Tous les arts, tranſportés de Grèce dans cette terre heureuſe, y prenoient une vie nouvelle. La poëſie, l'hiſtoire, la peinture, la ſculpture, l'architecture, enfantoient à l'envi des chefs-d'œuvre. Léon X s'immortaliſoit par les grands hommes qu'il formoit en tout genre. Mais il eut manqué quelque choſe à la gloire des Médicis, aux délices de leur nation, ſans la naiſſance du poëte dont je parle.

L'eſprit, les graces, le naturel, la délicateſſe, les images, la douceur & la facilité, le caractériſent particulièrement. On trouve en lui tout ce qu'on peut attendre d'un génie heureuſement né pour les vers, cultivé

par la lecture des auteurs agréables, & formé ſur-tout à l'école du monde. Le Dante & Pétrarque n'ont pas tiré de la langue Italienne autant de reſſources & de charmes. Perſonne ne rend mieux le ſentiment que Guarini. C'eſt l'Amour même qui parle dans le *Paſtor Fido.*

Nous n'avons rien de cet auteur, qu'on puiſſe comparer à cette paſtorale. Quand elle parut, toute l'Italie en fut enchantée. Les femmes ne ſe laſſoient point de la lire. Celles qui ſe piquoient d'avoir l'eſprit orné, l'apprenoient par cœur. Le nombre des éditions qu'on en fit eſt incroyable. Elle fut traduite dans toutes les langues de l'Europe. Tant d'applaudiſſemens n'en imposèrent point à Jaſon de Nores. Il oſa s'élever contre le goût de ſon ſiècle, & ſe brouiller avec la plus belle moitié du genre humain.

Jaſon de Nores étoit originaire de Normandie, & né dans l'iſle de Chipre. La plus grande place où ſon mérite l'éleva, fut celle de profeſſeur de morale, à Padoue. Il avoit cette dureté de caractère que ſouvent on contracte dans l'école, & cette érudition

immenſe & ſans choix qui eſt le tombeau du génie. Il ne connoiſſoit point ce qu'on appelle goût, graces, convenance. C'étoit un de ces hommes infatués d'Ariſtote, qui diſcutent tout & ne ſentent rien, qui n'imaginent pas qu'on puiſſe laiſſer jamais les règles & les ſentiers battus. Il ſe prévint contre les paſtorales, devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. Il traita ce genre, de monſtre enfanté par le mauvais goût & par l'ignorance de la belle latinité. L'eſpoir de ramener ſes contemporains, de leur apprendre à penſer, à diſtinguer les beautés réelles de ce qu'il jugeoit n'en avoir que l'apparence, lui fit interrompre les fonctions les plus graves, pour ſe jetter dans des diſcuſſions littéraires. Il compoſa rapidement une critique contre le *Berger fidèle*. Elle fut imprimée à Veniſe l'an 1587.

Guarini s'en vengea par une réponſe qui parut à Ferrare, & dans laquelle il ſe moque d'un critique aſſez borné pour condamner le genre paſtoral, & reſſerrer la carrière des lettres & des arts, pendant qu'on ne ſçau-

roit trop l'étendre. De Nores entassoit citations sur citations, prétendoit gagner sa cause d'autorité, ne s'embarrassant point du suffrage de l'esprit ni du cœur. Aussi son livre ne fit point fortune. Cet écrivain eut été plus judicieux, si, loin d'assigner des entraves au génie, de tant parler des règles établies, de crier qu'elles étoient toutes violées dans le *Berger fidèle*, il eut relevé les vrais défauts de cette pastorale. Elle est pleine de jeux de mots, de pensées fausses, de comparaisons outrées, de saillies froides, de puérilités mises à la place du simple & du naïf. Ces taches sont rachetées par des étincelles de génie. Le professeur de morale eut dû s'en tenir à son métier, & déclarer simplement la lecture de cet ouvrage, dangereuse.

Son envie de dogmatiser sur le goût, alloit au point, que, pour critiquer le *Pastor fido*, il n'attendit pas que la pièce fût imprimée. Il en porta son jugement, lorsqu'elle n'étoit encore que manuscrite. Guarini, se trouvant à Turin dans le temps des nôces de Charles, duc de Savoie, avec la princesse Catherine, sœur de Philippe III,

avoit profité de cette occaſion pour la faire repréſenter. Elle fut jouée dans cette ville, avec toute la magnificence poſſible, & le ſuccès le plus étonnant. Chacun voulut avoir la paſtorale : on en tira des copies ; & c'eſt ſur ces copies, la plupart fautives, que de Nores déclama contre le goût des pièces modernes.

Pour avoir été réfuté vivement, il ne ſe tint pas battu. Il fit imprimer à Padoue, 1590, un nouveau diſcours en confirmation de ſes ſentimens. Il prêchoit avec plus de force que la première fois l'obſervation des grandes règles Ariſtotéliciennes, & diſoit des injures au poëte chéri de la nation. Pour peu qu'on aït lu le *Paſtor fido*, il n'eſt perſonne qui ne ſe rappelle la belle ſcène d'*Amarillis* dans l'acte troiſième. Quels ſentimens que ceux de cette bergère, qui brûle pour Mirtil (*)!

(*) S'el peccar' è ſi dolce,
E'l non peccar ſi neceſſario; o troppo
Imperfetta natura,
Che repugni à la legge;
O troppo dura legge,
Che la natura offendi.

Ils ont été rendus trop heureuſement dans notre langue, pour qu'on oſe revenir ſur cet endroit.

Si l'inſtinct & la loi, par des effets contraires,
Ont également attaché
L'un tant de douceur au péché,
L'autre des peines ſi ſévères;
Sans doute, ou la nature eſt imparfaite en ſoi,
Qui nous donne un penchant que condamne la loi;
Ou la loi doit paſſer pour une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.

De Nores trouvoit dans cette penſée la marque d'un cœur dépravé. Il ne concevoit point comment les Italiens la goûtoient ſi fort. Il leur accordoit de l'eſprit: mais il leur conteſtoit le jugement. Guarini fut encore moins ménagé qu'eux. Irrité de cet acharnement, il réfuta une ſeconde critique par une ſeconde réponſe qui étoit terrible. Heureuſement de Nores ne la vit point. Il mourut lorſqu'elle étoit ſous preſſe. Ses amis diſoient que, s'il l'eût vue, il en ſeroit mort de chagrin. Ils le remplacèrent pour ſon animoſité contre les paſtorales; & la diſpute ne fut que plus vive.

L'Italie entière devint le théâtre de

ce fameux démêlé. Que d'ouvrages pour & contre le *Paſtor fido* ſortirent des imprimeries de Ferrare, de Padoue, de Veniſe & de Verone ! Orlando Peſcetti & Paul Beni, tous deux en réputation de bel-eſprit & de ſçavoir, en donnèrent alors des marques. On fit le parallèle de l'*Aminta* & du *Paſtor fido*. Les uns préféroient la paſtorale du Taſſe à celle de Guarini, & les autres faiſoient le contraire. On reprochoit au prince de la poëſie Italienne, d'avoir trop cherché l'eſprit, la fineſſe & les embelliſſemens. Les mêmes défauts ſe rencontrent dans Guarini : mais ils y ſont & moins nombreux, & moins conſidérables. On convenoit en général que l'amour eſt mieux traité dans le *Berger fidèle* que dans l'*Aminte*. Cette dernière paſtorale n'eſt d'un bout à l'autre qu'afféterie & fadeur. Les ornemens dont elle eſt ſurchargée, la déparent totalèment. Quel langage hors de nature que celui de cette bergère, occupée à ſe parer de fleurs, & qui les approche de ſa joue, afin de faire comparaiſon avec elles pour la couleur, & de les couvrir de honte, en

l'emportant ſur leur éclat (*)!

Au milieu de toutes ces vives conteſtations, Guarini reſtoit tranquille. Il voyoit d'un œil indifférent ſes amis & ſes ennemis aux mains. Il récita la fable de la cigale. Son *Paſtor fido* ne l'intéreſſoit plus. Cette conduite avoit ſa ſource dans un fonds d'amour propre incompréhenſible. Ce poëte, devenu fou de ſa qualité de gentilhomme, s'imagina qu'il étoit déshonoré pour avoir compoſé des vers. Il rougiſſoit de ſa réputation d'auteur, laquelle avoit fait ſa fortune & toute ſa gloire, l'avoit mis dans les bonnes graces de l'empereur Maximilien, de Henri de Valois, de pluſieurs papes, & de beaucoup de cardinaux & princes d'Italie. Il eut deſiré ne pas être des académies, n'avoir jamais fait ni livres ni enfans. Il étoit, à l'égard des ſiens, d'une extrême dureté. Ils furent obligés de plaider contre lui. Le procès alloit être jugé, lorſqu'il mourut à Veniſe, où il s'étoit tranſporté pour

(*) Io pur vinco;
Ne porto voi per ornamento mio;
Ma porto voi ſol per vergogna voſtra.

les poursuivre. Guarini mourut très-estimé comme poëte, mais décrié comme père, comme ami, comme citoyen. Aubert le Mire met ce directeur de Cythère au rang des écrivains ecclésiastiques. C'est que, sur le titre de *Pastor fido*, il a cru que les devoirs des pasteurs, ou des évêques & curés, étoient représentés dans cet ouvrage.

JOSEPH SCALIGER,

ET

SCIOPPIUS.

IL est des sçavans dont tout le mérite & l'unique occupation consistent à réformer des dattes, à commenter, à rétablir, ou plutôt à défigurer des passages, à se charger la mémoire d'un grand nombre de mots, & sur-tout à se dire doctement beaucoup d'injures. Ceux dont je parle n'auroient pas mérité l'estime qu'on a pour eux, s'ils n'avoient donné des preuves de quelque talent. Scaliger en avoit un réel,

& qui ne ſe bornoit pas à la partie grammaticale, comme celui de Scioppius. Je n'en veux qu'à leurs ridicules, & nullement à leur réputation.

Joſeph Scaliger avoit hérité de ſon père Jules, avec un amour ardent pour l'étude, de la vanité la plus déplacée, de l'humeur la plus cauſtique & la plus inſupportable. Ses écrits ſont un amas de choſes utiles, & d'invectives groſſières contre tous ceux qui ne le déclaroient point le phénix des auteurs. Ebloui par la ſottiſe de quelques-uns qui l'appelloient *Abyſme d'érudition*, *Océan de ſcience*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*, il s'imaginoit bonnement qu'elle s'étoit épuiſée en ſa faveur. C'étoit un tyran dans la littérature. Il ſe glorifioit de parler treize langues, l'Hébreu, le Grec, le Latin, le François, l'Eſpagnol, l'Italien, l'Allemand, l'Anglois, l'Arabe, le Syriaque, le Chaldaïque, le Perſan & l'Ethiopien; c'eſt-à-dire, qu'il n'en ſçavoit aucune. La connoiſſance imparfaite qu'il avoit de toutes, étoit un répertoire dans lequel il puiſoit des termes inſultans & groſſiers. Auteurs morts & vivans,

tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithètes de *fou*, de *sot-orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *misérable esprit*, de *rustique*, de *méchant pédant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sornettes*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *sot*, de *fripon*, de *voleur*, de *pendard*. Il appelle tous les luthériens, *barbares*, & tous les jésuites, *ânes*; Origène, *rêveur*; saint Justin, *imbécille*; saint Jérome, *ignorant*; Rufin, *vilain maraut*; saint Chrysostome, *orgueilleux vilain*; saint Basile, *superbe*, & saint Thomas, *pédant*.

Une si grande déraison dans un homme qui faisoit dire qu'*assurément le diable étoit auteur de l'érudition*, méritoit qu'il rencontrât quelqu'un encore plus emporté que lui, & qui vengeât la cause commune des gens de lettres. Le champion qu'on desiroit se présenta. Scioppius, le terrible Scioppius, surnommé *le chien de la littérature*, voulut aussi tenir le premier rang parmi ses confrères, & devenir l'Attila des auteurs. Il avoit tout ce qu'il falloit pour bien jouer ce rôle; une présomption démésurée; la mémoire la

plus extraordinaire. Les mots injurieux de toutes les langues lui étoient connus, & venoient d'abord sur la sienne. Il joignoit à cette belle érudition un entêtement singulier. Point d'usage du monde, aucune décence, aucun respect pour les grandeurs, pour le trône & la thiare. C'étoit un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang-froid les médisances & les calomnies les plus atroces, un vrai fléau du genre humain. Il avoit cela de commun avec Joseph Scaliger, qu'il étoit plein d'idées extravagantes sur sa naissance. Leur absurde vanité, de ce côté-là, fut cause de la brouillerie de ces prétendus Varrons de leur siècle.

Joseph Scaliger donna, l'an 1594, un ouvrage sous ce titre : *Lettre de Joseph Scaliger, sur l'ancienneté & la splendeur de la race Scaligérienne.* Tout ce que l'orgueil en délire peut imaginer d'extravagant & de chimérique en fait de généalogie, est rassemblé dans cet écrit. L'auteur, dont le père né dans le territoire de Vérone vint s'établir en France, dans la ville d'Agen, veut y prouver que sa famille descendoit des anciens princes de Véro-

ne. La vie de ce père eſt le morceau le plus brillant de l'ouvrage. On y voit *Jules* repréſenté comme le plus grand guerrier de ſon ſiècle, parce que, dépourvu de fortune & de talent, il avoit fait, dans ſa jeuneſſe, quelques campagnes en Italie, en qualité de ſimple ſoldat ; comme le plus habile médecin de l'Europe, parce qu'il avoit pris des dégrés dans la faculté de médecine de Padoue, & qu'il exerçoit cet art, moins pour guérir les autres, que pour s'empêcher de mourir de faim ; comme meilleur latiniſte qu'Eraſme, & ſupérieur en tout à Cardan, parce qu'il fut l'ennemi juré de l'un & de l'autre. Ce monument, élevé à la gloire de tous les Scaligers paſſés & futurs, parut à Scioppius un outrage à ſa famille. Il voulut élever ſa race au-deſſus de celle de Joſeph Scaliger, dont la réputation ne lui faiſoit déjà que trop d'ombrage.

Scioppius réfuta la lettre d'un bout à l'autre. Il trouva que les impoſtures dont elle étoit remplie, montoient juſtement à quatre cent quatre-vingt-dix-neuf. Ce ſurnom de l'*Eſcale*, dont les Scaligers étoient ſi jaloux, fut

tourné en plaiſanterie. Il prétendit que ce n'étoit point une preuve qu'ils vînſſent des princes de l'Eſcalle de Vérone. Il leur donne une toute autre généalogie, dans laquelle il fait paſſer Jules Scaliger pour le fils d'un maître d'école, appellé Benoît Burden. Ce maître d'école, étant allé demeurer à Veniſe, y changea le nom de Burden contre celui de Scaliger, parce qu'il avoit une échelle pour enſeigne, ou parce qu'il habitoit la rue de l'échelle. Avec ce même ton d'aſſurance, dont Scioppius déclaroit tous les Scaligers roturiers, il ſe diſoit lui-même né gentilhomme, & ſorti d'une des premières maiſons du Palatinat.

Quelle humiliation pour Scaliger d'être attaqué par l'endroit le plus ſenſible! Voulant conſtater les droits de ſa haute nobleſſe, & faire rentrer dans le néant celui qui le ménageoit ſi peu, il donne à la hâte un libèle, intitulé *La vie & les parens de Gaſpard Scioppius.* Jamais taches de famille ne furent révélées avec plus de complaiſance. Nous apprenons dans cette généalogie, que Scioppius eut pour père un homme qui fut ſucceſſivement foſ-

ſoyeur, garçon libraire, colporteur, ſoldat, meunier, enfin braſſeur de bière. Nous y voyons que la femme & la fille de ce bas aventurier, étoient des perſonnes ſans mœurs. La femme, long-temps entretenue, & délaiſſée enfin par un homme débauché qu'elle avoit ſuivi en Hongrie, fut obligée de revenir avec ſon mari, qui la traita durement, juſqu'à condamner ſon épouſe aux plus viles occupations de ſervante, & faire de ſa ſervante ſon épouſe. La fille, auſſi déréglée que la mère, après la fuite d'un mari ſcélérat qu'on alloit faire brûler pour le crime le plus infâme, exerça la profeſſion de courtiſane. Elle pouſſa ſi loin le ſcandale, qu'elle fut miſe en priſon, & qu'elle ne put échapper que par la fuite à la ſévérité des loix. Tant d'horreurs, publiées ſur la famille de Scioppius, ne lui ſemblèrent qu'une invitation à mieux faire.

Perſonne n'entendoit comme lui les repréſailles. Comment traita-t-il Jacques I, roi d'Angleterre, & ſes deux plus zèlés partiſans, Caſaubon & du Pleſſis Mornai, parce qu'ils l'avoient contredit ſur un point d'érudition ?

Combien

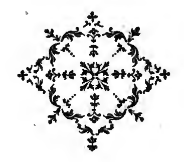
Combien d'imprécations ne poussa-t-il pas contr'eux, parce qu'on fit brûler publiquement ses satyres à Londres, que son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, & que sa majesté se contenta de lui faire donner des coups de bâton par son ambassadeur en Espagne: action qu'il traita d'assassinat, criant qu'il n'avoit été sauvé que par la protection de la Vierge? Comment encore, dans ses démêlés avec les jésuites, ne les déchira-t-il point? Il publia contre la société plus de trente libèles diffamatoires dont on a la liste. Ce qui surprendra davantage, c'est que, dans un endroit où il se déchaîne le plus contre les jésuites, il finit par dire: *Moi Gaspard Scioppius, déjà sur le bord de ma tombe, & prêt à paroître devant le tribunal de Jésus-Christ, pour lui rendre compte de mes œuvres, ai écrit tout cela.* Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues sur le compte de Scaliger, & il en fit un gros volume, sous lequel il pût l'écraser. Le libèle étoit d'une force si terrible, qu'on n'en avoit pas encore vu de pareil. Baillet dit que Scioppius y passa

les bornes d'*un correcteur de collège*, *& d'un exécuteur de la haute justice.*

Le chagrin qu'en eut Joseph Scaliger le conduisit au tombeau. Il mourut à Leyde, 1609, victime des traits dont il avoit montré le funeste usage. Ses amis jettèrent des fleurs sur sa tombe. Ils publièrent contre tous ses rivaux quantité de libèles, comme autant de trophées élevés en son honneur. Le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir imaginé le premier une chronologie complette & méthodique, & d'avoir cherché des principes sûrs pour ranger l'histoire en un ordre exact & fondé sur des règles.

Pour Gaspard Scioppius, il ne mourut que l'an 1649, à Padoue, où il s'étoit retiré, faute de pouvoir trouver ailleurs une retraite assurée contre la multitude d'ennemis qu'il s'étoit faits par l'impétuosité de son caractère. Les protestans & les catholiques le détestèrent également. Le même Baillet observe que dieu, qui pouvoit faire succomber ce critique épouvantable à ses veilles continuelles, au travail excessif de ses études, permit qu'il

vêcut une *vingtaine d'olympiades*, *&* *davantage*, pour l'exécution de quelque grand dessein, & l'expiation des péchés des hommes. Il met Scioppius au nombre des méchans qui ont prospéré. On est étonné qu'un tel écrivain, que ce même Scioppius ait reçu des brefs des papes, des lettres honorables de plusieurs souverains; qu'on l'ait fait patrice de Rome, chevalier de saint Pierre, conseiller de l'empereur, du roi d'Espagne & de l'archiduc, & qu'il ait été comte Palatin & comte de Claravalle.



MALHERBE,

AVEC

DIFFÉRENS AUTEURS.

Enfin Malherbe vint ; & , le premier en France,
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence ,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la muſe aux règles du devoir, &c.

Ce jugement, & la belle ode de Rouſſeau adreſſée à cet écrivain, décident ſa réputation. On le regarde comme le père de la poëſie Françoiſe, par les heureux changemens qu'il y apporta. Ses ouvrages ſervent encore de modèle. Il réforma notre langue, & lui donna plus de grace & de majeſté. Nous avons de lui très-peu de poëſies. Il perfectionnoit tout, & travailloit avec une lenteur prodigieuſe. On comparoit ſa muſe à une belle femme dans les douleurs de l'enfantement. Il ſe glorifioit de cette lenteur, & diſoit qu'*après avoir fait un poëme de cent vers, ou un diſcours de trois feuilles, il falloit ſe repoſer dix*

ans tout entiers. Il ne put rien préſenter de mieux au cardinal de Richelieu, parvenu au miniſtère, que deux ſtances compoſées trente ans auparavant, en y changeant quatre vers, pour les accommoder au ſujet. Il s'en falloit bien qu'il eût, dans le commerce de la vie, ce flègme qu'il apportoit dans la compoſition : c'étoit la violence même. Ni la réflexion, ni l'âge, ne purent le corriger. L'humeur le dominoit abſolument. Il faiſoit des incartades à tout le monde. On raconte que les pauvres ſe plaiſoient à lui demander ſouvent l'aumône, l'aſſurant qu'ils prieroient dieu pour lui. Malherbe ne manquoit jamais de leur répondre qu'il ne les croyoit pas en grande faveur dans le ciel, attendu que dieu les abandonnoit dans ce monde ; & qu'il aimeroit mieux que M. de Luynes, ou quelque autre favori, lui eût tenu ce langage. Malgré ce caractère malheureux, il n'eut que trois démêlés remarquables.

Le premier fut avec ſon élève en poëſie, & ſon bon ami Racan. Ils ſe brouillèrent au point d'être pluſieurs années ſans ſe voir. La diſpute vint

de quelques vers mal récités. Tel en fait d'excellens, qui sçait à peine les lire : Malherbe étoit dans ce cas. On l'appelloit l'anti Mondori, par allusion à Mondori, le plus fameux comédien de son temps. Il aimoit à débiter ses productions, & s'en acquittoit si mal, que personne ne l'entendoit. Une extrême difficulté de langue, & la foiblesse de sa voix, gâtoient totalement sa prononciation. Il falloit qu'il crachât cinq ou six fois, en récitant une stance de quatre vers. Aussi le cavalier Marin disoit-il de Malherbe : » Je » n'ai jamais vu d'homme plus hu- » mide, ni de poëte plus sec. « Celui-ci ne convenoit d'aucun de ces défauts. Venant de finir une ode, il courut la lire à Racan, excellent juge en cette matière, & d'ailleurs son ami. La lecture achevée, il demande bien vîte à Racan ce qu il pense de l'ouvrage. Racan refuse d'abord de porter son jugement. Pressé de dire sa pensée, il avoue de bonne foi qu'il n'a presque rien entendu : *Vous avez au moins*, dit-il à son ami, *mangé la moitié des vers.* C'étoit la plus grande injure qu'on pût faire à Malherbe. Il

entre en fureur. *Morbleu!* répondit-il, *ſi vous me fâchez, je les mangerai tous. Ils ſont à moi, puiſque je les ai faits. J'en puis faire ce que je voudrai.* Racan lui réplique vivement. De paroles en paroles, ils en viennent aux injures, aux menaces, & ne préviennent les coups, qu'en ſe quittant bruſquement, pour ne ſe revoir de long-temps.

La ſeconde querelle de Malherbe fut avec un jeune homme de la plus grande condition dans la robe. Cet enfant de Thémis vouloit auſſi l'être d'Apollon. Il avoit compoſé quelques mauvais vers, qu'il croyoit excellens. L'envie de s'attirer l'eſtime de Malherbe, & d'avoir ſon ſuffrage, fit qu'il voulut le conſulter ſur ſa pièce. Le jeune homme avoit la plus grande opinion de la poëſie, & Malherbe n'en faiſoit aucun cas. Poëte, il mépriſoit ſon art, & traitoit la rime de puérilité. Lorſqu'on venoit ſe plaindre à lui, comme au prince des poëtes, du peu d'égard qu'on avoit pour eux, qu'on lui diſoit qu'il n'y avoit de récompenſe que pour les militaires ou pour les financiers, il répondoit: *Rien de plus juſte que cette conduite. Faire au-*

trement, ce ſeroit une ſottiſe. La poëſie ne doit pas être un métier ; elle n'eſt faite que pour nous procurer de l'amuſement, & ne mérite aucune récompenſe. Il ajoutoit qu'*un bon poëte n'eſt pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de quilles.* Les jeunes gens, qui vouloient courir la même carrière que lui, étoient bien loin de trouver dans ce puiſſant athlète un père, un guide qui les encourageât. Malgré cette prévention extrême, il prit ſur lui de faire des politeſſes au jeune magiſtrat, & d'entendre ſes vers.

Malherbe en écoute la lecture avec le plus de patience qu'il peut : mais elle l'abandonne bientôt. Des expreſſions dures & forcées, des contreſens, des épithètes ſans nombre, la raiſon ſacrifiée le plus ſouvent à la rime, le mettent hors de lui. Dans un mouvement d'indignation, il ſe lève, fait des geſtes convulſifs, & demande à l'auteur s'il avoit eu l'alternative de faire ces vers, ou d'être pendu. *A moins de cela*, ajouta-t-il, *vous ne devez pas expoſer votre réputation, en produiſant une pièce ſi ridicule.* Le jeune magiſtrat, au lieu de le remercier, prit

mal la chose. On se fâche de part & d'autre, on se dit de très-grandes duretés. Ils se quittent ennemis jurés, Malherbe plein de mépris pour le magistrat, & le magistrat ne se possédant point dans son dépit contre Malherbe.

La troisième dispute de ce poëte, vraiment poëte, vint au sujet de ses parens. Malherbe les abhorroit tous. Il plaida toute sa vie avec eux. Il eut voulu voir au tombeau sa famille entière. C'est ce qu'il n'eut pas honte de publier dans une épitaphe qu'il composa sur un de ses oncles ou cousins, nommé d'Is, dont il étoit héritier :

Ici gît le bon monsieur d'Is,
Plût or à dieu qu'ils fussent dix !
Mes trois sœurs, mon père & ma mère,
Le grand Eléasar mon frère,
Mes trois tantes, & monsieur d'Is :
Vous les nommé-je pas tous dix ?

Un célèbre écrivain, de ses amis & de ses admirateurs, veut lui représenter l'indignité de cette conduite. Malherbe s'en offense, & proteste qu'il ne reviendra jamais de son aversion pour sa famille. L'ami persiste à vouloir qu'il dépose cette haine. Ne plai-

derez-vous jamais, lui dit-il, qu'avec vos parens ? *Avec qui donc*, répond Malherbe, *voulez-vous que je plaide ? Avec les Turcs & les Moscovites, qui ne me disputent rien ?* La conversation s'échauffe. Elle alloit avoir des suites fâcheuses, lorsqu'un ami commun arrive, & les appaise tous deux.

On raconte bien des particularités sur Malherbe. Il n'avoit de la considération que pour l'argent. Il dégradoit sa poësie, par l'indigne emploi qu'il en faisoit. Aussi disoit-on qu'il demandoit l'aumône, le sonnet à la main. Faute de chaises, il ne recevoit les personnes qui venoient le voir, que les unes après les autres. Il fermoit souvent la porte de sa chambre, & crioit à ceux qui heurtoient : *Attendez, il n'y a plus de chaises.* Son indécence, lorsqu'il parloit des femmes, étoit extrême. Rien ne l'affligeoit plus dans sa vieillesse, que de n'avoir pas les mêmes talens qui l'avoient fait rechercher d'elles autrefois. Il dit, un jour, au duc de Bellegarde : *Vous faites bien le galant & l'amoureux des belles dames : lisez-vous encore à livre ouvert ?* expression qu'il employoit souvent, pour

demander si l'on étoit encore en état de leur plaire. Le duc lui répondit qu'oui. Malherbe lui repliqua : *Parbleu! monsieur, j'aimerois mieux vous ressembler en cela, qu'en votre duché-pairie.* Jamais sa langue ne put se refuser à un bon mot. Ayant un jour dîné chez l'archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Le prélat le réveille, pour le mener à un sermon qu'il devoit prêcher : *Dispensez-m'en, s'il vous plaît*, lui dit Malherbe, *je dormirai bien sans cela.* Ce poëte à saillies ne respectoit guère la religion. *Les honnêtes gens*, disoit-il, *n'en ont point d'autre que celle de leur prince.* Un de ses amis, ayant été le voir, un samedi lendemain de la Chandeleur, à huit heures du matin, il le trouva mangeant du jambon. *Ah! monsieur*, lui dit cet ami, *la Vierge n'est plus en couche, elle est relevée. Oh!* répondit Malherbe, *les dames ne se lèvent point si matin.* Il refusoit de se confesser dans sa dernière maladie, par la raison qu'il n'avoit accoutumé de le faire qu'à Pâques. Une heure avant que de mourir, il reprit sa garde d'un mot qui n'étoit pas bien François. On ajoute

que, son confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions basses & peu correctes, Malherbe l'interrompit, en lui disant: *Ne m'en parlez plus, votre mauvais stile m'en dégoûteroit.* Il mourut en 1628. Il avoit été marié. Tous ses enfans moururent avant lui. Un d'eux, ayant été tué en duel par un jeune gentilhomme Provençal, nommé de Piles, il en fut au désespoir. A l'âge de soixante-treize ans, il voulut se battre contre de Piles. Ses amis lui représentant que la partie n'étoit pas égale entre un vieillard & un jeune homme, il leur répondit: *C'est pour cela que je veux me battre. Je ne hasarde qu'un denier contre une pistole.* Il fit élever un mausolée à son fils, de l'argent qu'il consentit de prendre afin de ne pas poursuivre de Piles. Malherbe étoit de Caën. Son compatriote, & son admirateur Ségrais, fit exécuter, en pierre, sa statue plus grande que le naturel, & graver sous un marbre noir ces quatre vers:

Malherbe, de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire,
Ségrais, enchanté de ta gloire,
Te consacre ce monument.

LOUISE LABBÉ,

ET

CLÉMENCE DE BOURGES.

C'ÉTOIENT les deux Saphos du seizième siècle. Elles lui ressembloient par la beauté du génie, par leur talent de faire des vers enjoués, délicats & faciles, & par le dérèglement de leur conduite. Il n'arrive que trop souvent aux femmes qui donnent dans le bel-esprit, & qui veulent s'élever au-dessus des préjugés, de finir par braver toutes les bienséances, & par n'avoir aucune considération dans le public. Louise Labbé, sur-tout, étoit décriée pour ses mœurs. On l'appelloit la belle cordière, parce qu'elle avoit épousé un cordier. Elle étoit de Lyon, & recherchée de ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville, à cause de son esprit & de sa figure. Sa maison étoit le temple des muses & de la volupté. Tous les goûts, tous les arts y étoient bien reçus, la poësie, la mu-

ſique, la peinture. A ſon ardeur pour les plaiſirs, la belle courtiſane Lyonnoiſe joignoit un amour pour les vertus les plus héroïques. Elle avoit une ame d'une trempe ſingulière. C'étoit la Ninon l'Enclos de ſon temps, mais avec plus de talent & moins de retenue. On la connoiſſoit encore à Lyon ſous le nom de *capitaine* Loys: c'eſt qu'elle montoit à cheval mieux qu'aucun gentilhomme. Duverdier parle en ces termes de cette femme cavalière, poëte, muſicienne & débauchée:
» C'étoit chez elle lecture de bons
» livres Latins & vulgaires, Italiens
» & Eſpagnols, dont ſon cabinet étoit
» copieuſement garni; collation d'ex-
» quiſes confitures..... enfin leur
» communiquoit privement les piè-
» ces les plus ſecrettes qu'elle eut,
» &, pour dire en un mot, faiſoit
» part de ſon corps à ceux qui fon-
» çoient; non toutefois à tous, & nul-
» lement à gens méchaniques & de
» vile condition, quelque argent que
» ceux-là euſſent voulu lui donner.
» Elle aima les ſçavans hommes ſur-
» tout, les favoriſant de telle ſorte,
» que ceux de ſa connoiſſance avoient

» la meilleure part en sa bonne grace,
» & les eut préférés à quelconque
» grand seigneur, & fait courtoisie à
» l'un plutôt *gratis*, qu'à l'autre pour
» grand nombre d'écus : qui est con-
» tre la coutume de celles de son
» métier &qualité (*). «

Louise Labbé vivoit dans la plus grande union avec Clémence de Bourges. Mêmes goûts, mêmes rapports de caractère & d'humeur. Point de secrets qu'elles ne se communiquassent, de confidences qu'elles ne se fissent. Elles se consultoient sur leurs ouvrages, sur les vers que l'amour ou l'amitié leur inspiroit. On les citoit pour un exemple d'union sincère entre femmes : mais la jalousie rompit ces beaux nœuds. L'une trahit l'autre, & lui enleva son amant. Elles devinrent ennemies mortelles.

(*) Au sujet de cette réflexion de Duverdier, un autre écrivain fait la suivante : Si la courtisane Laïs eut ressemblé à la belle Lyonnoise, Démosthène n'eut pas fait inutilement le voyage de Corinthe, ni éprouvé,

Qu'à tels festins, un auteur, comme un sot,
A prix d'argent doit payer son écot.

Cet amant étoit ſous l'empire de Clémence de Bourges. Elle faiſoit gloire de l'avoir. Pleine de ſa conquête, elle communique à ſon amie des vers qu'elle avoit compoſés pour lui ; vers où l'on lui accordoit toutes les belles qualités. Sur ce portrait, Louiſe Labbé devient éperdument amoureuſe. Elle fait à ſon tour des vers charmans, qu'elle envoie à l'objet dont elle eſt épriſe. Elle lui demande un entretien, pour lui donner les dernières marques de tendreſſe. La déclaration eut ſon effet. L'amant de Clémence de Bourges la trahit. Il ne fut pas difficile à ſon amie, après avoir fait cette conquête, de ſe la conſerver. La belle cordière eût fixé le cœur le plus inconſtant. Au talent de rendre en vers l'amour & ſes fureurs avec toute la vérité poſſible, elle joignoit celui de chanter admirablement & de jouer du luth. Sa converſation étoit inſtructive autant qu'amuſante. Un engagement avec une telle femme ne pouvoit être que flatteur. Sa muſe donnoit l'immortalité. Le peu de vers qui nous reſtent d'elle ſont plus originaux que tout ce que nous avons des La Suſe & des Deſ-

houlières. Dans ceux qu'elle adresse aux dames de Lyon, & dans lesquels elle ne rougit pas de faire l'aveu de toutes ses foiblesses, quel ton ! quelle gaité ! que de graces ! quelle naïveté ! Je ne connois point, dit-elle, l'avarice, la médisance, l'humeur, la tracasserie, le mensonge. Ma seule passion est l'amour. Ce dieu est tout entier dans mes veines. Il m'embrase d'un feu qui ne peut s'éteindre. Les plus hautes pyramides tombent, les fontaines tarissent, les villes & les empires ont un terme ; le feu même d'amour, quelque violent qu'il soit dans les autres, ne tient pas contre les années :

Mais, las ! en moi il semble qu'il s'augmente
Avec le temps, & que plus me tourmente.

Elle implore ensuite l'Amour, pour qu'il daigne, au moins, lui faire partager ses feux, & qu'il mette dans le cœur de son nouvel amant autant ou plus, s'il est possible, d'ardeur pour son amante, qu'elle en ressent pour lui:

Ah ! si tu veux que j'aime jusqu'au bout,
Fais que celui que j'estime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer & rire,

Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou plus égale flamme.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moi quelqu'un le portera.

Clémence de Bourges ne fut pas longtemps à s'appercevoir de l'infidélité de celui qu'elle adoroit. Elle veut le ramener. Ne pouvant y réussir, elle éclate contre sa rivale, & l'accable de reproches. Elle avoit jusques-là mis sa gloire à contribuer à celle de Louise Labbé, à vanter ses ouvrages : mais, dès ce moment, elle ferma les yeux à toutes leurs beautés ; elle n'y vit que d'horribles défauts. Elle fit une critique sanglante de tout ce qu'auparavant elle avoit admiré le plus. Elle n'épargna pas même ce charmant dialogue en prose, intitulé *Débat de Folie & d'Amour*. Rien de plus ingénieux que cette fiction. C'est la Folie & l'Amour qui prennent querelle au sujet du pas de préséance. L'Amour, désespérant de l'obtenir, décoche une flèche à la Folie. Elle l'évite, en se rendant invisible. Mais, un moment après, elle se venge sur l'Amour, lui arrache les yeux, & lui couvre la place d'un ban-

deau qui ne peut être ôté. Vénus se plaint à Jupiter de la Folie. Le maître des dieux veut entendre les deux parties intéressées. Cette cause est plaidée en sa présence. Apollon est l'avocat de l'Amour, & Mercure celui de la Folie. L'affaire bien discutée, Jupiter prend l'avis des dieux, & prononce ainsi : » Pour la difficulté & im-
» portance de vos différends & diver-
» sité d'opinions, Nous avons remis
» votre affaire d'ici à trois fois sept
» fois neuf siècles. Et cependant vous
» commandons vivre amiablement
» ensemble, sans vous outrager l'un
» l'autre. Et guidera Folie l'aveugle
» Amour, & le conduira par tout où
» bon lui semblera ; &, sur la restitu-
» tion de ses yeux, après en avoir
» parlé aux Parques, en sera ordon-
» né. «

Clémence de Bourges mêla dans toutes ses critiques beaucoup de personnalités. Elle appuyoit sur les principaux traits de la vie de sa rivale, & la mettoit au-dessous des plus célèbres courtisanes, les Laïs, les Phrynès. Mais comment la belle cordière, surnommée la dixième muse, à plus juste

titre que tant d'autres femmes auxquelles on a prodigué ce nom, répondit-elle à la ſatyre ? En s'en moquant, en bravant le public & ſon ennemie, en continuant à jouir de ſa conquête, en conjurant l'amour de la laiſſer égarer & de ſervir ſes goûts & ſes caprices :

Permets, m'amour, penſer quelque folie.
Toujours ſuis mal vivant diſcrettement ;
Et ne me puis donner contentement,
Si, hors de moi, ne fais quelque faillie.

RACAN,

ET

MARIE DE JARS DE GOURNAI.

CETTE ſçavante fille étoit d'un caractère tout oppoſé à celui de la belle & célèbre Lyonnoiſe. Jamais les ris ni les graces ne déridèrent le front de mademoiſelle de Gournai. Elle ne voulut point aller à la célébrité par les talens agréables. C'étoit une prude, une femme philoſophe. Les liens du mariage lui parurent contraires à ſon

fyftême d'indépendance & de fageffe. Elle s'adonna toute entière à l'étude, mais à l'étude des livres férieux. Ceux de raifonnement & de morale furent principalement de fon goût. Elle n'a guère écrit que dans celui de Sénèque & de Montaigne. L'admiration qu'elle avoit pour ce dernier, l'envie de le voir & de s'inftruire, lui firent entreprendre le voyage de la capitale où il étoit alors. A peine y fut-elle qu'elle fe lia avec lui. Montaigne, cet homme unique pour dire naïvement & fortement des chofes neuves & qui reftent dans la mémoire, flatté de la préférence exclufive qu'une Minerve nouvelle donnoit à fes *Effais*, la combla d'éloges. Il la fit *héritière de fes études*, la nomma fa *fille d'alliance*. La véritable fille de Montaigne, madame la vicomteffe de Gamaches, donnoit le nom de fœur à mademoifelle de Gournai.

Toutes les langues fçavantes lui furent familières. Elle écrivit dans la fienne mieux qu'aucune femme de fon temps. Son ftile feroit encore fupportable, s'il étoit moins chargé de vieux mots. Lorfque MM. de l'académie

voulurent épurer la langue de tous les termes hors d'usage, mademoiselle de Gournai cria beaucoup contre cette réformation. Elle tenoit pour l'ancien temps, pour les compilations & les longs commentaires, pour la solitude & l'austère raison. Malgré ce caractère, elle étoit vive, impétueuse & vindicative. Née Gascone, elle avoit toute l'imagination & tout le feu de son pays. Montaigne étant mort, mademoiselle de Gournai tourna toutes ses affections du côté de Racan.

Honorat de Beuil, marquis de Racan, étoit alors en grande réputation. Ainsi que Mainard, c'est un élève de Malherbe. Despréaux fait un grand éloge de Racan. Cet auteur a réussi dans la poësie sublime, comme dans la poësie simple & naturelle. Ses *Bergeries*, pastorale divisée en cinq actes, & ses *Odes sacrées* ou paraphrases des pseaumes de David, lui firent beaucoup d'honneur. L'envie de connoître un poëte de ce mérite, & si capable de prôner celui des autres, ne quittoit point mademoiselle de Gournai. Elle prit des arrangemens pour s'en procurer une visite. Le jour & l'heure

où il viendroit la voir furent arrêtés.

Deux amis de Racan, l'ayant sçu, résolurent de se donner un divertissement qui pensa devenir tragique. Ecoutons là-dessus Ménage. » Un de » ces messieurs, dit il, prévint d'une » heure ou deux celle du rendez-vous, » & fit dire que c'étoit Racan qui de- » mandoit à voir mademoiselle de » Gournai. Dieu sçait comme il fut » reçu! Il parla fort à mademoiselle » de Gournai des ouvrages qu'elle » avoit fait imprimer, & qu'il avoit » étudiés exprès. Enfin, après un » quart d'heure de conversation, il » sortit, & laissa mademoiselle de » Gournai fort satisfaite d'avoir vu » M. de Racan. A peine étoit-il à » trois pas de chez elle, qu'on vint » lui annoncer un autre M. de Racan. » Elle crut d'abord que c'étoit le pre- » mier qui avoit oublié quelque chose » à lui dire & qui remontoit. Elle se » préparoit à lui faire un compliment » là-dessus, lorsque l'autre entra, & » fit le sien. Mademoiselle de Gour- » nai ne put s'empêcher de lui de- » mander plusieurs fois s'il étoit vé- » ritablement M. de Racan, & lui

» raconta ce qui venoit de se passer.
» Le prétendu Racan fit fort le fâché
» de la pièce qu'on lui avoit jouée, &
» jura qu'il s'en vengeroit. Bref, ma-
» demoiselle de Gournai fut encore
» plus contente de celui-ci, qu'elle
» ne l'avoit été de l'autre, parce qu'il
» la loua davantage. Enfin il passa
» chez elle pour le véritable Racan,
» & l'autre, pour un Racan de con-
» trebande. Il ne faisoit que de sor-
» tir, lorsque M. de Racan, en ori-
» ginal, demanda à parler à made-
» moiselle de Gournai. Sitôt qu'elle
» le sçut, elle perdit patience : Quoi !
» encore des Racans, dit-elle ? Néan-
» moins on le fit entrer. Mademoiselle
» de Gournai le prit sur un ton fort
» haut, & lui demanda s'il venoit
» pour l'insulter. M. de Racan, qui
» d'ailleurs n'étoit pas trop ferré par-
» leur, & qui s'attendoit à une autre
» réception, en fut si étonné, qu'il
» ne put répondre qu'en balbutiant.
» Mademoiselle de Gournai, qui étoit
» violente, se persuada tout de bon
» que c'étoit un homme envoyé pour
» la jouer ; &, défaisant sa pantoufle,
» elle le chargea à grands coups de
» mule,

» mule, & l'obligea de se sauver. «

Ménage ajoute que Boisrobert racontoit cette scène à quiconque vouloit l'entendre, & qu'il en plaisantoit même en présence de Racan. Lorsqu'on demandoit à Racan si cela étoit vrai : *Oui dà*, disoit il, *il en est quelque chose*. . .

Depuis cette aventure, il n'eut pas envie de revoir Mlle. de Gournai. Néanmoins elle le rechercha encore : mais il la mortifioit dans toutes les occasions. Un jour elle lui fait une visite, & lui montre des épigrammes de sa composition. Comment les trouvez-vous, lui dit-elle ? *Sans aucun sens & sans pointe*, répond Racan. Et qu'importe, reprend-elle, *ce sont des épigrammes à la Grecque*. Deux jours après, ils se trouvent à dîner ensemble : on servit un mauvais potage. Mademoiselle de Gournai, se tournant du côté de Racan, lui dit : Voilà une méchante soupe. *Mademoiselle*, repartit aussitôt Racan, *c'est une soupe à la Grecque*.

Cette sçavante eut beaucoup d'ennemis. Ils n'oublièrent rien pour la rendre non seulement ridicule, mais

odieuse au public. Il se trouve encore un monument de leur haine, intitulé *le Remerciment des Beurrières.* On l'y appelle *orgueilleuse*, *laide*, *acariâtre*, *coureuse*, *débauchée*, *pucelle de cinquante-cinq ans*, *fille de joie.* Elle présenta requête au lieutenant criminel, pour faire arrêter le cours de ce libèle. Quelqu'un la rencontra, comme elle alloit chez ce magistrat, & le dit au cardinal du Perron. *Oh! pour cela*, répondit du Perron, *je crois que le lieutenant n'ordonnera pas qu'on la prenne au corps. Il s'en trouveroit fort peu qui voudroient prendre cette peine; &, pour ce qui est dit qu'elle a servi le public, ç'a été si particulièrement, qu'on n'en parle que par conjecture. Il faut seulement que, pour faire croire le contraire, elle se fasse peindre devant son livre.*

Mademoiselle de Gournai est morte en 1645, à l'âge de quatre-vingt ans, estimée des sçavans & des beaux esprits de son siècle. Quelques-uns lui donnèrent le nom de *muse* & de *syrène Françoise.* Mais le chant de cette syrène ne séduisit pas long-temps. On ne la lut point après sa mort. Il n'en fut pas ainsi de Racan. Il survécut à lui-même.

Il a des vers heureux, tels que ces trois, en parlant de la grandeur de dieu :

Il voit, comme fourmis, marcher nos légions
Sur ce petit amas de poussière & de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

MONTMAUR,

AVEC

tout le PARNASSE *Latin & François.*

BAILE dit qu'à l'occasion de cette dispute, on en vint à convoquer l'arrière-ban de la république des lettres. Ce déchaînement universel contre Montmaur eut plusieurs causes. Il avoit mené, dans sa jeunesse, une vie errante & malheureuse. L'envie de parvenir & d'être connu, lui fit essayer de plusieurs états. Il fut successivement régent de collège, charlatan, vendeur de drogues à Avignon, poëte, avocat, & professeur royal à Paris, en langue Grecque. Il n'est point de sciences dans lesquelles il ne se prétendit versé. Il bavardoit sur tous les

sujets. Les anagrammes & les jeux de mots lui plaisoient singulièrement. Un mauvais cœur, un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes scandaleuses contre les auteurs morts & vivans ; ses épigrammes & sa réputation d'homme à bons mots ; son avarice sordide, quoiqu'il eut amassé, par toutes sortes de voies, des biens considérables ; sa fureur de primer partout ; sa profession de parasite : voilà ce qui le rendit l'objet de la haine, ou le sujet des plaisanteries des auteurs. Despréaux a fait mention de lui :

Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Sçavant en ce métier, si cher aux beaux-esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Tous ces défauts, dans Montmaur, étoient rachetés par quelques bonnes qualités. Il ne faut point s'en rapporter totalement à ce déluge d'écrits publiés contre sa personne. Il avoit de l'esprit, de la vivacité, mais point de goût ; une mémoire prodigieuse, mais aucune invention ; une immense littérature Grecque & Latine, mais qu'il ne tourna point au profit de notre

langue. Son érudition lui fit donner entrée dans plusieurs grandes maisons de Paris.

Tous les écrivains le détestoient : mais aucun n'osoit encore rompre des lances avec lui. Il fallut que Ménage donnât le signal de la guerre, en publiant en Latin la vie de Montmaur. L'auteur, à la fin de l'ouvrage, exhortoit, par une satyre de cinq cent vers, tous les sçavans à prendre les armes, à se réunir contre un ennemi commun. Plusieurs, à la voix de Ménage, se joigniren ent effet à lui ; d'autres, ne voulant pas combattre ouvertement, se contentèrent de publier des libèles anonymes. Le plus grand nombre lui fit parvenir des épigrammes, des chansons, des couplets, toutes sortes d'écrits satyriques & scandaleux. Ces différentes pièces, soit en prose, soit en vers, servirent de supplément à ce qu'avoit déjà donné Ménage. Ce fut autant de batteries dressées pour foudroyer l'objet de la terreur générale.

On crut y réussir en métamorphosant le professeur royal, grand parleur, en perroquet, qui toujours cause & dit

des sottises. On représenta encore ce fameux parasite logé mesquinement, & fort au haut au collège de Boncour, afin de pouvoir observer la fumée des meilleures cuisines de la ville. On fit mention du cheval avec lequel il alloit dans un même jour dîner rapidement dans différentes maisons. On le voit, dans une estampe, monté sur ce cheval étique, & couvert d'une grande housse, après lequel les chiens aboient. Il pique des deux, & regarde fixement un cadran d'horloge dont l'aiguille est sur le midi. Au bas du portrait, on lit ces vers (*):

En voyant l'heure de midi,
Dévoré d'une faim cruelle,
Pourroit-il rester engourdi
Sur sa méchante haridelle?

Ce sont les seules bornes de plaisanterie dans lesquelles on se renferma. Tout le reste est un tissu d'atrocités. Ménage lui-même sentit qu'il avoit été trop loin, qu'il est des égards

(*) *Scilicet esuriens duodenam suspicit horam.*
Parceret, heu! tardo num parasitus equo?

dus au public. Il s'excuſa ſur ce qu'en rapportant des particularités ſur Montmaur, il avoit moins prétendu le peindre réellement, que s'amuſer.

Le peu d'amis qu'avoit ce profeſſeur royal lui conſeillèrent de repouſſer les traits ſatyriques lancés contre lui. On le preſſoit de mettre en uſage ſon talent pour la médiſance, & de faire, au milieu des repas, des contes ſur ſes confrères les auteurs. On l'exhortoit à donner au public quelqu'une de ces hiſtoires ſcandaleuſes qu'il ſçavoit ſur le chapitre de Ménage, & qu'il ſe bornoit à débiter dans ſes ſociétés particulières. Mais le profeſſeur Montmaur, auſſi pareſſeux que cauſtique, lorſqu'il n'étoit point queſtion de repas & de bonne chère, ne voulut point ſe donner la peine de réfuter des libèles par d'autres libèles. En récompenſe, ſa langue le vengeoit de tout ; elle ſuppléoit à ſon indifférence pour l'impreſſion. Il s'égayoit ſur le compte de ſes ennemis, & les déchiroit dans ſes diſcours. Ses méchancetés & ſes reparties circuloient dans la ville : *Que m'importe*, diſoit-il, *cette métamorphoſe en perroquet ! Man-*

quai-je de vin pour me réjouir, & de bec pour me défendre. Il n'est pas étonnant qu'un grand parleur comme Ménage ait fait un bon perroquet. Cette antipathie entre Ménage & Montmaur venoit d'un fonds mutuel d'amour-propre. Chacun avoit beaucoup de prétentions & les mêmes défauts, se plaisoit à conter longuement, à faire parade d'érudition. Ménage ne finissoit point toutes les fois qu'il se mettoit à citer des vers Grecs, Latins, Italiens & François. Pour le voir devenir triste & rêveur, il suffisoit qu'il se trouvât en présence de Montmaur. Celui-ci l'emportoit alors, & brilloit davantage dans un cercle de sçavans.

Les inclinations basses du parasite, & son ton avantageux, choquèrent aussi Balsac. Cet écrivain sublime & empesé quitta sa gravité pour courir au secours de Ménage. Balsac ne craignit point de se compromettre en livrant combat à un homme dont il n'étoit pas bien glorieux pour lui de triompher. *Il servit*, en cette occasion, suivant la remarque de Baile, *dans l'infanterie & dans la cavalerie*; c'est-à-dire, qu'il composa des pièces saty-

riques tant en vers qu'en prose. Les vers prouvent ce qu'il sçavoit faire, inspiré par la haine & la vengeance. Ils sont adressés à un de ses amis, qui réussissoit aussi bien que lui dans la poësie Latine, & qu'il presse de lancer à son tour des traits contre Montmaur (*) :

Tu chantas les héros ; aujourd'hui l'on t'invite
A choisir pour sujet un odieux Thersite,
D'un esprit aussi bas que son extérieur,
Organe des forfaits, fléau de la pudeur.
Que ta muse s'apprête
A punir cette *malebête*.

Balsac, quittant le stile de libèle, voulut prendre le stile léger & bouffon : mais il ne fit rire qu'à ses dépens. Il donna le *Barbon*, plaisanterie maussade, & dont tout le sel consiste dans quelques insipides descriptions de la pédanterie. Pouvoit-on attendre autre chose d'un écrivain ennuyeux & bour-

---

(*) *Nec solum tibi semidei dicantur. At ipse Thersites, ipse antiquo qui dictus Homero, Ore animoque canis ; pridem cui sensus honesti est, Extinctusque in fronte pudor. Fœdissima longas Bestia det pœnas.*

souflé, petit pour vouloir être toujours grand, & qui n'étoit pas plus fait pour le genre comique, que Scarron pour le genre sérieux.

L'exemple de Balsac, & ses exhortations continuelles aux autres écrivains, pour augmenter le nombre des combattans, en déterminèrent plusieurs à le faire. On agit de concert; on tomba de tous côtés sur Montmaur. On vit briller, dans cette attaque générale, Feramus, un des plus élégans & des plus agréables latinistes de son temps; Sarrasin, ce père de l'enjouement & de la bonne plaisanterie, à qui les vers ne coûtoient aucune peine; toujours intéressant, quelque sujet qu'il traite, également recherché de son vivant des femmes, des gens de lettres & de cour; Charles Vion d'Alibrai dont les poësies ont un tour original & naïf. Il fit une épigramme en forme de dialogue, entre un poëte & son confesseur. Le nom de Montmaur y est déguisé sous celui de Gomor.

LE POETE.

Révérend père confesseur,
J'ai fait des vers de médisance.

LE CONFESSEUR.

Contre qui ?

LE POETE.

Contre un profeſſeur.

LE CONFESSEUR.

La perſonne eſt de conſéquence.
Contre qui donc ?

LE POETE.

Contre Gomor.

LE CONFESSEUR.

Achevez le *confiteor*.

Montmaur ne fut point encore effrayé de cette légion d'ennemis. Preſque ſeul contre tous, il ne leur oppoſa jamais que des ſaillies & de bons mots. Il ne fit rien imprimer. Il continua d'amuſer à table. Il diſoit aux perſonnes auſquelles il demandoit à dîner, *Fourniſſez les viandes & le vin*, & *moi je fournirai le ſel*. Il avoit une de ces imaginations qui, pour être remuées, ont beſoin de la préſence des objets, & qui ſe refroidiſſent dans le ſilence du cabinet & dans la lenteur de la compoſition.

L'indifférence de ce grand parleur à publier des libèles en réponſe à ceux

qu'on multiplioit contre lui, fit qu'on eut recours à d'autres armes. On imagina de le prendre par ſon foible, de le mortifier par l'endroit qui lui ſeroit le plus ſenſible ; c'eſt-à-dire, de l'empêcher de parler. On s'arrangea conſéquemment. Quelques beaux eſprits, jaloux de tenir eux mêmes le dé dans la converſation, arrêtèrent qu'ils déconcerteroient Montmaur, quelque part qu'ils le trouvaſſent ; qu'auſſitôt qu'il ouvriroit la bouche, ils l'obligeroient à la fermer. Ayant ſçu qu'il devoit venir dîner chez M. le préſident de Meſme, un jour qu'ils étoient également invités, ils profitent de cette occaſion. Ils ſe rendent des premiers à la maiſon du préſident, & mettent la converſation ſur Montmaur. On en diſoit les choſes les plus ſingulières, lorſqu'il arrive & qu'on l'annonce. Pour l'empêcher de s'emparer de la converſation, un certain avocat, clef de meute, s'écrie auſſitôt, *guerre*, *guerre*. Cet avocat étoit fils d'un huiſſier. Montmaur lui répond, *Que vous dégénérez ! Votre père ne fait que crier, paix-là paix-là.* L'avocat ne dit plus rien Une autre fois, un grand nombre de

ſçavans ayant entamé exprès une diſpute très-vive au milieu d'un repas, pour qu'on ne fit aucune attention à ce qu'il diroit, Montmaur leur cria, en frappant ſur la table : *Paix donc, meſſieurs ; on ne ſçait ce qu'on mange.* C'eſt ainſi qu'il ſçavoit ſe tirer d'affaire & mettre les rieurs de ſon côté. On ne parvint à le mortifier véritablement, que dans une occaſion où ſa mémoire fut en défaut. Il avoit dit d'un ton de maître, au milieu d'une compagnie nombreuſe & choiſie, qu'on trouveroit telle choſe dans tels & tels auteurs. On apporta les livres, & tout ce qu'il avoit avancé ſe trouva faux.

Les ennemis de Montmaur, ne ſçachant quelle autre voie employer, le trouvant toujours inacceſſible à leurs traits, eurent recours à la vengeance des lâches. Ils le chargèrent des plus affreuſes accuſations. Non contens d'avoir attaqué ſa naiſſance, ſa probité, ſes mœurs, ils le dénoncèrent comme aſſaſſin. Un portier du collège de Boncour fut tué. On accuſa Montmaur de l'avoir aſſommé d'un coup de buche. Il fut mis en priſon. Cette hiſtoire occaſionna mille couplets. On y conju-

roit la justice de ne pas laisser échapper sa proie, ne fût-ce que pour délivrer la France du fléau qui l'affamoit.

Tous ses compagnons de cuisine,
Et ceux qui craignent la famine,
S'opposent à sa liberté;
Criant partout que sa présence
Sans doute affamera la France,
Et qu'elle a causé la cherté.

A peine Montmaur est-il relâché, & lavé pleinement de ce soupçon de meurtre, qu'on invente d'autres horreurs. On ajoute aux accusations de bâtardise, d'assassinat & de faux, celle du plus infâme de tous les crimes. On osa mettre en vers ces idées abominables, & les présenter au public.

Montmaur étoit si décrié qu'on ne le désignoit plus que par les noms de *cuistre*, de *chercheur de lipée*, de *sycophante*, de *mallebête*, de *loup*, de *porc*, de *tonneau*. Le président Cousin, Vigneul-Marville & le P. Vavasseur ont fait sentir toute l'indécence de ces expressions. Combien de chagrins se fût épargné Montmaur, s'il eût voulu retenir sa langue & ne pas succomber à la tentation qu'ont souvent les plus

minces auteurs de s'ériger en Lucien de leur siècle ?

BALZAC,

ET

LE PÈRE GOULU,

général des feuillans.

JEAN-LOUIS Guez, appellé Balzac, du nom d'une terre qu'il avoit dans l'Angoumois sur la Charante, naquit à Angoulême l'an 1594. C'étoit le coriphée des auteurs de son temps. Mais personne ne le lit aujourd'hui que pour apprendre comme il ne faut point écrire. On doit le compter sans doute parmi le petit nombre des écrivains originaux, quoique son genre soit bien insupportable à tout homme de goût & de bon sens. L'emploi qu'il faisoit des figures de rhétorique, son affectation à prodiguer l'antithèse & l'hyperbole, son attention ridicule à courir après l'esprit, ses grands mots, ses longues phrases, eussent gâté le plus beau génie. Celui de Balzac le portoit au

grand, au ſublime ; mais, à force d'y vouloir atteindre, même dans les plus petites choſes, il paſſa le but, & ne donna que dans l'emphaſe & le giganteſque. Toujours guindé, toujours maniéré; on peut dire qu'il ſentoit l'art & l'auteur. Le ſtile épiſtolaire eſt l'oppoſé de ce goût, & néanmoins ce fut dans ce genre qu'il s'acquit tant de réputation; ce furent ſes lettres qui le firent appeller le ſeul homme éloquent de ſon ſiècle. On doit dire, il eſt vrai, pour ſa juſtification, que ſes lettres n'ont été écrites à perſonne ; qu'elles ne traitent ni de nouvelles ni d'affaires; qu'elles ne ſont proprement que des diſcours travaillés avec autant de ſoin que ſes autres écrits ; qu'ainſi ſon imagination étoit moins à craindre & qu'il a pu ſe donner carrière, s'éloigner du ton des Buſſy-Rabutin & des Sévigné, faire des ouvrages académiques plutôt que des lettres ſimples & ordinaires. Mais il y avoit un milieu à tenir. L'excès a tout gâté dans Balſac. En vain a-t-on entrepris de rétablir ſa réputation. En vain M. l'abbé Trublet en porte-t-il le jugement le plus avantageux. Eſpère-t-il que les lecteurs re-

viendront à Balzac & le goûteront? Ses défauts doivent toujours le rendre ennuyeux & ridicule ; & , s'il arrive qu'on les lui passe jamais, ce ne sera qu'au retour du mauvais goût & de la barbarie.

Une simple réflexion que Balzac avoit faite au sujet des moines, sans aucun dessein formé de les décrier, leur fit prendre l'allarme à tous. Il avoit mis dans un de ses ouvrages : *Il y a quelques petits moines qui sont dans l'église, comme les rats & les autres animaux imparfaits étoient dans l'arche.* Les Feuillans, en particulier, se crurent offensés de la comparaison.

Leur général, le P. Goulu, homme violent & despotique dans l'ordre, en prit la défense. Le P. Goulu ne s'étoit fait religieux qu'à l'âge de vingt-huit ans. Auparavant il avoit embrassé la profession d'avocat. L'idée de se faire moine Feuillant lui vint de ce qu'en plaidant sa première cause, l'an 1604, il demeura court. Il voulut depuis se hasarder de prêcher, & sa mémoire ne le servit pas mieux. De-là tant de plaisanteries au sujet de son portrait qu'on exposa dans une des galeries du Lou-

vre (*). Le P. Goulu, pour avoir fait quelques mauvais vers & donné quelques traductions qu'on ne lit point, se croyoit un personnage digne d'entrer en lice avec le héros de la littérature.

D'abord le général des Feuillans détacha trois ou quatre écrivains de son ordre, pour faire repentir Balzac de son audace. Un religieux Manceau, dom André *de saint Denis*, auteur pitoyable, composa rapidement un petit écrit absurde, dénué d'esprit & de raison, mais très-bien conditionné pour les injures. Le titre étoit, *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé & du présent.* Cette satyre ne fut point imprimée, mais elle courut en manuscrit. Balzac en eut des copies. Elles le mirent au désespoir. Il vit combien il est dangereux d'offenser les moines. Il rappella la fameuse remarque d'Erasme (**) à leur sujet. La crainte

(*) Un rieur, entendant dire que le portrait étoit si ressemblant, qu'il ne lui manquoit que la parole, répondit : *Ce n'est point un défaut du peintre, c'est une des propriétés de son original.*

(**) Salomon dit : *Il n'y a point de malice au-dessus de celle d'une femme ;* Erasme mit à côté du

de rendre cette affaire plus mauvaiſe l'obligea d'uſer de ménagement avec eux, & de laiſſer à un de ſes amis le ſoin de le venger d'un Zoïle encore plus emporté qu'ignorant. L'abbé Ogier fit paroître un livre intitulé *L'Apologie de M. de Balzac, en réponſe au manuſcrit de dom André.*

On vit alors ce qu'on voit preſque toujours dans les écrits polémiques, l'exagération des deux côtés. L'aggreſſeur de Balzac en avoit fait un pigmée, & ſon apologiſte en fit un héros hors de nature. La louange parut ſi prodiguée dans cette apologie, qu'on ſoupçonna Balzac d'avoir été aſſez vain pour la compoſer lui-même. On crut y reconnoître ſa manière. On prétend même qu'il ne s'en cachoit pas, qu'il diſoit hautement, *Je ſuis le père de cet ouvrage ; Ogier n'en eſt que le parrain. Il a fourni la ſoie, & moi le canevas.*

Avec quelque zèle dont le moine feuillant dom André eût ſervi ſon général, celui-ci ne ſe crut point ſatisfait.

---

paſſage : *Vous obſerverez qu'il n'y avoit pas encore de moines.*

L'apologie de Balzac étoit un coup de massue. Le général remercia dom André de ses bons offices, & prit lui-même la plume. Sous le nom de Phyllarque ou prince des feuilles, faisant allusion à sa qualité de général des feuillans, il publia deux volumes de lettres contre Balzac. Elles étoient intitulées, *Lettres de Phyllarque à Ariste.* Il est impossible de rien écrire de plus bas, de plus indécent, de plus emporté. Ces lettres parurent en 1627. Les noms de plagiaire & d'ignorant n'y furent pas épargnés; mais ceux d'infâme, d'Epicure, de Néron, de Sardanapale, de démoniaque & d'athée, y sont à chaque page. Quel gros volume ne composeroit point la liste de tous les écrivains accusés d'athéisme depuis Anaxagore!

De pareilles horreurs dans la bouche d'un prêtre, d'un religieux, auroient dû révolter le public. Mais elles furent bien prises de tout le monde, graces à la haine qu'on portoit à Balzac, à l'ombrage que faisoit son mérite, à quelques distinctions qu'il s'attira de la part de la cour. Il eut le brevet d'historiographe de France; titre si ambi-

tionné, & qu'il appelloit une magnifique bagatelle. Cette ombre de faveur & la gloire réelle d'être nommé le père de la langue françoise, le maître & le modèle de l'éloquence, acharnèrent contre lui de petits écrivains avides d'un peu d'or & de fumée. Ils se rassemblèrent de toute part, à la voix de l'audacieux Phyllarque. Ils l'appelloient *gouffre d'érudition*, *Hercule gaulois*, *destructeur du tyran de l'éloquence*, *héros véritable & seul digne des lauriers arrachés à l'usurpateur*. C'étoit un déluge continuel de brochures, de couplets, de chansons contre Balzac. On tournoit en ridicule sa probité rigide & son titre de grand épistolier de France. Mais rien ne put le faire sortir de son caractère. Il disoit que la presse n'étoit point inventée pour la facilité de se décrier & de se charger d'injures. Il se plaignit seulement, dans la conversation, de celles qu'on débitoit contre lui. Le ton, l'emphase, les gestes, les mouvemens, avec lesquels il s'exprimoit là-dessus, l'amour-propre qu'il laissoit percer, & la critique dont ses ouvrages sont réellement susceptibles, étoient une nouvelle matière à saty-

res, à vaudevilles, & faisoient durer la comédie.

Phyllarque ou le prince des feuilles, enivré de ses succès, crut, en se vengeant, avoir rempli la vengeance divine. C'est par-là qu'il réussit à rendre Balzac odieux à tant de monde. Il gagna les femmes dévotes. Il les appelloit *belles dames*. Il leur déclara » que, » si elles avoient un peu de courage, » elles devoient crever les yeux à Balzac, ou du moins lui faire endurer » la peine que les dames de la cour » voulurent faire souffrir à Jean de » Meun «.

En même temps qu'il faisoit de si belles exhortations, il envoyoit des émissaires dans toutes les coteries dévouées à l'ordre, pour décrier Balzac. Plusieurs bandes de moines, hardis & intrigans, se distribuèrent dans les différens quartiers de Paris, & répandirent adroitement le fiel & le désordre. Balzac s'en plaint dans sa *Relation à Ménandre*, c'est-à-dire à Maynard; relation qui ne fut imprimée que 17 ans après que tout eut été pacifié. » On » a vu, dit-il, trois mois durant, certain nombre de ceux de sa faction

» ſortir tous les matins de leur quar-
» tier, & prendre leur département
» de deux en deux, avec ordre de
» m'aller rendre de mauvais offices en
» toutes les contrées du petit monde
» & de ſemer par-tout leur doctrine
» médiſante, avec intention de ſou-
» lever contre moi le peuple, & le
» porter à faire de ma perſonne ce
» que leur ſupérieur a fait de mon li-
» vre... Ils ont été rechercher, pour
» groſſir leur troupe, des hommes
» condamnés par la voix publique,
» fameux par leurs débauches & par
» le ſcandale de leur vie, connus de
» toute la France par les mauvais ſen-
» timens qu'ils ont de la foi «. Toutes
les actions du P. Goulu parurent avoir
les meilleurs motifs. On l'en félicitoit
de par-tout. » Quelques-uns de ſes
» partiſans, ajoute Balzac dans cette
» même relation, ont aſſuré qu'il avoit
» reçu un bref de notre ſaint père le
» pape... D'autres ont dit que l'aſ-
» ſemblée du clergé avoit envoyé des
» députés pour ſe réjouir avec lui de
» la proſpérité de ſes armes... Il n'y
» a point de prince ni de princeſſe,
» de ſeigneur ni de dame de condi-

» tion, à qui il n'ait fait porter ses » livres en cérémonie, la plupart re- » liés en forme d'heures ou de prières » dévotes. Ils ont passé le Rhin, le » Danube & l'Océan; ils ont volé au- » delà des Alpes & des Pyrénées. Ils » interviennent dans toutes les con- » versations, & se fourent dans tous » les cabinets. On en a chargé des » chariots pour envoyer au siège de » la Rochelle... Son portrait se mon- » tre par rareté au louvre «.

Presque tous les ordres religieux épousèrent les intérêts du grand Phyllarque. Balzac avoit mal parlé de leur littérature. C'étoit une raison pour le déchirer : les vérités blessent plus que tout le reste. Le prieur Ogier & la Motte-Aigron étoient les seuls tenans de Balzac. Ils le défendirent vaillamment. Ils démasquèrent le P. Goulu, le représentèrent comme un *ivrogne*, buvant nuit & jour dans un verre fait exprès & plus grand que la *coupe de Nestor ;* comme un *gourmand, faisant très-bonne chère en gras, quoiqu'il eût le teint si frais & l'embonpoint si excellent qu'on ne croyoit pas qu'il eut besoin d'être dispensé de la règle du maigre ;* comme un

un religieux très-éloigné de l'efprit de fon ordre, le plus févère de tous dans fon inftitution, fuivant un auteur (*). Il étoit d'autant plus aifé de faire connoître le monarque feuillant, qu'on le déteftoit dans fon petit royaume. Ses fujets offroient eux-mêmes les mémoires de fa vie. Ils ne demandoient pas mieux que de le voir abbaiffé. On l'eût couvert de honte, fi l'on avoit profité de leurs divifions inteftines ; mais Balzac ne voulut jamais faifir ce moyen de vengeance. Il refpecta la religion dans un religieux, quel qu'il pût être. Les libèles ni leurs auteurs ne lui plaifoient point. Rien de plus judicieux que fa lettre au chancelier Séguier, en réponfe à celle où ce digne chef de la magiftrature lui difoit : » Je viens de faire fupprimer un libèle » compofé contre vous «. Les gens de lettres devroient toujours avoir dans l'efprit cet exemple de la modération de Balzac. » Tant qu'il ne fe préfen-

(*) Il a prétendu ridiculement que les feuillans ont été ainfi appellés, non d'une réforme de l'ordre de faint Bernard, faite en l'abbaye des feuillans, à cinq lieues de Touloufe, mais de ce qu'ils ne vivoient d'abord que de feuilles.

» tera au ſceau que de ces gladiateurs » de plume, ne ſoyez point avare des » graces du prince, & relâchez un peu » de votre ſévérité. Si la choſe étoit » nouvelle, il ſe peut que je ne ſerois » pas fâché de la ſuppreſſion du pre- » mier libèle qui me diroit des inju- » res. Mais, à cette heure qu'il y en a » pour le moins une petite bibliothè- » que, je ſuis preſque bien aiſe qu'elle » ſe groſſiſſe, & prends plaiſir à faire » un mont-joie des pierres que l'envie » m'a jettées ſans me faire mal «.

Si cet écrivain n'eût toujours refuſé de ſe battre en règle, cette querelle eut été bien plus terrible. Elle fut, malgré cela, ſanglante. On en vint à l'épée & au piſtolet. La mort ſeule du chef de la ſédition empêcha que tout ne fût à feu & à ſang. Le P. Goulu (*)

(*) Il étoit fils de Nicolas Goulu, profeſſeur royal en langue Grecque, le même qui, ſelon Théodore Agrippa d'Aubigné, ne vouloit point que ſa femme prît en penſion *ceux qui étudioient aux loix*, *mais bien les petits grimaux*. On lui fit ce quatrain :

Du Goulu ſçavant ne prend guères
Les barbus pour penſionnaires ;
Il choiſit les petits enfans :
Mais la Goulue les veut grands.

termina sa carrière le 5 janvier 1629. Cet événement fut un coup de foudre pour sa cabale. Elle rendit à son chef tous les honneurs qu'elle imagina dûs à sa cendre. On grava sur sa tombe l'épitaphe la plus emphatique. Elle portoit, entr'autres choses, qu'il avoit rétabli la pureté de la langue françoise. Balzac composa là-dessus un poëme latin, intitulé *Crudelis umbra*, *ombre cruelle*, avec une lettre dans laquelle il applique à son ennemi ces vers d'Ovide (*) :

Hé quoi ! du sein des morts rallumant son couroux,
Il se fait craindre encore, & me porte des coups !

Après la mort du redoutable *Phyllarque*, dom André reconnut ses torts avec Balzac, & lui demanda son amitié. Ces deux hommes d'un caractère si opposé devinrent amis. L'un n'a pu s'empêcher de s'écrier au sujet de l'autre (**) :

Deux cœurs faits pour s'unir d'un lien éternel,
Dieux ! ont-ils pu d'abord ressentir tant de fiel !

(*) *Ergo & adhuc metuendus erat ? cinis ipse sepulti*
In caput hoc sævit, tumulo quoque sensimus hostem.

(**) *O superi ! tanto placuit concurrere motu*
Æterna posthac mentes in pace futuras !

A ce témoignage de sa réconciliation sincère, Balzac ajouta des marques de son affection pour tout l'ordre des feuillans. Il fit présent à l'église de saint Memin, près d'Orléans, d'une cassolette de vermeil, estimée quatre cent livres, avec un revenu annuel pour y entretenir *des parfums*. Balzac étoit magnifique en tout. Il le fut à l'égard de l'académie françoise. Cet homme éloquent est le premier qui ait fondé un prix d'éloquence. Sa mort, arrivée en 1654, fut une perte véritable pour les lettres. Son *Christ victorieux* & son *Amynte* sont ses meilleures pièces. Il ne manque à cet écrivain d'une imagination élevée, d'un stile énergique, harmonieux, pittoresque & correct, que d'être né trente ans plus tard, & d'avoir pris le goût des grands écrivains du siècle de Louis XIV. Leurs excellens ouvrages firent tomber les siens. Le public, éclairé sur la vraie noblesse de pensée & sur la justesse d'expression, ne vit dans Balzac que du brillant & de l'enflure. On retourna contre lui ce vers à sa louange, par Maynard :

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

VOITURE,

ET

BENSERADE.

Ils ont donné naissance au faux bel-esprit françois. Leur goût est un goût dépravé, mais séduisant, fait pour plaire aux femmes, aux jeunes gens, à tous les lecteurs superficiels. Qu'est-ce qu'on trouve dans ces deux écrivains si fêtés autrefois ? Des antithèses, des pointes, quelques pensées brillantes, des applications & des allusions plus forcées qu'heureuses, un ton continuel de fadeur & de galanterie, le stile le plus enjoué, le plus fleuri, le plus ingénieux, mais le moins naturel ; un stile propre à mettre en réputation un auteur de son vivant, & qui bientôt après le fait oublier. Il s'en faut bien qu'on les regarde aujourd'hui comme des modèles. On peut les comparer au cavalier *Marin* & au *Guarini* des Italiens. Voiture surtout aime

l'esprit & les *concetti*, s'épuise à dire de jolies choses.

C'est un des hommes illustres de la ville d'Amiens. Il étoit fils d'un marchand de vin, & ne buvoit jamais que de l'eau. Comme on le sçavoit très-sensible sur cet article, on ne lui épargna pas les plaisanteries. Les personnes de la première qualité le recherchèrent. Il étoit l'oracle de l'hôtel de Rambouillet. On lui procura des pensions de la cour. Le ministère l'employa en différentes occasions. Il passa quelque temps en Italie, en Espagne, & fit, dans la langue de ces deux nations, des vers d'une diction si pure, qu'on les prit pour ceux de leurs meilleurs poëtes. L'académie françoise & celle des humoristes se tinrent honorées de le compter parmi leurs membres. Il avoit la réputation d'être l'homme le plus galant de son siècle & le plus heureux. C'est un des hommes de lettres qui a le plus joui de sa gloire.

Son rival d'esprit & de bonnes fortunes, Benserade, étoit encore plus fait que lui pour être à la mode & pour parvenir. Il avoit des parens à la cour. On prétend que sa famille tenoit à celle

du cardinal de Richelieu. On lui procura jusqu'à douze mille livres de pension ; mais ses revenus ne lui suffisoient point. *Quelques dames riches & libérales ne le laissoient manquer de rien.* Personne ne parloit & n'écrivoit d'une manière plus agréable. L'usage qu'il avoit du monde, & du plus grand monde, sa présence d'esprit, sa gaîté, ses saillies, le rendoient charmant. Néanmoins beaucoup de ses bons mots sont aujourd'hui bien fades (*). Son plus grand talent étoit pour l'ordonnance d'une fête, pour les vers de société. Ses ballets ingénieux tenoient alors lieu d'opéra, & faisoient un des principaux amusemens de la cour. Les ré-

(*) Une demoiselle, dont la voix étoit fort belle & l'haleine un peu forte, venoit de chanter en présence de Benserade. On lui demande ce qu'il pense. Il répond : *Les paroles sont parfaitement belles, mais l'air n'en vaut rien.* Ayant une dispute vive avec un abbé de qualité, on apporte à cet abbé le *chapeau de cardinal. Parbleu !* s'écrie Benserade, *j'étois bien fou de quereller avec un homme qui avoit la tête si près du bonnet.* Un homme de la cour, soupçonné d'être impuissant, & ne voulant pas en convenir, rencontre Benserade, qui l'avoit souvent raillé là-dessus : *Monsieur*, lui dit-il, *malgré toutes vos plaisanteries, ma femme est accouchée depuis deux jours. Hé ! monsieur*, lui répond Benserade, *on n'a jamais douté de madame votre femme.*

cits étoient allégoriques, & convenoient également aux personnages qui étoient représentés & aux princes qui jouoient dans ces sortes de divertissemens. Benserade faisoit entrer dans ses allusions jusqu'aux aventures les plus secrettes, mais toujours d'une manière fine & piquante. Ce peintre, si habile à nuancer des portraits, méritoit qu'on fit aussi le sien. Le voici très-ressemblant :

Ce bel esprit eut trois talens divers
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux & galant, sans être ridicule;
Et s'enrichit à composer des vers.

Benserade & Voiture se partageoient l'admiration du public. Ils avoient tous deux les plus grands enthousiastes. Les uns trouvoient plus de talent à Benserade, & les autres à Voiture. Point de cotterie, point de société de bel-esprit, qui n'ait fait cent fois leur parallèle. La moindre pièce fugitive de l'un ou de l'autre excitoit une guerre civile parmi les auteurs. C'est au milieu de cette fermentation, que parurent les deux

fameux fonnets d'*Uranie* & de *Job.*

Voiture avoit fait le premier, & Benferade l'autre. Tout fut en mouvement fur le parnaffe. On ne vit d'abord, parmi fes habitans, que fureurs, défefpoir, conteftations, ligues oppofées. Cet efprit de divifion gagna tout le monde. La ville & la cour furent également partagées. Les uns étoient pour le fonnet d'*Uranie*, & les autres pour celui de *Job*. De-là les noms d'*Uraniftes* & de *Jobelins*. On eût dit que c'étoit la faction des *Guelfes* & des *Gibelins*, de la *rofe-rouge* & de la *rofe-blanche*. On fit de chaque côté des gageures confidérables. On prit des noms & des devifes analogues au choix qu'on avoit fait. Les Uraniftes ne voyoient rien au-deffus de ce fonnet :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie;
L'abfence ni le temps ne m'en fçauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût fecourir,
Ni qui fçût rappeller ma liberté bannie.

Dès long-temps je connois fa rigueur infinie :
Mais, penfant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre; &, content de mourir,
Je n'ofe murmurer contre fa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M'invite à la révolte, & me promet secours:
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Les anti-Uranistes, ou Jobelins, préféroient le sonnet de Job à celui d'Uranie:

Job, de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa douleur connue:
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue:
Il s'est lui-même ici dépeint.
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.

Quoiqu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il eut des peines incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connois de plus misérables.

Les marquises de Montausier & de Sablé, la duchesse de Longueville, étoient Uranistes. Le prince de Conti, son frère, étoit Jobelin. Chacun se dé-

cidoit pour l'un ou pour l'autre sonnet, selon l'intérêt qu'on pouvoit avoir de plaire au prince ou à la princesse. Sarrasin & Balzac se joignirent à madame de Longueville. Balzac ne sentit que par la suite la supériorité dont on honora le sonnet de Benserade sur celui de Voiture. » Le sonnet d'Uranie, dit-
» il, fut trouvé beau dès le jour de sa
» naissance. J'en parle comme ayant
» été la sage-femme de ce bel enfant,
» & l'ayant reçu en venant au monde.
» Uranie ne le vit qu'après moi; &,
» tout chaud qu'il étoit, immédiate-
» ment après sa production, je le por-
» tai au bonhomme M. de Malher-
» be «. Balzac, après avoir dit que Malherbe en devint jaloux, ajoute :
» Je m'intéressai, avec chaleur, à ce
» qui regardoit la gloire de mon ami.
» Je louai son nouveau-né, sans ex-
» ception & sans réserve. Il me plut
» de la tête jusqu'aux pieds.... De-
» puis ce temps-là je n'avois pas chan-
» gé d'avis, & je me reposois de bon-
» ne foi dans ma première opinion.
» Mais, au bruit de la cour & à la
» prière qui m'a été faite, ayant pris
» les lunettes de ma vieillesse, qui sont

» peut-être plus assurées que mes yeux
» du temps passé, je confesse que j'ai
» un peu modéré la violence de mon
» amour. J'ai trouvé le sonnet encore
» beau, mais non pas si beau qu'au-
» paravant «.

Si tous les Uranistes étoient revenus de leur prévention, comme Balzac, ils se fussent couverts de gloire. Mais ils s'obstinèrent dans leur opinion, & chargèrent Benserade de traits satyriques. On décria moins son sonnet de *Job* que sa personne. On voulut lui donner des ridicules, parce qu'il avoit un bon carosse & qu'il faisoit bonne chère, qu'il fréquentoit les grands & les princes. On parodia ses vers. On lui reprocha, non sans quelque raison, l'épitaphe qu'il fit sur le cardinal de Richelieu son bienfaiteur :

Ci gist, oui gist, par la morbleu !
Le cardinal de Richelieu ;
Et, ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

La faction du prince de Conti fut plus réservée que celle de sa sœur, au sujet des invectives & des satyres. Il n'y eut que ces trois vers faits contre

la princesse elle-même, obstinée à médire du sonnet de Job :

> Le destin de Job est étrange
> D'être toujours persécuté,
> Tantôt par un démon, & tantôt par un ange.

La fin du sonnet paroissoit aux Jobelins la plus heureuse pensée. Ils trouvoient que les autres vers, quoique fort galans, étoient négligés, mais que les derniers étoient parfaits. Ils ne voyoient pas combien il est ridicule de comparer un homme amoureux à un homme pestiféré. Qu'ont de commun ses maux avec les peines d'un amant? Benserade fit ce sonnet, en envoyant à une dame une paraphrase sur les neuf leçons de Job.

On étoit dans l'attente d'une décision autenthique sur les deux sonnets, & le prince de Conti la porta lui-même. Se dépouillant de la qualité de partie, il prit celle de juge équitable, & prononça ainsi :

> L'un est plus grand, plus achevé;
> Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Le premier vers regarde ceux de Voiture. Le public souscrivit à cette

décision. Le sonnet de Job, malgré ses défauts, est encore moins détestable que l'autre. Les Jobelins furent au comble de leur joie de remporter un pareil triomphe, & les Uranistes se consolèrent de leur défaite par les termes dans lesquels l'arrêt qui les condamne est conçu.

Benserade, excité par un nouveau desir de gloire, voulut mettre en rondeaux les métamorphoses d'Ovide; mais son entreprise fut malheureuse. Tous les mouvemens de ses amis & de ses protecteurs ne purent rendre l'ouvrage supportable. Le roi donna dix mille livres pour le faire imprimer avec de belles planches. L'auteur, envoyant un exemplaire de sa traduction à un de ses amis, le conjura de lui dire ce qu'il en pensoit. Cet ami ne balança point, & lui envoya pour réponse un rondeau qui finit par ces vers :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire :
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

Benserade eut une fin bien cruelle. Un chirurgien, en le saignant, lui piqua l'artère. Cet écrivain en mourut le 19 octobre 1691, âgé de soixante-dix-huit ans.

Que, de son nom chanté par la bouche des belles,
Benseradé, en tous lieux, enchante les ruelles.

BOILEAU.

Voiture étoit mort en 1648, âgé seulement de cinquante ans. Son épitaphe par Ménage est fameuse (*):

Les graces d'Etrurie,
Les muses d'Ibérie,
La syrene Latine & l'Apollon François;
L'enjoûment, les amours & la plaisanterie;
Les ris, les jeux, l'esprit, tout ce qu'on vit jamais
D'agrémens inspirés par la galanteries,
Au même tombeau descendus,
Avec Voiture ont disparus.

(*) *Etruscæ veneres, camænæ Iberæ,*
Hermes Gallicus, & Latina syren,
Risus, deliciæ, dicacitates,
Lusus, ingenium, joci, lepores,
Et quidquid fuit elegantiarum;
Quo Vecturius hoc jacent sepulchro.

GIRAC,

ET

COSTAR.

Les œuvres de Voiture, imprimées après ſa mort, furent un nouveau ſujet de guerre. Chacun s'empreſſa de les acheter & de les lire. Elles faiſoient l'entretien ordinaire du monde ſçavant & poli. On en portoit un jugement plus ou moins favorable, ſuivant ſon goût; mais, en général, le livre étoit applaudi. L'on n'imaginoit pas que la touche légère & galante de l'auteur pût jamais être effacée. Cependant, qu'il eſt loin des Hamilton, des Chaulieu & des La Fare! Girac, écrivain de la moyenne claſſe, verſé dans les langues, dans l'hiſtoire & dans la connoiſſance de l'antiquité, eut le jugement aſſez droit pour ſentir qu'on prenoit le change, qu'on s'égaroit ſur le goût. Il ſe donna pour la lumière qui devoit éclairer ſes contemporains & diſſiper leurs preſtiges, réduiſit Voiture à ſa juſte valeur,

& fit une critique de ses œuvres. Elle étoit en Latin. L'auteur y disoit librement sa pensée, & s'y mocquoit des suffrages donnés au ton précieux & à la mauvaise plaisanterie. Il prophétisoit que Voiture passeroit de mode, & ne feroit plus un jour que l'*amusement des jeunes provinciaux*.

Cette critique étoit encore plus raisonnable qu'on n'avoit lieu de l'attendre de son siècle Elle courut manuscrite en 1650. On soupçonna Balzac d'en avoir fourni l'idée. La réputation de Voiture lui faisoit ombrage ; &, d'ailleurs, Girac étoit compatriote & ami de Balzac. Celui-ci voit la critique un des premiers, & la communique à d'autres. Il l'envoie à Costar.

Ce dernier, fanatique sur le compte de Voiture, ne voyant rien de comparable à sa prose & à ses vers, se glorifiant des liaisons qu'il avoit eues avec lui, & voulant montrer qu'il en étoit digne, quoiqu'il n'eut encore rien donné au public, réfute la critique, & fait également parvenir son ouvrage à Balzac. Cette réfutation étoit intitulée *Défense de Voiture*. Il y avoit beaucoup de chaleur & quelques saillies plaisantes.

Jamais apologie ne fut mieux reçue du public. La mémoire de Voiture vivoit encore dans la plupart de ses amis & de ses protecteurs. Son ombre leur étoit chère ; ils desiroient qu'elle fût vengée. Quelques courtisans surtout s'intéressoient à la réputation de Voiture. Ils firent avoir à Costar une pension de cinq cent écus, pour le récompenser de son ouvrage. Costar, transporté de joie, se félicita d'avoir réfuté Girac, lui fit faire des remercimens de lui avoir ouvert le chemin de la fortune & de la gloire, & publia qu'il avoit plus d'obligation à son adversaire qu'à tous ses amis.

Récompenser des écrivains qui se prennent de querelle, c'est le moyen de les rendre encore plus nombreuses, & de mettre en combustion toute la république des lettres. Girac prit vîte la plume ; &, pour avoir plus de lecteurs, il abandonna la langue Latine, & répondit en François. L'envie de s'acquérir à son tour de la célébrité, de mettre dans ses intérêts les femmes & ce qu'on appelle la bonne compagnie, alluma son imagination. Il montra, dans sa réponse, plus de justesse & de

vivacité qu'on n'en avoit encore vu dans aucun de ses ouvrages. Il s'en falloit bien cependant que cette réponse fût un chef-d'œuvre, comme il le croyoit. Il noya beaucoup de remarques judicieuses dans un fatras de verbiage. Aussi ne lui valut-elle ni pension de la cour, ni le suffrage du public.

Costar, animé par le succès, par la protection de plusieurs grands, par la gloire de défendre un bel-esprit dans un ancien ami, profita de sa supériorité, répliqua promptement. Croyant toujours avoir pour lui la raison, il abusa de la faveur populaire, & manqua, dans sa réplique, aux égards & aux bienséances les plus indispensables. Il la divisa en deux parties. L'une est sa propre apologie, & l'autre est la suite de la *Défense de Voiture.*

L'apologie de la personne de Costar est, comme on s'en doute bien, une satyre contre Girac. Costar lui tient les propos les plus offensans & les plus ridicules, ne lui parle que » de l'accabler » à coups de langue & de plume, de faire revenir l'usage de cet ancien tems, » où de jeunes Romains de condition

» ſe promenoient par les rues tout le
» long du jour, cachant ſous leurs
» robes de longs fouets pour châtier
» l'inſolence de ceux qui n'approu-
» voient pas le poëte Lucilius, s'ils
» étoient aſſez malheureux que de ſe
» rencontrer en leur chemin. « Il le menace d'un certain capitaine, bel-eſprit & très-brutal, qui logeoit ſa compagnie dans le village des contempteurs de Voiture. Craignez, lui dit Coſtar, que ce capitaine ne paſſe par l'Angoumois, & n'en vienne à quelque exécution militaire. Il a penſé ravager votre terre, il n'y a pas deux ans. Souvenez-vous de ces paroles qu'il vous dit dans un tête à tête : *En conſidération de M. le marquis de Montauſier, j'empêcherai ma compagnie d'aller chez vous ; c'eſt un ſeigneur à qui je dois tout. Mais, à la charge qu'à l'avenir il ne vous arrivera plus d'écrire contre Voiture.* Bayle s'écrie là-deſſus :
» Quelle manière de convertir les hé-
» rétiques du bel-eſprit ! N'approche-
» t-elle pas de la dragonade de Fran-
» ce ? « Il ajoute : » Les parens & les
» amis de Voiture auroient voulu l'é-
» riger en pape du bel-eſprit, & le

» faire, dans les matières de ce ref-
» fort, la règle infaillible de l'ortho-
» doxie. Au moins devoient-ils se
» contenter des excommunications du
» Parnasse, contre ceux qui dispute-
» roient à un tel pontife le privilège
» de l'infaillibilité. Mais ils les mena-
» çoient d'un logement de soldats. «

A peine Girac eut-il vu la sortie faite contre lui, qu'il en médita une plus violente, & ramassa de tous côtés de quoi déshonorer son adversaire, & le rendre modeste.

Costar fournissoit malheureusement à la satyre. Il étoit prêtre, possédoit quelque dignité dans l'église, & vivoit d'une manière toute opposée à son état. Le jeu, les femmes & le vin remplissoient tout son temps. Il eut différentes aventures; Girac en fit un recueil. Elles composèrent ce gros volume qu'il publia sous le nom de *Repplique*. Il y prend son adversaire au moment de sa naissance, & va toujours entassant injures sur injures, scandale sur scandale. Les iniquités les plus secrettes sont mises au jour. La manière dont il les rend est encore plus honteuse & plus grossière; c'est le stile

des halles. Il appelle Coſtar *menteur*, *étourdi*, *calomniateur*, *vrai pied-plat*, *grand chicaneur*, *inſolent*, *ignorant*, *fripon*, *homme à pendre*. » Quel avanta-
» ge, s'écrie Girac, & quelle gloire
» puis-je prétendre de tout ce démêlé?
» Pouvois-je avoir un ennemi plus
» mépriſable, ſoit pour ſa naiſſance,
» ſoit pour ſes mœurs, ſoit pour ſa
» capacité ? J'avois ignoré juſqu'ici
» qu'il étoit fils d'un pauvre chapelier
» & d'une lavandière. Un homme
» auſſi ſçavant en invectives & en or-
» dures ne devoit pas avoir une autre
» origine. C'eſt dans le bateau qu'il a
» été inſtruit. Pour connoître M. Coſ-
» tar, il ne faut que l'ouir ; il ne faut
» qu'ouvrir un de ſes livres, & l'on
» verra partout une vive image de ſes
» mœurs. On verra que jamais haran-
» gère ni crocheteur n'a vomi tant
» d'injures & tant d'impuretés.....
» Pour ce qui eſt de ſa capacité, je
» n'ai point mémoire d'avoir lu d'écri-
» vain ſi ignorant.... Quel avantage
» dois-je donc attendre de combattre
» un homme ſi foible, de tenir tête à
» une harangère, & d'imiter ce Cteſi-
» phon de Plutarque qui faiſoit le

» coup de pied de mulet? « J'avois quelque ſcrupule, dit-il, de repouſſer les inſultes d'un ennemi reſpectable par ſon caractère. Mais, puiſqu'il n'en ſoutient pas la dignité par une vie réglée, il ne mérite aucun égard. » Ce » n'eſt pas à un prêtre, à un archidia-» cre à qui j'ai affaire, mais bien à un » bouffon, à un miſérable pédant, » ſorti de la lie du peuple, & qui, » d'enfoncé qu'il étoit juſqu'aux oreil-» les dans la boue & dans les ordures » du collège, a obtenu, par je ne ſçais » quels moyens, des bénéfices qui » l'ont tiré de la miſère où ſa naiſ-» ſance l'avoit jetté. «

Cette réplique infâme étoit ſous preſſe. Elle fut communiquée à Coſtar à meſure qu'on l'imprimoit. Elle fit ſur lui tant d'effet qu'il porta ſa plainte aux magiſtrats. Il réclama leur autorité pour empêcher que ce libèle ne parût. Le lieutenant civil fit, à la demande de Coſtar, l'attention qu'elle méritoit. Après un court examen, il ordonna aux deux écrivains, dont la querelle avoit amuſé ſi longtemps la ville & les provinces, qu'ils euſſent à ne plus écrire l'un contre l'autre.

Girac envoya ſa réplique en Hollande. Elle fut imprimée à Leyde.

Bayle trouve fort ſingulier que Coſtar ait voulu faire un procès criminel à un homme de lettres, qui s'étoit ſervi de ſes armes propres. Il dit que c'eſt ſe conduire comme un gentilhomme, qui, dans une affaire d'honneur, auroit recours aux juges du lieu & non pas à ſon épée.

L'ABBÉ D'AUBIGNAC,

AVEC

MÉNAGE, PIERRE CORNEILLE, MADEMOISELLE DE SCUDERI ET RICHELET.

FRANÇOIS *Hédelin*, abbé d'Aubignac & de Meimac, étoit Pariſien. Il fut d'abord avocat. L'eſpérance de s'avancer plutôt lui fit embraſſer l'état eccléſiaſtique. Son mérite parvint à la connoiſſance du cardinal de Richelieu, qui lui confia l'éducation de ſon neveu, le duc de Fronſac. Ce cardinal, dont la grande ame étoit flattée

de

de faire la fortune de tous ceux qui s'attachoient à lui, n'oublia pas l'abbé d'Aubignac, qui sçut lui faire assidument sa cour, & plaire à son élève. Le précepteur, homme d'esprit & d'érudition, fut, en très-peu de temps, pourvu de deux abbayes. Il prit le nom de celle de d'Aubignac, diocèse de Bourges. Non content de cette récompense, le jeune duc eut à peine atteint l'âge de vingt-cinq ans, que le premier acte de majorité qu'il fit fut de donner à son précepteur une pension de quatre mille livres à prendre sur tous ses biens. La protection déclarée d'un grand ministre, & son propre mérite, procurèrent à l'abbé d'Aubignac l'entrée des meilleures maisons de Paris. Il joua, dans le monde, une sorte de rôle, mais principalement dans le monde sçavant. Point de genre de littérature qu'il n'ait embrassé. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poëte, antiquaire, prédicateur & romancier. Il avoit beaucoup de feu dans l'imagination, mais plus encore dans le caractère. Malheur à quiconque n'adoptoit pas ses idées, & refusoit de reconnoître les loix qu'il vouloit éta

blir ſur le parnaſſe. L'abbé d'Aubignac ſe croyoit fait pour y règner ſeul. Jamais homme de lettres ne fut d'une humeur plus altière, d'une vanité plus ridicule, d'un commerce plus difficile & plus inſupportable.

Il ſe brouilla d'abord avec Ménage. C'étoit à propos de Térence, ce comique d'un ſi bon goût, heureux imitateur de Ménandre & ſupérieur à Plaute, du moins pour la vérité des caractères & des mœurs, pour les graces de la diction. Celle de Térence eſt toujours pure, toujours élégante, & ſent l'homme du monde ; ce qui fait dire à Cicéron que toute la politeſſe Romaine eſt renfermée dans cet écrivain. L'abbé d'Aubignac & Ménage, après avoir diſcuté, dans une converſation qu'ils eurent enſemble au jardin du Luxembourg, les beautés de détail des comédies de Térence, paſsèrent à la contexture de ſes pièces. Ils agitèrent, avec beaucoup de vivacité, laquelle eſt la plus conforme aux règles du théâtre ?

Ce point de diſcuſſion étoit principalement du reſſort de l'abbé d'Aubignac. La néceſſité de faire ſa cour au

cardinal de Richelieu, passionné pour le théâtre, l'avoit obligé d'étudier à fond les loix du dramatique. Ménage, au contraire, entendoit peu cette matière. Il se connoissoit mieux en petits vers Italiens & François, en élégies, en épîtres, en épigrammes (*).

L'envie de se donner pour connoisseur en tout lui fit dire que l'*Hécyre* de Térence étoit sa pièce la plus régulière. D'Aubignac se récrie là-dessus. Ménage soutient son opinion. Ils s'animent, ils s'aigrissent. La promenade finie, Ménage vient chez lui relire Té-

(*) Il fit celle-ci contre le président Cousin, accusé d'impuissance, & traducteur de quelques historiens Grecs.

Le grand traducteur de Procope
Faillit à tomber en syncope
Au moment qu'il fut ajourné
Pour consommer son mariage.
Ah! dit-il, le pénible ouvrage!
Et que je suis infortuné!
Moi qui fais de belles harangues,
Moi qui traduis en toutes langues,
A quoi sert mon vaste sçavoir,
Puisque partout on me diffame
Pour n'avoir pas eu le pouvoir
De traduire une fille en femme?

rence. Il repaſſe ſur toutes les pièces de cet excellent comique. Après en avoir analyſé les beautés & les défauts, il trouve que l'*Heautontimoruménos* n'étoit pas dans les règles du théâtre. C'en fut aſſez pour lui faire croire qu'il n'avoit rien avancé que de juſte. Il abandonne l'*Hécyre*, & fier de ſa nouvelle découverte il la mande à l'abbé d'Aubignac.

Cet abbé veut que Térence ſoit parfait, & qu'aucune de ſes comédies ne pêche par le plan & l'ordonnance. Il donne un diſcours ſous ce titre : *Térence juſtifié, ou diſcours ſur la troiſième comédie de Térence, adreſſé à M. Ménage*. Le diſcours fit effet. Il mortifia celui qui l'avoit occaſionné. Ménage en témoigna ſon reſſentiment par une réponſe à l'abbé d'Aubignac, qui ne jugea plus à propos d'envoyer d'autres écrits à l'adreſſe de ſon adverſaire. On crut alors la diſpute tombée. Mais elle devint plus vive.

Ménage, en 1652, donna une édition de ſes œuvres. Il y avoit mis ſa réponſe au diſcours de d'Aubignac, précédée de ce même diſcours. Cet abbé regarda cela comme un outrage. Il

ſe remit à critiquer, à chercher quelque moyen de vengeance contre l'éditeur qui l'avoit offenſé. La haine l'inſpira ſi bien que pluſieurs de ſes amis, voyant cette nouvelle critique avant l'impreſſion, lui conſeillèrent de retrancher des choſes qui ne pouvoient tourner qu'à ſa honte. Il y conſentit, mais à cette condition que Ménage ôteroit également de ſa réponſe les perſonnalités dont elle étoit remplie. On va trouver Ménage, on l'exhorte à ſe rendre à des propoſitions de paix, à ne laiſſer ſubſiſter, dans ſes ouvrages, aucune marque de reſſentiment. Il eſt inflexible; il ne veut rien ôter. Il s'écrie : *Quod ſcripſi, ſcripſi :* ce qui eſt écrit eſt écrit! En conſéquence, l'ouvrage de l'abbé d'Aubignac parut ſans aucun changement. Il le fit imprimer avec ſon premier diſcours ſur Térence. Le tout fut donné ſous ce titre : *Térence juſtifié, ou deux diſſertations ſur la troiſième comédie de Térence intitulée* Heautontimorumenos, *contre les erreurs de M^e. Gilles Ménage, avocat en parlement.*

On s'attendoit à voir Ménage ſoutenir ſa fermeté, & ſe livrer à la plus

grande violence. Mais tout son feu s'éteignit. Des remords de conscience le prirent. Il dit qu'il avoit juré de ne jamais écrire ni lire des libèles ; qu'il ne vouloit point manquer à sa parole, quoiqu'il eût été traité de scrupuleux par les plus célèbres casuistes de la maison de Sorbonne, & du collège des jésuites. Ce changement de langage, cet air de modération fut mal interprété. On plaisanta sur sa dévotion & sur le goût qu'il conservoit pour les femmes. Il rendit des soins à mesdames de la Fayette & de Sévigné. Il aima sur-tout madame de la Fayette, lorsqu'elle s'appelloit mademoiselle de la Vergne. Il l'a célébrée sous le nom de *Laverna*. L'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, déesse des voleurs, occasionna l'épigramme (*) suivante, dont le sel tombe sur la réputation de frippier de vers que s'étoit faite Ménage.

(*) *Lesbia nulla tibi est, nulla est tibi dicta Corinna,*
Carmine laudatur Cynthia nulla tuo.
Sed cum doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta Laverna tibi.

Est-ce Corinne, est-ce Lesbie,
Est-ce Phyllis, est-ce Cynthie,
Dont le nom est par toi chanté?
Tu ne la nommes pas, écrivain plagiaire,
Sur le Parnasse vrai corsaire;
Laverne est ta divinité.

La haine capitale que se portoient d'Aubignac & Ménage avoit moins son origine dans leur amour pour la vérité & dans la connoissance qu'ils avoient des loix théâtrales, que dans leur rivalité. Chacun vouloit que ses jugemens fussent des oracles. Leur maison étoit le rendez-vous de la plupart des gens de lettres. Il se tenoit toutes les semaines, chez l'un & chez l'autre, une assemblée où l'on se communiquoit ses lumières. Celle qui se faisoit chez l'abbé d'Aubignac portoit son nom, & l'autre s'appelloit *Mercuriale* (*).

(*) Il se tient encore dans le royaume un grand nombre d'assemblées sur ce modèle. Autant elles étoient utiles autrefois, autant peuvent-elles l'être encore, pourvu qu'elles ne soient pas trop multipliées, & qu'il n'y en ait que dans les grandes villes. Mais on en voit partout, jusques dans des bourgades. Rien de plus ridicule & de plus contraire au bien de la litterature, que ces petites sociétés provincia-

Ménage approchoit en quelque chose de Vaugelas & de Bouhours. Sa *Requête des dictionnaires* lui ferma l'entrée de l'académie françoise. Il fut de celle de la Crusca. Cet écrivain est mort en 1692, dans la soixante dix-neuvième année de son âge. Il fut poursuivi jusques dans le tombeau par les partisans de d'Aubignac. Ils imaginèrent de faire expier à la cendre de Ménage toutes les fautes de bon sens & de goût renfermées dans ses écrits. Ils chargèrent de cette occupation le célèbre la Monnoye, qui leur répondit:

Laissons en paix monsieur Ménage;
C'étoit un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui dont les vers & dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

La seconde querelle de l'abbé d'Au-

---

les qui, loin de faire de véritables gens de lettres, ne font que des fainéans & des membres à charge à l'état. Ceux qui se mettent à la tête de ces sortes d'établissemens, qui travaillent à les ériger en académies, qui sollicitent tous les jours des lettres-patentes, ne prennent pas garde qu'il devroit n'appartenir qu'aux grandes académies d'être dépositaires des lumières & du bon goût.

bignac fut avec le grand Corneille, cet homme immortel, dont le nom seul imprime la vénération, & devoit être un rempart inaccessible à tous les traits satyriques. La contestation vint de ce que Corneille n'avoit pas cité la *Pratique du théâtre* dans ses trois *Discours sur le dramatiqut.*

On sçait que la *Pratique du théâtre* est le meilleur ouvrage de l'abbé d'Aubignac. Personne avant lui n'avoit même parlé de certaines matières importantes qu'il y traite à fond. Les anciens avoient envisagé le théâtre en général, mais ils n'étoient point descendus à des détails nécessaires à ceux qui veulent courir cette carrière dangereuse. On n'avoit jetté qu'un coup d'œil rapide sur le poëme dramatique. On avoit discuté son origine, sa définition, ses espèces. On avoit établi la règle des unités. La partie des mœurs & des sentimens avoit encore été traitée, ainsi que plusieurs autres points de la théorie du théâtre. Mais on n'avoit rien dit de l'art de préparer les incidens & de réunir les temps & les lieux. On n'avoit point touché la continuité de l'action, la liaison des scènes, les inter-

valles des actes, & toutes les particularités qui concourent à la perfection des drames, à l'exécution, & que l'abbé d'Aubignac appelle la pratique du théâtre. Le projet de son livre étoit beau.

L'auteur avoit en vue la gloire du théâtre François, l'espérance d'être utile aux jeunes poëtes, de développer le germe des talens dramatiques. Cette idée brillante ne pouvoit être mieux remplie qu'en consultant les maîtres de l'art. D'Aubignac s'adresse à Corneille. Ils ont ensemble de longues conversations ; ils suivent la marche de la tragédie. Corneille, tout législateur qu'il étoit de la scène Françoise, tira de ces conférences des lumières qu'il mit à profit pour donner à ses pièces un dégré de perfection qui manquoit aux premières ; & l'autre remporta de ces entretiens l'avantage de pouvoir raisonner, dans sa *Pratique du théâtre*, avec encore plus de connoissance de cause. D'Aubignac, enchanté de voir le grand Corneille docile à ses avis, s'accoutume à le regarder comme son disciple, l'encourage, le cite avec complaisance dans

sa *Pratique du théâtre*

Cette attention marquée de d'Aubignac lui parut en devoir mériter une autre de la part de Corneille. L'abbé crut qu'il seroit, à son tour, cité par le père du théâtre françois. Mais Corneille ne jugea pas à propos de lui faire cet honneur. Il avoit l'ame indépendante & fière, & ne se croyoit redevable à personne de la moindre portion de sa gloire. Soit oubli, soit affectation dans l'examen de ses pièces, il ne dit pas un mot de d'Aubignac. Ce silence fut le signal d'une rupture, & l'occasion de plusieurs épigrammes.

Le grand Corneille en fit quelques-unes qui ne sont pas à sa gloire. Heureusement elles ne furent point imprimées. Il reconnut même bientôt que le plus sûr moyen de se venger de ses ennemis est de les mépriser, & de laisser un libre cours aux transports de leur haine. D'Aubignac conserva la sienne jusqu'au tombeau.

Il retoucha sa *Pratique du théâtre*, en ôta tous les endroits qui contenoient l'éloge d'un des plus grands ornemens de la France. Il fit encore

la critique de plusieurs pièces de Corneille. *Sophonisbe* & *Sertorius* furent mis au-dessous de tout ce que le théâtre a de plus mauvais. Ces tragédies ayant trouvé des défenseurs, l'abbé redoubla de colère. Il mit le comble à ses emportemens par une réplique infâme. Elle est remplie d'atrocités contre les deux Corneilles. L'abbé Goujet n'a pas osé la mettre dans son ouvrage, » parce que, dit-il, je ne veux pas don-» ner une nouvelle vie à des libèles » diffamatoires. «

Corneille tira de cette infamie une vengeance, & la vengeance la plus douce pour un auteur, celle de voir les ouvrages de son ennemi sifflés par le public. Jamais pièce n'ennuya plus méthodiquement que Zénobie, tragédie en prose, & composée suivant les règles prescrites dans le traité de la *Pratique du théâtre*. Cette triste expérience dut apprendre à l'abbé d'Aubignac que le génie fait tout, que du moins sans lui les règles ne sont rien. Il dut voir qu'il n'étoit pas plus initié dans le grand art d'exciter fortement les passions, que ne l'est, dans les secrets de l'architecture, un manœuvre servile

& ſans talent. Le prince de Condé diſoit : » Je ſçais bon gré à l'abbé d'Au- » bignac d'avoir ſi bien ſuivi les rè- » gles d'Ariſtote ; mais je ne pardonne » point aux règles d'Ariſtote d'avoir » fait faire à l'abbé d'Aubignac une » ſi méchante tragédie. «

Outre Ménage & Corneille, mademoiſelle de Scudéri trouva dans cet abbé un cenſeur impitoyable.

Cette demoiſelle étoit de Provence. Elle avoit encore plus de célébrité que de mérite. Tout concouroit à faire parler d'elle ; les agrémens de ſon eſprit, la difformité de ſon viſage, l'amour exceſſif de l'étude dans une femme, la ſingularité de ſes ouvrages, ſes liaiſons avec un bel-eſprit (*) tout auſſi

(*) Un jour elle écrivit à Péliſſon, que Deſpréaux appelle *vilain garçon, plus laid qu'un ſinge & qu'un diable :*

> Enfin, Achante, il faut ſe rendre;
> Votre eſprit a charmé le mien.
> Je vous fais citoyen du *Tendre ;*
> Mais, de grace, n'en dites rien.

Péliſſon ne fut point inſenſible à cet empreſſement. Leurs amours donnèrent lieu à beaucoup

laid qu'elle. Mademoiselle de Scudéri donna dans les romans. Mais, en suivant cette carrière, elle en fit d'une espèce toute nouvelle. Ceux de Gomberville, de la Calprenède, de Démarets & de tant d'autres romanciers, aussi ennuyeux que vantés alors, ne furent point de son goût. Persuadée que les romans ne sont au fond que des poëmes épiques en prose, elle imagina d'en composer qui continssent des

d'épigrammes & de mauvaises plaisanteries. On n'estime point les vers de Pélisson, mais bien ses excellens *Discours pour M. Fouquet*, son *Histoire de l'Académie*, & celle *de la Conquête de la Franche-Comté*. Son attachement pour le surintendant Fouquet, dont il étoit premier commis & confident, est un trait qui fait honneur à tous les gens de lettres. Une conduite différente lui eut sauvé quatre ans & demie de prison à la Bastille. Sa constance, à cet égard, est une preuve de sa bonne foi, lorsqu'il changea de religion. On empoisonna cette démarche, parce qu'elle le conduisit à la fortune. Ses ennemis répandirent à sa mort des bruits capables de faire tort à sa mémoire. Il mourut sans recevoir les derniers sacremens ; & l'on publia que c'étoit par indifférence pour la religion. On l'opposa à la Fontaine, pour la manière dont il avoit vécu, & dont il étoit mort. Il courut des vers, où l'on disoit que l'un avoit terminé sa carrière en *impie*, & l'autre en *capucin*. Quelques-uns ont cru que la mort inopinée de Pélisson avoit été l'effet d'un désespoir causé par une parole dure que lui dit Louis XIV, mécontent de son administration du tiers des économats.

histoires véritables sous des noms déguisés. Son *Artamène* ou le *grand Cyrus*, & principalement sa *Clélie*, ne sont que le tableau de ce qui se passoit à la cour de France. La carte du pays de *Tendre* dans *Clélie*, parut d'une invention ingénieuse. Cette carte si célèbre est une allégorie pour marquer les différens genres de tendresse qui se réduisent à l'estime, la reconnoissance & l'inclination. Aussi la carte représente-t-elle trois rivières, qui portent ces trois noms, & sur lesquelles sont situées trois villes nommées *Tendre; Tendre* sur *Inclination*, *Tendre* sur *Estime*, & *Tendre* sur *Reconnoissance*. *Petits-Soins* est un village assez riant. Mademoiselle de Scudéri s'applaudissoit d'avoir trouvé de si jolies choses. Elle n'eut pas vu tranquillement sa gloire partagée. Il ne fallut, pour lui donner de l'ombrage, qu'un livre de l'abbé d'Aubignac publié sous ce titre : *Histoire du temps, ou relation du royaume de Coquetterie, extraite du dernier voyage des Hollandois aux Indes du Levant.*

Elle croit qu'on l'a volée, qu'on veut lui ravir l'honneur de sa carte. La *Relation du royaume de Coquetterie*

lui tombe des mains en la lisant. Elle crie au plagiat, au brigandage, fait tout retentir de ses clameurs, insulte au galant géographe qui ne décrit que d'après elle les lieux & les mœurs d'un pays qu'elle prétendoit mieux connoître que personne. Ces hauts cris sont bientôt entendus de l'abbé d'Aubignac. Il se défend d'être plagiaire. Il feint une lettre d'Ariste à Cléanthe, dans laquelle il soutient n'avoir rien pris à l'auteur de *Clélie*. Il dit que mademoiselle de Scudéri, lorsqu'ils étoient liés, lui avoit communiqué sa carte de *Tendre*; & que, se trouvant en train de confidence, il lui avoit également fait celle qu'il avoit autrefois composé quelque chose sur un sujet semblable; mais que l'habit d'écclésiastique qu'il portoit l'empêchoit de laisser paroître cette bagatelle. Quelque excuse que d'Aubignac alléguât en sa faveur, il est certain que le *royaume de Coquetterie* n'est que le développement de la carte de *Tendre*. On fut étonné de voir un auteur grave abandonner le genre sérieux pour celui de la galanterie & de la frivolité.

D'Aubignac appuya sa justification

de beaucoup d'injures. Cette affaire alloit devenir considérable, lorsque mademoiselle de Scudéri changea de ton. Elle aima mieux dévorer sa douleur que d'être exposée à des insultes. On peut mettre cette femme illustre au premier rang des romanciers. Elle fit encore des vers agréables, & remporta le premier prix d'éloquence que l'académie françoise ait donné. Elle a vêcu jusqu'à quatre-vingt quinze ans, favorisée de plusieurs graces de la cour, reçue de toutes les académies dont son sexe ne l'excluoit point, considérée des plus beaux génies de l'Europe, avec lesquels elle étoit en commerce de lettres. On raconte une aventure singulière, qui lui arriva dans un voyage en Provence avec son frère George. On les plaça dans une chambre à deux lits. Avant que de se coucher, Scudéri demande ce qu'ils feroient du prince Masard, un des héros du roman de Cyrus. Après quelques contestations, il fut arrêté qu'on le feroit assassiner. Des marchands, logés dans une chambre voisine, ayant entendu la conversation, crurent que c'étoit la mort de quelque grand prin-

ce, appellé Mafard, dont on complotoit la perte. La juſtice fut avertie, & les deux Scudéri mis en priſon. Ils ne parvinrent qu'avec peine à ſe juſtifier. Le célèbre Nanteuil peignit en paſtel mademoiſelle de Scudéri. Elle a fait ces vers ſur ſon portrait :

Nanteuil, en faiſant mon image,
A de ſon art divin ſignalé le pouvoir.
Je hais mes traits dans mon miroir ;
Je les aime dans ſon ouvrage.

Enfin, l'abbé d'Aubignac, après avoir eu diſpute avec tout le monde, trouve à qui parler. Il eut l'imprudence de ſe meſurer avec Richelet, un des plus méchans & des plus brouillons écrivains de ſon ſiècle. Richelet avoit commencé par être avocat. Ce ton cynique qu'il avoit en plaidant, il l'apporta dans la littérature. Il donna un *Dictionnaire françois*, mais un dictionnaire rempli d'exemples ſatyriques, & par cela même plus dangereux qu'utile. Ce qui brouilla ces deux cauſtiques écrivains, que la même humeur & le même caractère avoient unis, c'eſt l'inſipide roman de *Macariſe, ou la Reine des iſles fortu-*

nées, hiſtoire allégorique contenant la philoſophie morale des ſtoïques, ſous le voile de pluſieurs aventures agréables

L'abbé d'Aubignac l'avoit fait pour l'inſtruction de ſon élève, le jeune duc de Fronſac. Mais le titre de l'ouvrage n'eſt pas rempli. L'auteur, au lieu d'y préſenter la ſageſſe ſous les traits de l'agrément & de la ſimplicité, donne dans une ridicule métaphyſique de cœur & de ſentimens. Il aſpiroit à paroître un romancier du premier ordre: mais il n'avoit ni le goût, ni l'imagination néceſſaires pour réuſſir en ces ſortes d'ouvrages.

Cependant pluſieurs de ſes amis vantèrent le ſien. On fit des vers à la louange de *Macariſe ;* & ces vers, d'Aubignac les mit à la tête de ſon roman. Deſpréaux lui-même en compoſa comme les autres. Mais *heureuſement*, dit-il dans une de ſes lettres, *je portai l'épigramme trop tard, & elle n'y fut point miſe : dieu en ſoit loué.* Richelet loua ſon ami, ſans néanmoins trop ſe récrier ſur ſon ouvrage. Cette conduite offenſa d'Aubignac. Il en eſt des louanges médiocres qu'on donne, comme des confidences faites à demi.

L'air de réserve blesse toujours. D'Aubignac s'en plaignit. Richelet s'en moqua, & lui fit cette réponse :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains de moi ;
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvois-je plus faire pour toi
Que de rendre un faux témoignage ?

Du caractère dont étoient ces deux écrivains, on ne doutoit point qu'ils ne se portassent à quelque action de violence. Mais, se connoissant & se craignant mutuellement, ils cessèrent toute hostilité. D'Aubignac est mort à Nemours en 1676, & Richelet à Paris, le 29 novembre 1698.



CORNEILLE,

ET

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

QUELS hommes! quels génies! quelles ames! Corneille nous peint ainsi la sienne:

Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue.
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue.
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.
Mon travail, sans appui, monte sur le théâtre.
Chacun, en liberté, l'y blâme ou l'idolâtre.
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentimens,
J'arrache quelquefois leurs applaudissemens;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble & peuple & courtisans;
Et mes vers, en tous lieux sont mes seuls partisans.
Par leur seule beauté ma plume est estimée;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Richelieu, dans ses vastes idées d'ambition, dans son projet de faire triompher la France, & par la gloire des ar-

mes & par celle des lettres, étoit trop heureux de voir s'élever un homme du mérite de Corneille. Il suffisoit au ministre, pour exciter les talens, d'encourager ce grand poëte & de faire tomber sur lui les graces. Mais Richelieu ambitionnoit d'écrire. La gloire d'écrivain & d'artiste le flattoit. Le rival des Olivarès, des Buckingham, étoit bassement jaloux de tout mérite littéraire supérieur au sien. Quels auteurs protégea-t-il ? Un Colletet (*) ; un Boisrobert, son bouffon & surnommé *le premier chansonnier de France*, titre que pourroit lui disputer aujourd'hui M. l'abbé de Lattaignant ; un Chapelain ; un Scuderi, & tant d'autres écrivains pitoyables, admirateurs gagés de ses mauvais vers. Pendant que le cardinal protégeoit ces prétendus beaux-esprits, il faisoit à Corneille une guerre ouverte.

(*) Dont on n'a retenu que ces vers sur un quarré d'eau :

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aîle,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Le Cid fut la principale caufe de cette perfécution. Jufques-là Corneille avoit beaucoup fait pour fa gloire particulière, mais rien encore pour la perfection du théâtre. Quelque fuccès qu'euffent eu *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du palais*, *la Suivante*, *la Place royale*, *Médée*, s'il en fût refté là, jamais la fcène Françoife n'eût égalé la fcène Grecque. Le Cid eft l'époque du plus haut point d'élévation de notre théâtre. C'eft alors que l'auteur parut réellement grand. La pièce fut donnée en 1637. La cour & la ville ne fe laffoient point de la voir repréfenter. On admiroit ces coups de maître où le fils le plus amoureux facrifie fon amante à fon père ; où ce même fils entre chez fa maîtreffe qui vient de promettre fa main au vainqueur de fon amant. Il étoit paffé en proverbe de dire, *cela eft beau comme le Cid*. On en fçavoit par cœur des fcènes entières. Corneille avoit, dans fon cabinet, la pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'Efclavone & la Turque.

Un fuccès fi prodigieux ne faifoit qu'augmenter le dépit fecret du car-

dinal. Il voyoit tomber, ſoit au théâtre, ſoit à la lecture, preſque toutes ſes productions ou celles de ſes bas protégés. Sa jalouſie étoit au comble. Il voulut paſſer pour être l'auteur du Cid. Mais l'auteur préféra la gloire à toutes les richeſſes qui lui furent offertes, & brava celui qui l'avoit cru capable de penſer autrement.

Le cardinal s'en vengea ; mais de quelle manière ? En ſe liguant contre la pièce nouvelle, en excitant ſourdement la plus odieuſe cabale. Elle le ſervit au-delà de ſes eſpérances. Il s'éleva mille voix pour étouffer celle du public. Les foyers de la comédie, les promenades, les ſociétés particulières, retentiſſoient des cris de cette foule de frondeurs mercénaires. Il n'y avoit point encore de caffés. Ils euſſent été pour le Cid, ainſi que le parterre. Dans ce déchaînement univerſel des poëtes contre Corneille, Rotrou, le ſublime Rotrou, fut le ſeul qui refuſa de ſe prêter à l'indigne manœuvre d'un miniſtre deſpotique & jaloux de règner ſur les écrivains comme ſur les rois. Ce courage dans Rotrou lui fait d'autant plus d'honneur, qu'étant pauvre

& grand

& grand joueur, il avoit beſoin des graces de la cour. Auſſi s'attacha-t-il pour jamais Corneille. L'auteur du Cid appelloit celui de Venceſlas ſon père, le conſultoit avec docilité, & faiſoit uſage de ſes conſeils. Rotrou & moi, diſoit quelquefois Corneille, ferions *ſauter des ſaltinbanques :* expreſſion baſſe, mais qui ſignifioit que leurs pièces auroient réuſſi bien ou mal joués.

Le cardinal cachoit de ſon mieux ſes mauvaiſes intentions. Il faiſoit en public l'éloge de celui dont il étoit l'ennemi ſecret. Il le récompenſoit en miniſtre équitable & libéral, & le déchiroit en auteur jaloux & cauſtique. Il eut la politique de mettre ce poëte au nombre des cinq qu'il faiſoit travailler à des drames ſur ſes idées & ſur ſes plans, diſtribuant à chacun un acte, & finiſſant, par ce moyen, une pièce en moins d'un mois. La tragi-comédie de *Mirame*, miſe ſous le nom de ſaint-Sorlin, eſt de ſon éminence, de même que trois autres comédies, les *Thuilleries*, l'*Aveugle de Smyrne*, & la *grande Paſtorale.* Dans cette dernière pièce, il y avoit juſqu'à cinq cent vers

de sa façon ; mais elle n'est point imprimée.

Personne ne fut la dupe de l'apparence d'impartialité du cardinal. On sçavoit que le plus sûr moyen de lui plaire étoit de médire du Cid. Bientôt toutes les chenilles du théâtre, les ames vendues au ministre, lui firent offre de leur plume. Il accepta celle de Scudéri, de cet écrivain le fléau de la raison, du goût & de ses lecteurs, de cet odieux & boursoufflé chantre d'*Alaric* ou de *Rome sauvée*, de ce poëte si fécond & si stérile, ridiculisé par Despréaux & tant d'autres. Ses pièces de théâtre sont l'antipode du sens commun. Il croyoit pourtant son *Amour tyrannique* un chef-d'œuvre. Il se vantoit d'avoir eu quatre portiers tués à une de ses pièces, & disoit : » Je ne le » céderai à Corneille que lorsqu'on en » aura tué cinq au Cid ou aux Hora- » ces «. Ce même homme, hors d'état de faire, de sentir, un seul beau vers de Corneille, eut la présomption de se porter pour son juge, & publia des observations sur le Cid.

Selon Scuderi, la pièce est détestable d'un bout à l'autre. *Le sujet en est*

ridicule ; les premières loix du théâtre y ſont violées. Point de jugement, point de conduite dans la contexture; nulle ombre de vraiſemblance dans les ſituations. Les vers y ſont foibles ou ne diſent rien. Le peu de beautés qui s'y trouvent ſont un vol d'une pièce Eſpagnole. Qui doute que le Cid, à certains égards, ne fût ſuſceptible de critique ? Mais quel homme alors en eût pu faire une bonne ? L'art étoit inconnu à tout le monde, excepté à Corneille. Les obſervations de ſon plat Zoïle furent chargées de perſonnalités & d'aucun bon raiſonnement.

Tout Paris avoit lu cette brochure avant que Corneille ſçût qu'on l'eût faite. Il y répondit à la fin, mais très-ſuccinctement & de ce ton de maître que ſa grande réputation l'autoriſoit à prendre. Il releva les expreſſions offenſantes pour ſa perſonne ou pour celle de tant de gens reſpectables devant qui la pièce avoit été jouée, & ſe moqua de ce qui ne tomboit que ſur l'ouvrage. » Avez-vous oublié, diſoit-» il à ſon ridicule contempteur, que » le Cid a été repréſenté à l'hôtel de » Richelieu & au louvre ? Vous avez

» traité la pauvre Chimène d'impudi-
» que, de prostituée, de parricide, de
» monstre. La reine pourtant, les prin-
» cesses, & les plus vertueuses dames
» de la cour, l'ont reçue & caressée en
» fille d'honneur «. *Je ne vous crains ni ne vous aime*, disoit encore Corneille à Scudéri.

Cet observateur répliqua par une lettre adressée à l'académie Françoise. Le ton de la lettre est celui d'un rodomont & d'un vrai capitan de comédie. L'auteur s'y donne pour un homme de grande considération dans le monde, fêté dans les meilleures compagnies, tenant à la cour par sa naissance, & connu de l'univers entier par ses poësies. En un mot, dit-il, *je m'appelle Scudéri.* Sa réplique n'est qu'une répétition des remarques qu'il avoit faites. Il soutient que le jeu des acteurs fait tout le mérite du Cid, & prophétise que la pièce tombera nécessairement à la mort de Mondori, de La Villiers & de leur troupe. Il cite Corneille au tribunal de l'académie, le défie d'oser y comparoître & d'en être renvoyé sans qu'on le condamne sur tous les points relevés. C'est

qu'il sçavoit bien que la plus grande partie de l'académie étoit gagnée par le cardinal, & que la décision que porteroit cette compagnie naissante, formée sous ses auspices, ne pouvoit manquer d'être favorable à son protecteur. Scudéri n'appelloit de son jugement au jugement des académiciens, ne leur soumettoit ses lumières, que de l'avis du ministre lui-même. Richelieu se flattoit que, si les dépositaires du bon goût venoient à prononcer, leur jugement deviendroit celui de la nation.

Les brochures de Scudéri furent applaudies par tous ceux de sa cabale. Son ton avantageux, ses fanfaronnades, se terminèrent par un cartel de défi. » Qu'il vienne, crioit-il à Cor-
» neille, qu'il voie & qu'il vainque,
» s'il peut. Soit qu'il m'attaque en sol-
» dat, soit qu'il m'attaque en écrivain,
» il verra que je me sçais défendre de
» bonne grace «. On sera moins étonné de la proposition, lorsqu'on se rappellera que cet auteur avoit porté les armes, & qu'il avoit le gouvernement de Notre-Dame de la garde, en Provence. Bachaumont & La Chapelle, dans leur *Voyage*, plaisantent beaucoup de

ce gouvernement, dont Scudéri ne parloit qu'avec emphase.

Mais il vous faut parler du fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est Notre-dame de la garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit, pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Le duel n'eut point lieu. La bravoure n'est pas la vertu favorite des auteurs ; ou plutôt Corneille méprisa de pareils ennemis. Il prit le meilleur parti, celui de se taire & de leur laisser un champ libre. Ce fut alors qu'un tas d'écrivains obscurs, enhardis par l'impunité de la satyre, ou par l'idée d'avoir part aux bonnes graces du cardinal, s'acharna, comme à l'envi, contre le plus bel ornement de son siècle, contre le créateur de la scène Françoise. Corneille vit avec dédain ce peuple famélique d'habitans du parnasse s'entrebattre pour le déplacer du haut du mont. Ce qui le blessa le plus, ce fut de voir un petit auteur fripon, nommé *Claveret*, qu'il avoit sauvé de la faim & de la misère, devenir le plus ardent

à lui nuire. Cette vipère, acharnée contre ſon bienfaiteur, étoit l'ame damnée de la cabale. *Claveret* faiſoit, dans les ténèbres, des libelles affreux; &, non content des ſiens, il ramaſſoit, vendoit, colportoit ceux des autres.

Cependant le cardinal ne perdoit pas de vue ſon projet d'obtenir de l'académie une déciſion favorable. Il ſollicita vivement le corps pour donner ſon avis & prononcer entre Scudéri & Corneille. La compagnie ſentit combien la choſe étoit délicate. De peur d'encourir l'indignation du cardinal, ou de compromettre ſon infaillibilité ſuppoſée en matière de goût, elle tâcha d'abord d'éluder la commiſſion. Elle s'excuſa ſur ce qu'avant d'analyſer les ouvrages d'un membre de l'académie, il falloit que l'académicien intéreſſé conſentît à cet examen; ſans quoi l'on alloit directement contre les ſtatuts de la compagnie. Elle remontra qu'il n'y avoit pas apparence de rien obtenir ſur cela de Corneille. Mais cet obſtacle n'en parut pas un au cardinal: il ſe chargea & vint à bout de tout. Corneille, ſollicité de ſe prêter à l'examen du Cid, c'eſt-à-dire à ſa con-

damnation, ne fut jamais plus grand qu'alors. Ce poëte au-dessus de la critique, comme au-dessus de son siècle & de ses rivaux, donna son consentement. Il apprit son arrêt sans se plaindre.

On sçait que les *Sentimens de l'académie Françoise sur le Cid* sont un chef-d'œuvre en ce genre. De toutes les critiques, c'est peut-être la seule bonne & qu'on puisse lire avec fruit. Des Fontaines dit que qui voudroit s'instruire compareroit cette critique avec l'examen qu'a fait Corneille lui-même de sa pièce.

Les académiciens manquèrent cependant quelquefois de jugement. Ils appuyèrent trop sur les vers, & n'examinèrent pas assez les situations. Ils eurent surtout très-grand tort de condamner l'amour de Chimène. Selon M. de Voltaire, » aimer le meurtrier » de son père & poursuivre la ven» geance de ce meurtre, étoit une » chose admirable. Vaincre son amour » eût été un défaut capital dans l'art » tragique, qui consiste principale» ment dans les combats du cœur «. Et d'où vient en effet cet intérêt si

vif & ſi tendre qu'on prend à Zaïre ? de ſon indétermination au chriſtianiſme, du partage de ſon cœur entre le dieu des chrétiens & le ſultan. A l'égard du reproche de plagiat, la critique étoit mieux fondée. Le Cid, après tout, eſt fait ſur *Guillain de Caſtro*, & ſe trouve, en bien des endroits, une traduction ſimple, ainſi que dans d'autres une imitation embellie, originale.

Corneille a tant de beautés, qu'elles demandent grace pour ſes défauts, qui ſont un ſtile bas, des intrigues froides, des amours déplacés & fades, des raiſonnemens alambiqués. Il faut oublier ſes premières & ſes dernières pièces en faveur de ſes chefs-d'œuvre. Qu'on ne ſonge point à Corneille ſi ſouvent déclamateur, mais à Corneille unique pour les grands caractères & le ſublime de l'héroïſme ; à Corneille élevant le génie de la nation, & s'ouvrant une carrière dans laquelle ſes rivaux voulurent l'arrêter, mais dont les efforts réunis ne ſervirent qu'à lui faire doubler ſes pas de géant.

Les Horaces, Cinna, Polieucte, furent le fruit de la perſécution. A la première repréſentation des Horaces,

le bruit courut que le cardinal & deux autres personnes accréditées de la cour sollicitoient une critique plus sanglante que celle du Cid. Mais Corneille ne s'en inquiéta point. *Horace*, dit-il, *fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple.* Le peuple, qui ne raisonne point, mais qui sent, fut en effet presque toujours pour Corneille, contre tous les traits de la satyre & de la malignité. Le public, qui revient à la longue des jugemens où la précipitation l'entraîne quelquefois, vengea celui qui tiroit notre théâtre du chaos. Tôt ou tard, les cabales sont confondues, & l'écrivain supérieur triomphe.

A la mort du cardinal, Corneille, qui n'en avoit jamais reçu de bienfait sans mêlange de quelque injustice, fit ces vers :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Piganiol de la Force remarque, d'après un autre écrivain aussi spirituel que lui, que le corps de ce ministre

ambitieux eſt placé dans le même endroit où étoient auparavant les latrines du collège de Calvi: » Soit, dit-il, » que la providence, qui gouverne » tout, ait voulu humilier, après ſa » mort, un homme qui avoit joué un » ſi grand rôle dans le monde; ſoit » qu'elle ait voulu confondre l'or» gueil des hommes, en leur faiſant » voir où ſe terminent les honneurs » qu'ils eſtiment le plus «.

Corneille étoit de Rouen, fils d'un maître des eaux & forêts. Il ſuivit d'abord le barreau. L'amour développa ſes talens pour le genre dramatique, & le dégoûta de ſa première profeſſion, qu'il avoit exercée ſans ſuccès. Ce grand homme eſt mort en 1684, dénué de fortune & même dans la misère, ſi le trait ſuivant eſt vrai. Louis XIV donnoit, une fois le mois, une eſpèce d'audience à Deſpréaux & à Racine. Un jour le roi demanda au premier ce qu'il y avoit de nouveau dans la littérature à Paris. Deſpréaux répondit qu'il ne ſçavoit rien qui méritât d'être rapporté à ſa majeſté. Racine prit alors la parole; & dit qu'il avoit vu, la veille, un ſpectacle touchant

chez Corneille, qu'il avoit trouvé mourant & n'ayant pas de bouillon. Le roi garda le ſilence, &, dès le même jour, il fit donner au moribond une ſomme d'argent. Nous avons de Corneille l'*Imitation de Jéſus-Chriſt* miſe en vers; traduction trop peu lue. On a dit qu'il avoit ſa place marquée toutes les fois qu'il alloit au ſpectacle, qu'on ſe levoit pour lui & qu'on battoit des mains. Quelque honorable que ce fait ſoit au talent, un auteur grave le contredit. Corneille aimoit la gloire; mais il dédaignoit le faſte. Rien en lui n'annonçoit l'homme de génie. Son extérieur étoit ſimple & négligé, ſa prononciation embarraſſée, ſon air diſtrait & timide, ſa converſation ſans agrément & ſans vivacité. Auſſi diſoit-on que, pour retrouver le grand Corneille, *il falloit aller l'entendre à l'hôtel de Bourgogne.*



MILTON, *ET* SAUMAISE,

IL s'agiſſoit dans cette querelle de la cauſe des rois. Mais quelle différence de l'écrivain qui les combattit avec l'écrivain qui prit leur défenſe ?

Milton eſt un génie unique, un prodige d'imagination. Il faut remonter juſques à Homère, pour trouver un poëte de cette chaleur & de cet enthouſiaſme. Il eſt bien ſingulier que les climats froids d'Angleterre aient produit une imagination auſſi vive que les plus ardentes qui ſoient jamais ſorties de l'Italie ou de la Grèce. Dès la plus tendre enfance, Milton donna des marques de ſon talent décidé pour les vers. Il ne fit depuis qu'entretenir ce beau feu par tout ce qui nourrit & fortifie l'eſprit des hommes, la lecture, la réflexion, les voyages, l'habitude d'écrire. Il étoit ſçavant, comme s'il ne lui ſuffiſoit pas d'être homme de gé-

nie. Les Anglois lui donnent le surnom de *divin*, & c'est principalement à cause de son *Paradis perdu.* Il avoit plus de cinquante ans, lorsqu'il commença ce poëme... Virgile, à cet âge, avoit fait son *Enéide.* Il s'en faut bien que les Anglois aient toujours eu la même opinion du poëte qu'ils placent au-dessus de tous les poëtes épiques. Milton devint aveugle & pauvre, comme Homère; mais on ne l'égala jamais, de son vivant, au poëte Grec. Le libraire Tompson eut de la peine à se charger de l'impression du *Paradis perdu;* &, si cet ouvrage a depuis enrichi sa famille, Tompson lui-même ne trouva pas de lecteurs pour le vendre. C'est le célèbre Addisson, à qui sa patrie & le monde entier ont l'obligation de la découverte d'un trésor caché. Le judicieux Addisson voulut lire le *Paradis perdu*, sur l'éloge que lui en firent quelques amateurs. Il fut frappé de tout ce qu'il y trouva; des images grandes & sublimes; des idées neuves, hardies, effrayantes, & faites pour l'imagination Angloise; des coups de lumière avec d'épaisses ténèbres, & des écarts de génie & de raison. Ce poëme

est une belle horreur, un ensemble bisarre & magique. Sans une impertinente farce Italienne que Milton vit représenter à Milan, peut-être n'eut-il jamais chanté les anges ni le diable. Elle étoit intitulée *Adam*, ou *le Péché originel.* Il démêla toute la noblesse d'un sujet dégradé par l'exécution. Il en fit d'abord une tragédie qu'il a laissée à moitié, ensuite un poëme épique qu'il a fini.

Croiroit-on qu'un écrivain obscur & mauvais patriote ait osé, depuis quelques années, s'élever à Londres contre le culte qu'on y rend à l'Homère Anglois ? Cet écrivain a donné différens ouvrages, dans lesquels il prétend démontrer que Milton a tout puisé dans je ne sçais quelles rapsodies Latines d'un professeur de rhétorique Allemand. Mais on n'a fait que rire, en Angleterre, des idées du démonstrateur. Milton, quoi qu'on en dise, est toujours Milton, un génie supérieur à tous ses critiques, l'homme le plus fait pour aggrandir les idées des autres hommes. Il avoit observé que son esprit produisoit dans une saison plus heureusement que dans une autre. Son

imagination étoit dans sa plus grande vivacité depuis le mois de septembre jusqu'à l'équinoxe du printemps.

Saumaise n'avoit aucune des grandes qualités de son adversaire. Beaucoup d'érudition Grecque & Latine, mais une érudition sans choix, très-peu de discernement, une présomption sans bornes, un fonds caché de jalousie d'auteur, un penchant insurmontable à les vouloir tous régenter; voilà ce qui caractérise le fameux Aristarque de son siècle. Il soutenoit la plus belle cause du monde; mais il la gâta par son excès de pédantisme. Un sçavant, hérissé de Grec, d'Hébreu & d'Arabe, entreprendre de triompher d'un génie tel que celui de Milton!

Les deux athlètes entrèrent en lice à l'occasion de l'énorme attentat de la nation Angloise contre l'infortuné Charles I. On peut appliquer à ce prince l'épitaphe qu'on fit à la malheureuse reine d'Ecosse, Marie Stuart, décapitée comme lui : » Ci gît, parmi les » cendres de Marie, la majesté de tous » les rois violée & foulée aux pieds «. Charles I, qui, comme tous les Stuarts, avoit l'ame également grande & foi-

ble, s'étoit dressé lui-même l'échafaud, pour n'avoir pas sçu montrer de la fermeté quand il le falloit. Sa mort tragique, arrivée en 1648, étonna toutes les puissances de l'Europe; mais aucune n'arma pour le venger. Les factieux, ayant Cromwel à leur tête, crurent leur attentat légitime, & voulurent le faire paroître tel aux yeux des nations. C'est pour se justifier à ceux de toute l'Europe, qu'ils firent écrire Milton en leur faveur.

Cet écrivain, naturellement audacieux & républicain, échauffé par l'esprit du temps & la fureur des guerres civiles, composa son livre sur *le Droit des rois & des magistrats*. Il veut y prouver qu'un tyran sur le trône est comptable; qu'on peut lui faire son procès; qu'on peut le déposer & le mettre à mort. Milton porta d'autres coups à l'autorité royale, fit d'autres ouvrages si séditieux & si terribles, que Cromwel lui-même en appréhenda les suites, & le pria d'écrire plus modérément. Mais la retenue que s'imposa cet apologiste des plus noirs forfaits ne fut pas longue. Sa plume éloquemment féconde, & vouée à l'indépendance

& aux changemens, enfanta écrits ſur écrits, pour achever la révolution commencée & pour établir la nouvelle domination. Les factieux récompensèrent l'écrivain qui les ſervoit ſi bien. Milton fut ſecrétaire d'Olivier Cromwel, de Richard Cromwel, & du parlement qui dura juſqu'au temps de la reſtauration.

Quoique tous les livres en faveur des parlementaires rebèles euſſent été compoſés par des écrivains plus factieux encore, & que l'eſprit ſeul qui dictoit ces ouvrages dût les rendre mépriſables, ils ne laiſſoient pas de faire des impreſſions profondes dans les têtes même les mieux organiſées. L'Europe entière avoit à trembler pour la conſtitution des états. Charles II étoit plus intéreſſé qu'aucun prince à la réfutation de ces abominables libèles. Auſſi fut-ce une des choſes qu'il eut principalement à cœur dans ce renverſement inconcevable de toutes les loix. Il chercha, pour les faire revivre, une excellente plume. Mais qu'il ſe méprit étrangement, en s'arrêtant à celle de Saumaiſe. Le choix ne pouvoit être plus mauvais. Le temps & les circonſ-

tances empêchèrent ce prince d'avoir recours à plusieurs beaux-esprits, qui depuis ornèrent sa cour devenue une des plus magnifiques & des plus galantes de l'Europe. Il ne fut pas en son pouvoir d'employer un *Cowley*, digne rival de Pindare & le chantre des infortunes de David; un comte de *Rochester*, ce Juvénal Anglois; un *Waller*, le Voiture & le Chaulieu de l'Angleterre; le premier de cette nation qui, dans ses vers, ait consulté l'harmonie, ait cherché l'arrangement des mots & le goût dans le choix des idées; ce poëte, qui, vivant à la cour avec soixante mille livres de rente, cultiva toujours son talent pour les vers agréables & faciles; le même qui, en ayant fait à la louange de Charles II, les lui présentant & s'entendant reprocher qu'il en avoit fait de meilleurs pour Cromwel, répondit au prince: *Nous autres poëtes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.* Il ne falloit rien moins que ces génies pour se mesurer avec Milton.

Une cause aussi bonne que celle d'un roi mort sur l'échafaud, d'une famille errante dans l'Europe, & de tous les

rois même de l'Europe, intéressés dans cette querelle, fut plaidée, comme on l'avoit bien prévu, doctement & ridiculement. Saumaise intitula son livre : *Défense des rois* (*). Le début seul de l'ouvrage fait rire. » Anglois, qui vous » renvoyez les têtes des rois comme » des balles de paume ; qui jouez à la » boule avec des couronnes ; qui vous » servez de sceptres comme de ma- » rottes, &c. «

Les monarchomaques triomphèrent. Milton répondit sans peine au livre de la défense des rois, par un autre ouvrage sous ce titre : *Défense pour le peuple Anglois* (**). Jamais cette nation, si fertile en frondeurs, en libèles diffamatoires, n'en vit un pareil. A Paris, il fut brûlé par la main du bourreau ; & l'auteur eut, à Londres, un présent de mille livres sterlings. Cet ouvrage a, plusieurs fois, été réimprimé. Son principal mérite est celui des circonstances. Il y règne un ton continuel de déclamateur. Le stile en est

(*) *Defensio regia.*

(**) *Defensio prò populo Anglicano.*

insupportable. Il ne faut juger de Milton que par ses vers.

Mais, quelque mauvaise que fût sa prose, elle étoit encore supérieure à celle de son antagoniste. Saumaise, tout intrépide, tout exercé qu'il étoit dans les écrits satyriques, fut épouvanté de la réponse qu'on lui fit. De peur de s'en attirer une nouvelle, il garda le silence, & remit en d'autres mains la cause des rois. Pierre *Dumoulin*, bénéficier de Cantorbéry, & Morus, ministre de Charenton, s'en chargèrent : mais elle ne fut pas mieux plaidée qu'auparavant. Le *Cri du sang royal* (*) n'avoit rien d'imposant que le titre. Milton fondit sur ses deux nouveaux adversaires, comme un vautour sur sa proie, & les écrasa l'un & l'autre.

Les troubles d'Angleterre ressembloient à ceux d'Ecosse. On écrivit pour & contre Marie Stuart. Buchanan, esprit altier, audacieux & plus républicain encore que Milton, avoit ébranlé, par d'horribles libèles, les fondemens de l'autorité royale. Il se

(*) *Clamor regii sanguinis.*

vantoit de faire tomber les fers du monde entier. Barclai voulut défendre les loix, réfuter Buchanan ; mais Barclai fuccomba. Les fecouffes données au trône d'Ecoffe s'étoient fait fentir en Angleterre. Les idées républicaines y avoient prévalu. Toutes les autres y fembloient abfurdes. Milton, avec moins de mérite, eût encore remporté facilement la victoire aux yeux des Anglois.

Il ne quitta la plume que lorfque les ennemis de la maifon de Stuart posèrent les armes. Ils voulurent que cet écrivain fût compris dans l'amniftie que Charles II leur donna. Mais il fut déclaré, par l'acte même d'amniftie, incapable de pofféder aucune charge dans le royaume. Il mena, depuis, une vie malheureufe. Il a laiffé des enfans pauvres. Une de fes filles, morte il n'y a pas longtemps à Londres, y mendioit des fecours publics. A la fin, elle excita la générofité d'une illuftre princeffe. Sans cette protectrice déclarée des lettres & des arts, le nom immortel de Milton n'eût pas été plus utile à fa fille, que ne l'eft à leurs defcendans celui de quelques-uns de nos premiers

écrivains. Témoin un parent (*) de Corneille, & la postérité (**) de La Fontaine. Sous Auguste, ils auroient eu des titres pour avoir part à ses libéralités (***).

Milton, cet ardent ennemi des rois, le fut aussi de toutes les sectes qui dominoient dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune. Point d'église en Angleterre qui puisse se vanter de l'avoir eu parmi ses membres. Il eût mieux fait de garder cette neutralité dans les guerres civiles. Ce re-

(*) Il a fallu que les comédiens, par leur générosité, le vengeassent de la rigueur du sort. La représentation de *Rodogune*, donnée à son profit le 10 mars 1760, est une action qui les met au rang des meilleurs citoyens. Les clameurs de quelques gens de lettres ont procuré à la fille de M. Corneille l'avantage de l'éducation. M. de Voltaire, sollicité par eux, vient d'attirer chez lui cet unique rejetton du père de notre tragédie.

(**) Elle a le privilège d'être exempte de toute taxe & imposition. C'est plutôt une distinction qu'un secours.

(***) Comment en usa-t-il envers un petit fils de l'orateur Hortensius? Après l'avoir comblé de biens & d'honneurs, après l'avoir magnifiquement vengé des rigueurs de la fortune, qui le réduisoit à l'indigence, Auguste voulut qu'il se mariât, pour conserver des rejettons d'un grand homme.

doutable apologiste du parlement contre son roi, plia son génie altier à servir Cromwel; &, par une fatalité qui n'est pas rare, voulant être libre, il devint l'esclave d'un tyran.

BOSSUET,
ET
FENELON.

Il devoit en être de leur querelle, née dans le sein de la cour, comme de tant d'intrigues qui s'y passent, qui se bornent à brouiller quelques hommes & quelques femmes, & qui, après avoir fait tenir beaucoup de bons ou de mauvais propos, finissent par être oubliées. Les disputes du quiétisme, de l'amour pur & parfait, si humiliantes pour la raison humaine, auroient eu le même sort, sans le nom des personnages qui s'y trouvèrent entrainés; Louis XIV, madame de Maintenon, & les deux plus beaux génies qui fussent alors dans l'église. Ce fut une femme visionnaire qui les brouilla.

Son

Son nom étoit *Bouvières de la Motte*, & sa patrie *Montargis*. Elle avoit épousé le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appellé *Guyon*. Devenue veuve à l'âge de vingt cinq ans, ayant de la beauté, du bien, une naissance honnête, un esprit fait pour le monde, elle voulut y vivre comme dans un cloître, & s'entêta de ce qu'on appelle *spiritualité*. Elle accordoit avec ce goût un soin extrême de la parure, l'amour de la danse & des fêtes, une affectation à laisser *entrevoir une très-belle gorge*. Elle se tenoit longtemps à l'église, moins pour invoquer son *amour* (c'est le nom qu'elle donnoit à Jésus-Christ), que pour *être vue de son amant* dans le seigneur. On parla beaucoup de sa liaison, innocente sans doute, mais qui passa longtemps pour suspecte, avec Lacombe, barnabite, natif de Tonon en Savoye, homme débauché dans sa jeunesse, dévot & mystique dans l'âge mur, & mort fou.

Ce barnabite, qu'on nous dépeint d'une physionomie sinistre, d'un maintien imposant, apprêté, mais d'une conversation séduisante, fut le directeur de celle qui vouloit se donner, en

France, pour une Thérèse, & faire prendre son galimathias pour des révélations & des prophéties. Lacombe eut la confiance de madame Guyon. Ils se firent de ces ouvertures de cœur, de ces épanchemens que les seuls dévots connoissent. La pénitente faisoit trophée d'avoir un pareil directeur; & le directeur ne se glorifioit pas moins d'avoir une semblable pénitente. *Dieu m'a fait la grace de m'obombrer par le P. Lacombe*, disoit madame Guyon: *J'ai obombré madame Guyon*, disoit le P. Lacombe.

Aussi singuliers l'un que l'autre dans leurs idées extravagantes de mysticité, dans leurs rafinemens d'amour pur, en se communiquant leurs erreurs, ils les réduisirent en systême. Il ne fut plus question que de les publier & de leur donner du crédit dans le monde. Cette ambition d'avoir des disciples, la plus forte peut-être de toutes celles du cœur humain, commune aux grands dévots, aux grands philosophes & aux grands scélérats, s'empara de nos deux mystiques.

Ils parcoururent le pays de Gex, le Dauphiné, le Piémont, & s'y montrè-

rent partout en apôtres. Ils y prêchoient le renoncement entier à soi-même, le silence de l'ame, l'anéantissement de toutes ses puissances, le culte intérieur, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Un amour vif & désintéressé devoit tenir lieu de tout. Ils faisoient de cette vie une anticipation de l'autre, une extase sans réveil, une jouissance continuelle de bonheur pour les ames tendres & pieuses. Celles qui tenoient encore à la terre, apprenoient d'abord à s'en détacher dans le livre intitulé *le Moyen court*; mais celles qui avoient pris leur vol dans le sein de Dieu même, se baignoient dans une mer de délices célestes, & flottoient sur les *ondes impétueuses des torrens.*

Les nouveaux apôtres n'établissoient, dans l'exposition de leur doctrine, que des principes très-vrais à quelques égards, mais dont ils tiroient des conséquences très-fausses & très-dangereuses. Toutes les passions y trouvoient leur compte, la volupté, l'orgueil, & sur-tout la paresse. On arrivoit, par un chemin tout semé de fleurs, à ce que la perfection a de plus sublime.

Le directeur & la pénitente s'attirèrent d'abord quelque persécution. Elle ne fit que les rendre plus respectables. La foule de leurs prosélytes grossit. On se laissoit prendre aux exhortations, à l'air insinuant du P. directeur. Mais les principales conquêtes furent dues à la compagne de son zèle & de son apostolat. Ses aumônes considérables, son éloquence naturelle, les charmes de sa figure, gagnèrent les imaginations tendres & flexibles. Des femmes foibles, des religieux jeunes & plus foibles encore, sentirent bientôt leur cœur brûler de l'amour pur. Ils n'avoient jamais tant aimé Dieu, que depuis qu'ils l'aimoient dans madame Guyon. Elle eut des adorateurs jusques dans la grande chartreuse.

Le jeûne acheva d'affoiblir son cerveau. Elle se donnoit les titres les plus extravagans, se qualifioit de *femme enceinte de l'apocalypse*, *d'épouse de Jésus-Christ*, *supérieure à sa mère*, *de prophéteſſe*, *de fondatrice d'une nouvelle église*, &c., &c. *Ce que je lierai*, disoit-elle, *sera lié, ce que je délierai sera délié : je suis cette pierre fichée par la croix sainte, rejettée par les architec-*

tes. Quand son esprit prophétique s'emparoit d'elle, on croyoit entendre les Ezéchiel & les Isaïe. Elle imitoit leur langage véhément & figuré. Elle prophétisa que tout l'*enfer se banderoit contr'elle;* que *la femme seroit enceinte de l'esprit intérieur, mais que le dragon se tiendroit debout devant elle.* Cette vision, dont elle fit confidence au P. Lacombe, ne se trouva pas totalement fausse. Etant de retour à Paris, en 1687, & continuant à prêcher à leur ordinaire, ils s'y attirèrent des ennemis puissans.

Harlai de Chanvalon étoit alors archevêque. Ses mœurs ne furent point à l'abri de la critique : on l'accusoit d'aimer les femmes. Mais celle-ci n'éprouva que des rigueurs. Il obtint un ordre du roi pour qu'elle fût enfermée. On la mit dans le couvent de la Visitation de la rue saint Antoine. Pour le P. Lacombe, on lui fit l'honneur de le mettre à la Bastille. On l'accusa d'avoir séduit sa pénitente, d'avoir profité de ses momens de folie pour attenter à sa vertu. Mais ces accusations parurent, dans la suite, très-injustes, malgré tout ce qui déposoit

contr'eux ; malgré des lettres interceptées, où le langage de l'amour étoit traité de la manière la plus tendre & la plus vive ; malgré l'exposition d'une morale qui présente sans cesse à l'imagination des images indécentes, des idées de lubricité. Les gens sensés regardèrent toujours Lacombe & la Guyon, comme deux personnes de bien dont l'esprit étoit aliéné, mais dont il falloit respecter les mœurs.

Heureusement pour la pénitente, elle s'étoit fait des protections. Avec son beau systême de ne s'inquiéter de rien, elle n'avoit pas laissé d'agir & de se précautionner contre les orages qui la menaçoient. Elle s'étoit assurée d'une cousine qu'elle avoit dans la maison de S. Cyr, nommée la *Maison-Fort*, d'une ancienne famille de Berry, parente très-estimable, & devenue la favorite de madame de Maintenon. Les duchesses de *Charôt*, de *Chevreuse*, de *Beauvilliers*, de *Mortemar*, toutes femmes de piété, s'intéressèrent à la délivrance d'une dévote faite pour amener le ciel sur la terre, & la changer en un séjour de calme & de félicité parfaite. On crie à l'injustice. On

parle à madame de Maintenon, qui, ſur le champ, agit pour faire relâcher cette femme extraordinaire. Les ordres furent donnés. L'archevêque voulut d'abord les éluder; mais, trop bon courtiſan pour réſiſter toujours, il rendit bientôt madame Guyon aux empreſſemens de ſes amies.

Libre, elle vole à Verſailles, eſt introduite dans S. Cyr, & c'eſt là qu'elle fit connoiſſance avec l'abbé de Fénélon : c'eſt là que ſe formèrent leurs liaiſons innocentes, leur commerce de dévotion & de ſpiritualité ſi fatal à tous deux.

L'abbé de Fénélon, né dans le Périgord en 1651, élevé par l'évêque de Sarlat ſon oncle, dirigé par l'abbé Tronſon, au ſéminaire de S. Sulpice, employé pluſieurs années à la converſion des Calviniſtes, prédicateur, théologien, & très-bel eſprit, étoit encore l'homme du royaume le plus aimable. Abeille légère & difficile dans ſon choix, il n'avoit pris que la fleur des ſciences & des belles-lettres. Son génie étoit créateur & lumineux; ſon goût ſûr & naturel; ſon imagination douce & brillante; ſa converſation inſtruc-

tive & délicieuse ; sa plume celle même des graces. Charmant dans un cercle de courtisans & de femmes, de sçavans & de beaux esprits, souhaité partout, & ne se livrant qu'à des amis intimes, aimant & rendant aimable la vertu, fait pour le peuple & le grand monde, la ville & la cour, il n'y parut que pour en être l'idole. L'éducation des enfans de France lui fournit l'occasion de développer ses talens. Après avoir dîné, souvent en tiers avec madame de Maintenon, il alloit à saint Cyr faire des conférences dévotes. La dévotion étoit alors en règne à la cour. Les personnes de la plus haute qualité se rendoient à ces pieuses assemblées. On regardoit Fénélon comme l'apôtre de saint Cyr, de cette maison naissante destinée à devenir l'asyle de la piété, aussi bien qu'une ressource pour la noblesse indigente. Il est aisé d'imaginer combien madame Guyon fut empressée d'entendre le saint à la mode, un homme dont la façon de penser & de sentir étoit analogue à la sienne. Elle le vit, l'écouta, l'admira, l'aima sur-tout. Un rapport d'humeur, une sympathie invincible, un je ne sçais

quoi de romanesque dans le caractère de l'un & de l'autre, les lia bientôt étroitement. Leurs ames pures & sensibles à l'excès n'en firent plus qu'une. Dans ses extases de joie, l'amante, saintement passionnée, disoit à son amant dans le seigneur : » O mon » fils ! mon cœur est collé au cœur de » Jonathas. Je mourrois s'il y avoit » le moindre entre-deux entre toi & » moi, entre nous & dieu. O mon » fils ! « Que ces paroles devoient faire une impression profonde dans le cœur tendre & vertueux de l'auteur de *Télémaque*, lui dont l'imagination s'embrasoit par l'idée de la candeur & de la vertu, comme celle des autres s'enflamme par les passions !

Madame Guyon avoit pris Lacombe pour son directeur ; mais elle ne fit de Fénélon qu'un disciple. Fière & sûre d'une telle conquête, elle s'en servit pour mettre en vogue toutes ses idées, & elle les répandit avec succès dans saint Cyr. L'évêque de Chartres, *Godet Desmarais*, dans le diocèse duquel est cette maison, fut instruit & allarmé de ce qui s'y passoit. Son esprit, ombrageux & timide, grossit en-

core les monstres qu'on lui présentoit pour les combattre. D'autre part, l'archevêque de Paris menaça de recommencer ses poursuites. De manière qu'une maison, choisie pour être un lieu de paix & de délices, alloit se changer en un séjour de discorde & de désolation. Madame de Maintenon trembla pour son ouvrage. Elle connoissoit l'horreur du roi pour toute ombre de nouveauté. D'ailleurs, dans son état de grandeur & de considération, elle n'eut pas été flattée en se mettant à la tête d'une espèce de parti. Sa résolution fut bientôt prise. Quelque attachement qu'elle eût pour madame Guyon, elle rompit avec elle, & lui défendit le séjour de saint Cyr.

L'orage contre Fénélon se formoit. Continuer ses liaisons avec une femme enthousiaste & suspecte d'opinions dangereuses, c'étoit risquer beaucoup. Il s'exposoit à perdre sa place & ses espérances. Il conseille à son amie de se mettre entre d'autres mains, de choisir un guide très-habile qui la conduiroit mieux, & désigne l'évêque de Meaux, Bossuet.

Personne alors, dans l'église Gal-

licane, n'avoit plus de réputation. C'étoit le Chryfoftôme de fon fiècle. On l'a défini le feul homme éloquent parmi beaucoup d'écrivains de génie. Il fait autorité dans l'églife. Les molinistes & les janféniftes le citent également. On a de ce prélat, ainfi que de Fénélon, plus de cinquante ouvrages différens. Mais jamais l'un ne fe fut immortalifé fans fes *Oraifons funèbres*, & fon *Difcours fur l'Hiftoire univerfelle*; non plus que l'autre, fans fon poëme ou roman admirable de *Télémaque*. Boffuet, après s'être longtemps regardé comme le maître & l'ami du *fecond des hommes pour l'éloquence, & du premier pour les qualités du cœur*, en étoit devenu le rival.

L'attention de Fénélon à lui renvoyer fon amie, comme au feul oracle qu'il falloit confulter, avoit l'apparence du procédé le plus louable. Mais Boffuet reconnut mal cette marque d'eftime. Il ne pardonna point à Fénélon fes talens & fes vertus; fa concurrence avec lui dans la charge de premier-aumônier de madame la ducheffe de Bourgogne, & fa démiffion de l'abbaye de S. Valleri, le jour

M vj

même qu'on lui donna l'archevêché de Cambrai ; démission édifiante sans doute, mais qui devenoit une critique sanglante de quelque prélats, & nommément de l'évêque de Meaux, qui, surchargé d'honneurs, possédoit aussi plusieurs bénéfices. Il se chargea de diriger madame Guyon. Cette femme, déjà célèbre, pouvoit ajouter à la gloire de ce grand homme, s'il étoit assez heureux pour qu'on la vît ramenée. Elle lui témoigna d'abord la plus grande confiance, communia de sa main, & lui donna tous ses écrits à examiner.

Bossuet, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, & l'abbé Tronson, supérieur de saint Sulpice, s'assemblèrent, pour cet examen, au village d'Issi. L'archevêque de Paris, *Chanvalon*, jaloux qu'on empiétât sur ses droits, & que d'autres que lui se portassent pour juges dans son diocèse, fit promptement afficher une censure publique des matières qu'on alloit examiner. On rit de cette censure précipitée. Madame Guyon se retira dans la ville de Meaux. Elle eut beaucoup de peine à souscrire à sa condamnation. Mais, enfin, elle fit le sacrifice

de ses opinions à Bossuet qui l'exigeoit, & lui promit de ne plus dogmatiser.

Elle ne tint point sa parole. Son imagination, échauffée plus que jamais par les persécutions & par ses rêveries, se donna de nouveau carrière. La cour, fatiguée des plaintes qu'on lui faisoit, ordonna l'enlèvement de madame Guyon. Elle fut mise à Vincennes l'an 1695. Cette retraite n'étoit pas celle qui lui convenoit le mieux. Quel cerveau que celui d'une femme qui » épou» se Jésus-Christ dans une des ses ex» tases; qui suffoque de la grace in» térieure, & qu'on étoit obligé de dé» lacer ; qui se vuide (à ce qu'elle » disoit) de la surabondance de gra» ces, pour en faire enfler le corps » de l'élu assis auprès d'elle! « Elle n'avoit encore extravagué qu'en prose; mais à Vincennes elle composa des milliers de vers mystiques, parodia les opéra de Quinault, & ne mit aucune borne à sa folie.

Un écrivain célèbre observe que, dans le temps qu'on tenoit en France madame Guyon enfermée, on sollicitoit à Rome la canonisation de Marie d'*Agréda*, plus visionnaire elle seule

que tous les myſtiques enſemble. L'université de Salamanque & la Sorbonne étoient en guerre pour elle. L'une jugeoit Marie d'*Agréda* une grande ſainte, & l'autre la traitoit d'eſprit foible.

L'affaire de madame Guyon occupoit toujours Boſſuet. En la terminant avec gloire & promptement, il pouvoit avoir le chapeau de cardinal. La grande difficulté étoit de détacher l'abbé de Fénélon de la perſonne & des ſentimens de ſon amie. On lui parle, on lui écrit, on le preſſe ; mais on ne gagne rien ſur lui. Boſſuet croit qu'il l'emportera d'autorité. Il préſente à Fénélon une *Inſtruction paſtorale* ſur les livres examinés à Iſſi, & veut qu'il la ſigne. Fénélon eſt ſcandaliſé de la propoſition ; &, révolté de cet air d'empire, il répond qu'on ne *verra jamais ſon nom au bas d'un libèle.* Le livre des *Juſtifications* de madame Guyon parut alors. C'étoit auſſi bien celles de l'abbé de Fénélon. En travaillant à cet ouvrage, il ſe propoſoit de faire revenir le public ſur ſon compte & ſur celui de ſa protégée. Ce n'eſt pas qu'il penſât comme elle dans tout,

qu'il donnât aveuglément dans toutes ſes extravagances. Il croyoit cette femme plus entêtée que coupable ; penſant bien, mais s'exprimant mal; n'ayant d'autre crime que celui d'ignorer les termes ſacrés de la théologie ; moins faite pour tromper que pour être trompée elle-même.

L'orage contre Fénélon groſſiſſoit chaque jour. Ses amis lui cherchèrent un port aſſuré dans le ſein de la tempête. On lui procura l'archevêché de Cambrai en 1695. Il fut ſacré par l'évêque de Meaux. Les deux prélats ſe réconcilièrent. Il ſe firent des proteſtations d'eſtime & d'attachement : mais leur fond de jalouſie mutuelle reſtoit. Les ſcènes de ſcandale, & de diviſion dans la doctrine, recommencèrent à l'impreſſion du livre des *Maximes des Saints*. Quand c'eût été les maximes des hommes les plus pervers, elles n'auroient pas fait plus de bruit. L'ouvrage ſouleva Boſſuet & ſes partiſans. Ils jettèrent les hauts cris.

L'auteur des *Maximes des Saints* vouloit y rectifier tout ce qu'on reprochoit à madame Guyon. Son ſyſtême n'étoit que le développement des idées

orthodoxes des pieux contemplatifs. Il croyoit ſauver leurs ridicules & leurs contradictions. L'ouvrage étoit écrit avec beaucoup d'art. Fénélon avoit jetté la lumière & des graces dans les ſecrets profonds de la myſticité. Ses maximes enchantoient, touchoient, élevoient l'ame. La lecture en parut édifiante, & propre à une dévotion tendre. Les femmes dévorèrent le livre : elles l'appelloient un *livre d'or*, ou *la bible de la petite égliſe*. Cette vogue ne faiſoit que révolter davantage ceux qui l'anathématiſoient. Ils ne vouloient point admettre la réalité d'un état dans lequel on aime dieu ſur la terre, abſolument & ſans intérêt, pour lui-même. Ils ſoutenoient qu'il n'y avoit point de cas où l'on pût faire à dieu le ſacrifice du paradis & de ſon ſalut. Les gens de cour s'amuſoient beaucoup du chapitre du *Mariage de l'ame*. Paris fut inondé de chanſons & d'eſtampes ſatyriques.

Le livre des *Maximes* eſt dénoncé au roi. Ce monarque, effrayé de voir les princes ſes enfans élevés par un héréſiarque, parle à Boſſuet, dont il révéroit le nom & les lumières. Boſſuet

le confirme dans ces ſentimens, ſe précipite à ſes genoux, lui demande pardon de ne l'avoir pas inſtruit plutôt de ce qui ſe paſſoit près de ſon trône, & d'avoir trop ménagé l'archevêque de Cambrai, dans le temps même qu'il lui porte le coup le plus ſenſible. Le P. de la Chaiſe fut auſſi conſulté: mais il vanta le livre; il dit qu'il n'y avoit que les janſéniſtes qui le trouvaſſent mauvais (*).

L'oppoſition des ſentimens de l'évêque de Meaux & du P. de la Chaiſe; les allarmes de Louis XIV; l'embarras de madame de Maintenon, qui affectionnoit l'archevêque de Cambrai, mais qui redoutoit les opinions nouvelles; l'approbation donnée à ſon

(*) On ignore ſi Boſſuet étoit effectivement janſéniſte: mais il eſt bien certain qu'il n'aimoit pas les jéſuites. On lui dit un jour, à table, que ſon neveu l'abbé Boſſuet, depuis évêque de Troie, vouloit quitter le petit-colet pour entrer dans le ſervice. L'oncle s'écria: *Tant mieux, je ſerai diſpenſé de faire ma cour aux jéſuites.* A ſa mort, il ſe répandit un bruit, qu'on avoit trouvé, parmi ſes papiers, une *apologie des réflexions morales de Quênel.* Les jéſuites s'inſcrivirent en faux. On parla de produire le manuſcrit original: mais l'on eſt encore à le montrer. Les auteurs de cette anecdote veulent, ſans aucun fondement, que le neveu de Boſſuet l'ait publiée.

livre par MM. Tronfon, Fleury, Hébert; le jugement impartial qu'en avoit porté le cardinal de Noailles : tout cela faifoit un grand bruit. Les efprits modérés cherchèrent à concilier les deux prélats. Mais, chacun croyant avoir également raifon, ils écrivirent l'un contre l'autre. Boffuet appella fon illuftre antagonifte le *Montan* de la *nouvelle Prifcille*. Ne craignoit-il point qu'on ne lui parlât de mademoifelle *Defvieux de Mauléon* (*), & qu'on

(*) On a prétendu qu'ils étoient mariés fecrettement, qu'il n'avoit manqué à leur contrat de mariage que la célébration. Saint Hyacinthe, connu par la part qu'il eut à la plaifanterie de *Mathanafius*, paffa pour leur fils Boffuet, raconte-t-on, étoit très-jeune lorfqu'il contracta cet engagement. Mademoifelle Defvieux lui fit le facrifice de fa paffion & de fon état, pour ne pas mettre obftacle à la fortune que l'éloquence de fon amant lui procureroit dans l'églife. Elle confentit à ne point fe prévaloir de fes droits ; & l'on ajoute qu'elle n'abufa jamais d'un fecret dangereux. Boffuet, ceffant ainfi d'être fon mari, entra dans les ordres Après la mort du prélat, on règla les reprifes & les conventions matrimoniales. On cite, pour garant de la vérité de ce fait, une famille confidérée dans Paris, & qui l'a révélé. Malgré cela, ce mariage n'a peut-être pas plus de fondement que les liaifons fufpectes de Fénélon avec madame Guion. On peut affurer uniquement que mademoifelle Defvieux vécut toujours l'amie de l'évêque de Meaux, & qu'on refpecta leur union févère. Il lui acheta la petite terre de Mauléon à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de Mauléon, & a vécu très long-temps.

ne fît usage contre lui des bruits qui couroient sur leur compte ? Mais la voie odieuse de récrimination étoit indigne de l'archevêque de Cambrai. Les emportemens de ses ennemis ne le firent jamais sortir de sa douceur naturelle. Il se plaignoit sans imputer des crimes. Il disoit simplement à Bossuet, dont il connoissoit la violence & la politique : » Vous allez me pleu» rer partout, & partout vous me pleu» rez en me déchirant. «

Quand ils furent las d'écrire & de disputer inutilement, ils envoyèrent leurs ouvrages au pape, & s'en remirent à la décision d'Innocent XII. Les circonstances n'étoient pas favorables à Fénélon. Rome avoit, depuis peu, condamné le fameux Molinos, prêtre Espagnol, grand directeur & homme de bien. Son quiétisme paroissoit le même que celui de l'archevêque de Cambrai. Louis XIV avoit pressé la condamnation de Molinos, à la sollicitation de ses ennemis. Ainsi ce monarque étoit engagé, sans le sçavoir, à poursuivre l'amour pur & parfait des mystiques. Fénélon n'avoit pour lui que le cardinal de Bouillon, ambassa-

deur de France à Rome, & les jésuites, qui l'avoient traversé dans les commencemens de sa fortune & qui le servirent après : encore faut-il excepter les PP. la Rue & Bourdaloue, qui ne furent jamais de ses amis. La Rue fit en chaire une sortie contre le livre des *Maximes des saints*, & fut très-désapprouvé de ses confrères. Ils sollicitoient vivement à Rome en faveur de l'amour pur & désintéressé, pendant qu'on les accusoit en France de rejetter toute espèce d'amour divin. Leur histoire a été comparée à celle de M. Langeais, *poursuivi par sa femme, au parlement de Paris, pour cause d'impuissance; & par une fille, au parlement de Rennes, ponr lui avoir fait un enfant.* Il perdit l'une & l'autre affaire.

L'évêque de Meaux avoit pour lui son grand nom, l'adhésion de plusieurs prélats de France, les signatures de quelques-uns & celles d'un grand nombre de docteurs, tous ligués contre les *Maximes des saints*. Il porta lui-même au roi ces signatures. Ce qui le servit le moins, c'est la députation de l'abbé Bossuet vers le saint siège. Le neveu étoit aussi médiocre que l'oncle étoit

grand homme. On attendoit chaque jour la décision du pape. L'affaire traînoit en longueur par des manœuvres secrettes, par les divisions éternelles des consultans, qui sont des moines & rarement des prélats, qui ne s'occupent que d'intrigues & de plaisirs. Louis s'impatiente : il écrit lui-même à sa sainteté, pour qu'elle donne la paix à l'église de France. Il desiroit la condamnation des *Maximes des saints* autant que Bossuet. Le monarque étoit prévenu contre l'auteur & contre son systême. Il se confirma dans ses idées, lorsque l'archevêque de Cambrai lui eut laissé entrevoir les siennes, dans une conversation qu'ils eurent ensemble. Fénélon parla de la religion & du gouvernement en romancier. En le quittant, le roi dit : *J'ai entretenu le plus bel esprit & le plus chimérique de mon royaume.* Cela rappelle la réponse de Bossuet à madame de Grignan, qui lui demandoit si Fénélon avoit tant d'esprit : *Ah, madame ! il en a à faire trembler.*

En attendant que Rome décide, Fénélon est disgracié, malgré la protection toute-puissante de madame de

Maintenon & du P. de La Chaiſe, & malgré les larmes du duc de Bourgogne. Il perd ſa place de précepteur des enfans de France. Sa diſgrace entraîna celle de la plupart de ſes parens & de ſes amis. Ils furent privés de leurs emplois, ou chaſſés de la cour. Enfin le dernier coup eſt porté. Rome prononce, & Fénélon eſt condamné. Dès qu'il le ſçait, il monte lui-même en chaire & publie ſa condamnation. Il donne un mandement contre ſon livre, & fait faire, pour l'expoſition du ſaint-ſacrement, un ſoleil dont un des anges, qui en étoient les ſupports, fouloit aux pieds divers livres hérétiques, ſur un deſquels étoit le titre du ſien. Des actions ſi belles furent empoiſonnées. On crut qu'il y entroit du faſte & de l'orgueil. Cette docilité, unique dans un homme de génie, lui gagna tous les cœurs. Le pape & les évêques l'en félicitèrent. Mais ſes ſuffragans ſe comportèrent indignement. Ils firent inſulter, dans ſon palais, ce même prélat dont Marlborowg & ſes Anglois reſpectoient les terres, pendant que toutes les autres de la province étoient livrées aux flammes, au pillage.

On a dit, on a écrit même que Fénélon n'avoit été disgracié que pour s'être opposé à la publication du mariage de madame de Maintenon, qui devint son ennemie & trouva l'occasion de se venger: mais c'est un conte. Il est faux qu'au sujet de ce mariage on ait consulté Fénélon, & il est sûr que madame de Maintenon lui fut toujours attachée. La seule chose qui le perdit à la cour, c'est sa réputation de quiétiste & d'homme à projets. Les siens étoient admirables dans la spéculation, mais impraticables. Ses maximes de gouvernement approchent de la république de Platon.

Frappé de l'amour du bien & de l'humanité, plein de la lecture des anciens, il développa toutes ses idées dans le *Télémaque*. Est-ce Homère ou Virgile qui a tenu le crayon dans ce roman moral? Il y a toute la pompe de l'un & toute l'élégance de l'autre, les agrémens de la fable & la force de la vérité, des descriptions nobles & sublimes, & des peintures riantes & naturelles. Les peuples trouvent, dans cet ouvrage, un ami zèlé qui ne cherche qu'à les rendre heureux; & les rois

un ennemi implacable de la flatterie. Partout la vertu s'y présente sous mille formes, suivie de la félicité. Quel style vif, naturel, harmonieux ! Le *Télémaque* est unique en son genre. On y remarqua cependant des défauts ; mais on appuya davantage sur quelques méchancetés qu'on crut y voir. Les plus beaux tableaux furent jugés des portraits. Madame de Montespan, Louvois, le roi Jacques, Louis XIV, n'étoient pas représentés à leur avantage. En quinze mois, il parut vingt éditions du *Télémaque*. Il fut imprimé la première fois sur une copie qu'un domestique de l'auteur lui vola. *On disoit que ses Maximes des saints étoient un roman, & que le roman de Télémaque étoit les Maximes des rois.*

Retiré dans son diocèse, il y vécut occupé de la composition de différens ouvrages ; faisant les délices de quelques amis intimes & tendres ; consulté des grands, & particulièrement du duc d'Orléans, depuis régent ; toujours regretté vivement, mais inutilement, par le duc de Bourgogne ; adoré des curés, des soldats, des pauvres de son diocèse, qui tous l'appelloient leur père ;

re; ayant enfin trouvé, ce semble, le bonheur véritable, &, malgré cela, parlant sans cesse de la cour & la regrettant. Il reconnut, sur la fin de sa vie, la vanité des sciences, & fit quelques vers galans (*) dans le goût de ceux de Quinault.

Bossuet, dont le triomphe parut plus humiliant que la défaite de son rival, mourut également dans son diocèse, avec la réputation d'un prélat zélé, laborieux & charitable. On prétend (**) que ces deux célèbres antagonistes, qui combattirent avec tant de chaleur pour des matières de théologie, avoient une façon de penser toute philosophique, & que, s'ils étoient nés à Londres, ils auroient donné l'essor à leur génie & déployé leurs principes, que personne n'a bien connus.

(*) Siécle de Louis XIV. *Quiét.*
(**) Siécle de Louis XIV.



LE PERE BOUHOURS,

ET

BARBIER D'AUCOUR.

BOUHOURS eſt, aux grands écrivains du ſiècle de Louis XIV, ce qu'eſt aux excellens peintres d'hiſtoire un bon peintre en miniature. Il n'éleva jamais ſa penſée à des choſes de génie. Il eſt pur, clair, correct, élégant, agréable ; mais jamais ſublime. Le mérite de Bouhours eſt celui du méchaniſme & de l'art. On a dit qu'il ne lui manquoit, *pour écrire parfaitement, que de ſçavoir penſer.*

D'Aucour, au contraire, écrivoit bien & penſoit encore mieux. C'eſt encore un de ceux à qui Deſpréaux n'a pas rendu juſtice. D'Aucour, en plaidant, manqua de mémoire. Son aventure devint l'objet de la ſatyre, & l'on jugea longtemps cet avocat d'après elle. Le temps & ſes écrits l'ont vengé. C'eſt un des meilleurs ſujets qu'ayent eu l'académie Françoiſe &

le barreau. Il paſſe pour avoir ouvert la carrière aux Cochin, aux Aubri. Son plaidoyer pour un homme innocent, appliqué à la queſtion, eſt un chef-d'œuvre ; mais rien ne l'a plus fait connoître que les *Sentimens de Cléanthe ſur les entretiens d'Ariſte & d'Eugène*. Cette critique eſt à la fois l'ouvrage de l'eſprit & du goût, & celui d'un mouvement de vengeance contre les jéſuites.

D'Aucour eſt fort connu chez eux ſous le nom d'*avocat ſacrus*. Ce nom lui fut donné par leurs penſionnaires, parce qu'expliquant d'une manière indécente les tableaux énigmatiques, expoſés dans l'égliſe du collège de Louis le grand, & qu'étant prié d'avoir attention qu'il étoit dans un lieu ſacré, il répondit bruſquement, en faiſant un barbariſme (*) : *Si le lieu eſt ſacré, pourquoi les expoſez-vous ?* Ce barbariſme le fit accompagner & huer juſqu'à la porte du collège. D'Aucour jura qu'il ſe vengeroit, & voulut punir tous les jéſuites dans la perſonne

(*) *Si locus eſt ſacrus, quare exponitis ?*

& dans les écrits du second Vaugelas de son siècle.

Bouhours soutint cette réputation dans tout ce qu'il fit. On estima sa *Relation de la mort chrétienne du duc de Longueville.* Sa *vie de saint Ignace*, & sur-tout celle de *saint François-Xavier*, furent très-bien reçues. Les gens du monde la lisoient avec plaisir. Il mit le comble à sa gloire, par la *manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*; livre très-utile aux jeunes gens, pour leur former le goût, & leur apprendre à fuir l'enflure, l'obscurité, les pensées fausses & recherchées. Mais aucun de tous ses ouvrages n'a fait oublier les *Entretiens d'Ariste & d'Eugène.* On y trouve des morceaux admirables. Barbier d'Aucour attaqua ce livre au milieu de son plus grand succès. Il en donna une critique sous le titre de *Sentimens de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste*, &c.

Tout ce qu'on peut exiger d'un observateur rigide & judicieux s'y trouve réuni, esprit de sagacité, finesse de goût, jugement sûr, nuances saisies avec force & clarté, très-bonne plaisanterie. La critique fut jugée parfaite.

Elle ajouta même à la vogue des *entretiens*. On ne voulut plus les lire sans les *Sentimens de Cléanthe*. Le grand Colbert & tous les amis du P. Bouhours ne purent s'empêcher de rendre justice à son judicieux Aristarque. D'Aucour commence par convenir de tout le bien qui s'y trouve : mais, après avoir analysé l'ouvrage, après en avoir décomposé toutes les parties, séparé le vrai du faux, le solide du superficiel, le beau du brillant, on voit clairement que le mauvais domine, que les défauts l'emportent sur les beautés, & que l'éloge se réduit à rien. Il dit que les *Entretiens* sont un livre, mais que *ce n'est que cela*. Amelot de la Houssaie compare cette critique à celle du *Cid*, & prétend que l'une a fait plus de mal au P. Bouhours, que l'autre à Corneille.

Le jésuite fut au désespoir, & crut toute sa gloire éclipsée. Ses amis tâchèrent de le consoler. Son confrère, le P. Commire, lui conseilla de ne pas répondre à d'Aucour, & de le regarder comme un écrivain qu'on honoreroit en le réfutant :

Bouhours, ne rougis point de garder le silence.
Il te faut mépriser Cléanthe & son éclat.
C'est un jeune homme ardent qui, plein de confiance,
Voudroit, pour s'illustrer, t'engager au combat (*).

Mais le trait, lancé contre l'auteur des *Entretiens*, étoit entré trop avant dans son cœur pour l'en arracher. Bouhours en fut blessé tout le reste de sa vie. Il fit ce qu'il put pour faire supprimer la critique, sans néanmoins vouloir compromettre sa réputation. Il gagna secrettement des apologistes de ses productions, & nommément l'abbé de *Montfaucon de Villars*, ce même abbé de Villars, si connu par son *Comte de Cabalis*, & par quelques autres ouvrages aussi singuliers. Cet abbé prit la défense des *Entretiens* dans un petit livre intitulé, *De la délicatesse*. Si l'on veut de l'esprit, de l'élégance, de l'agrément, on en trouvera beaucoup dans cette apologie : mais elle

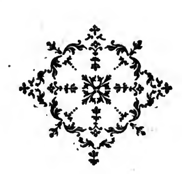
(*) *Ne sit Buhursi, magnanimo pudor*
Vanum Cleanthem ferre silentio,
Tuâque ne digneris ira
Pugnæ avidum juvenem superbæ.

manque de justesse & de raisonnement. Quelque inférieure qu'elle soit à la critique, Bouhours fut au comble de sa joie de se voir soutenu. Il écrivit à l'abbé de Villars pour l'en remercier. Sa lettre est l'expression même du sentiment.

Mais ce triomphe du jésuite ne fut pas long. Dès 1672, Barbier d'Aucour revint à la charge. Il publie une seconde partie des *Sentimens de Cléanthe*, dans laquelle, en réfutant l'abbé de Villars, il donne un supplément à la critique des *Entretiens d'Ariste & d'Eugène*.

Cette dispute fut terminée par cet écrit. Les armes tombèrent d'elles-mêmes des mains des combattans. Il faut convenir que personne, par son caractère, ne méritoit moins d'avoir des ennemis, que le P. Bouhours. Il étoit aussi bon citoyen, aussi bon ami, aussi bon religieux, qu'excellent puriste. On le surnomma l'*empeseur des muses*. Il dit lui-même qu'il n'avoit de talent que celui d'entrer dans la plus fine métaphysique de la *Grammaire*. C'est un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la société. Ce-

pendant elle ne le met point au rang de ſes grands hommes. Elle le regarde comme un auteur futile qui couroit après les mots. On raconte qu'ayant voulu mettre, dans toute la délicateſſe & dans toute la pureté de la langue, un ſermon de Bourdaloue, & que le lui ayant rapporté avec les changemens, Bourdaloue, ce génie mâle & rapide, fut tellement indigné de voir ſon ouvrage défiguré, qu'il le jetta par terre, & proteſta qu'il ne prêcheroit de ſa vie, s'il falloit qu'il le fît dans un goût ſi miſérable & ſi puérile.



L'ABBÉ BOILEAU,

ET

JEAN-BAPTISTE THIERS.

L'*HISTOIRE des flagellans* a causé cette dispute. L'ouvrage amusa bien du monde dans le temps par la singularité du sujet, & par celle du génie de l'auteur, l'abbé Boileau. Cet esprit bisarre n'a jamais rien donné que de bisarre, la *vie des évêques*, la résidence *des chanoines*, les *habits des prêtres*, les *attouchemens impudiques*, les *flagellations*. C'étoit le frère aîné de Dépréaux. Le satyrique disoit de l'abbé que, *s'il n'avoit été docteur de Sorbonne, il se seroit fait docteur de la comédie Italienne.*

L'abbé Boileau commence par exposer, dans son *Histoire des flagellans*, tout le fanatisme de leur secte. Elle naquit en Italie, vers le treizième siècle, d'un mélange monstrueux de dévotion & de crime. Il n'en est point que les flagellans ne crussent expier

en se fouettant en public. Dans cette idée des hommes & des femmes presque nuds, assemblés par milliers, précédés de prêtres qui portoient des étendarts & des croix, armés de toutes sortes de fouets, se déchiroient cruellement, marchant en procession deux à deux. Non contens d'avoir donné ce spectable pendant le jour, ils couroient la nuit les rues, espérant fléchir, par ce moyen, la justice divine. Ils disoient que le sang qui couloit de leurs plaies se mêloit avec le sang de Jésus-Christ. Cette secte, que l'église voulut étouffer dès sa naissance, fit partout des progrès rapides. Elle gagna la Hongrie & l'Allemagne. La France s'en ressentit aussi. Les flagellations publiques y furent de mode. Henri III, dans la suite, les autorisa, les pratiqua. Il institua différentes sociétés de flagellans ou de pénitens bleus, gris, blancs, noirs : elles subsistent encore dans quelques villes des provinces éloignées de la capitale. Mais ces flagellans modernes n'ont rien de commun avec les anciens, si ce n'est les flagellations. Ce goût est principalement resté chez les Espagnols, & chez les

Italiens. Ils en tirent ſouvent vanité. Des amans vont ſe fouetter & ſe mettre tout en ſang ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes.

L'idée de l'abbé Boileau n'étoit pas d'interdire ces actes de pénitence à ſes compatriotes. Il ſçavoit bien que cette maladie, autrefois épidémique, ne les regardoit plus ; que le parlement de Paris avoit donné, en 1601, un arrêt, à la requiſition de l'avocat général Servin, qui condamnoit les flagellations publiques ; mais il avoit en vue certaines pratiques de quelques communautés de religieux & de religieuſes. Il croyoit l'uſage de la diſcipline établi chez eux très-contraire aux bonnes mœurs. Cet inſtrument de pénitence lui en ſembloit un de damnation, ſurtout quand il n'eſt accompagné ni du jeûne, ni de la prière, ou des autres bonnes œuvres.

L'abbé Boileau n'avance rien que de vrai ; mais on craignit qu'il n'allât trop loin. Lorſqu'il voulut faire imprimer ſon livre, il ſe trouva fort embarraſſé. Tous les docteurs lui refuſèrent leur approbation. Il ſurprit un privilège. Quand il préſenta ſon ma-

nuſcrit, le titre étoit : *Hiſtoire des flagellans ſur l'uſage pervers des fouets* (*). Il fut obligé de mettre *bon* (**) au lieu de *pervers*, faiſant entendre qu'on peut tourner à profit les diſciplines.

Malgré cette précaution, à peine l'ouvrage eſt-il devenu public qu'il cauſe un ſcandale affreux. Les dévots & les dévotes, beaucoup de gens même qui ne l'étoient pas, mais qui ſe flattoient de l'être un jour, crient anathême. Ils reclament la liberté des pénitences. Les religieux & les religieuſes ſe plaignent qu'on les perſécute, & ſe diſciplinent avec plus de rage. Ils font agir de tous côtés pour que le livre ſoit ſupprimé, & le privilége révoqué. Mais tous les efforts de la cabale flagellante n'en put venir à bout. L'abbé Boileau la brava. Il avoit juſques-là gardé l'incognito d'auteur ; mais alors il leva le maſque, & publia que l'*Hiſtoire des flagellans* étoit de lui, & la traduiſit en françois.

Jean Baptiſte Thiers en fut indigné ;

(*) *Hiſtoria flagellantium de perverſo flagrorum uſu.*

(**) *De recto.*

mais il n'osa point encore prendre ouvertement le parti des dévots outrés. On ne le soupçonnoit point de l'être. Au contraire, même cet écrivain judicieux ne s'étoit fait un nom que par des dissertations presque toutes composées pour déraciner des abus. Il écrivit contre quelques saints & contre quelques reliques apocryphes, contre la sainte larme de l'abbaye des Bénédictins de Vendôme, & contre l'inscription du couvent des Cordeliers de Reims, *à Dieu & à saint François, tous deux crucifiés*. Mais d'autres temps, d'autres mœurs. Ce même homme se déclara, dans une lettre anonyme, pour l'usage de la discipline.

L'abbé Boileau fut très-maltraité. On disoit qu'il s'étoit étrangement oublié dans son livre; qu'il ne l'avoit fait que pour être lu des petits maîtres; que ses contes étoient plus licencieux que ceux de la Fontaine. On tournoit en ridicule la personne du docteur, son air, sa figure, ses manières, ses discours. Les jésuites approuvèrent la lettre anonyme. Leur suffrage blessa plus l'abbé que tout le reste. Pour se venger & justifier l'indécence qui se

trouve dans plusieurs descriptions de l'*Histoire des flagellans*, il composa un recueil *de cas de conscience, métaphysiques & singuliers*, exposés & rendus très-librement par Sanchès. Mais l'ouvrage ne vit pas le jour. En récompense il donna le traité des *attouchemens impurs*. Les tableaux de l'Arétin (*) sont, à certains égards, moins indécens que les peintures que cet abbé y présente à ses lecteurs. On lut sa traduction de l'*Histoire des flagellans* avec le même esprit, qu'on lit les ouvrages les plus licencieux.

(*) L'Arétin traitoit en même-temps des sujets de dévotion. On a de lui une *vie de la Vierge*, & une *paraphrase des sept pseaumes de la pénitence*. Il s'acquit sur-tout de la célébrité par ses satyres, n'épargnant pas même les souverains. Il se glorifioit de leur faire entendre la vérité mieux qu'aucun prédicateur. De-là, son titre de *fléau des princes*. Ils achetoient son amitié par des présens considérables, & flattèrent tellement son orgueil, qu'il croyoit faire les fonctions du juge suprême, & remplir sa place sur la terre. Dans une médaille qu'il fit frapper, il étoit représenté d'un côté avec ces mots : *au divin Aretin* : Sur le revers, il étoit sur un trône, & recevoit les présens des envoyés des princes ses tributaires. Charles-quint, après le mauvais succès de son expédition de Tunis, lui envoya une chaîne d'or. L'Arétin la pésant dans sa main : *elle est bien légère*, dit-il, *pour une si lourde sottise*. On veut qu'il soit mort d'une manière singulière, pour s'être renversé de dessus sa chaise, à force de rire, entendant

Les cris des dévots redoublèrent. Il parut différentes critiques en 1703. Une entr'autres par Thiers : elle est divisée en deux parties. La première comprend le dessein de l'*Histoire des flagellans* ; & la seconde l'exécution. Thiers plaida pour les flagellations avec le même zèle qu'il montra lorsqu'il écrivit contre l'usage des perruques que portent les ecclésiastiques. Il se fonde en raisonnemens, en autorités. Il s'appuye de celle de Henri IV, qui reçut la discipline sur les épaules, des cardinaux d'Ossat & du Perron ; formalité bien vaine, mais raison plus étrange encore pour vouloir qu'on admettre un usage quelquefois criminel

---

faire des contes orduriers. Il mourut à Venise l'an 1559, âgé de soixante-six ans, & fut enterré dans l'église de saint Luc. On lui fit cette epitaphe :

Qui giace l'Aretin amaro tosco
Del sem' human, la cui lingua trafisse
Et vivi, & morti : d'iddio mal non disse
Et si scuso, co 'l dir, io no'l conosco.

Ci gît le caustique Aretin,
Fléau de tout le genre humain ;
De dieu, dit-il, j'aurois pu l'être :
Mais il eût fallu le connoître.

& ſuggéré par la débauche ; un uſage qui peut être remplacé par tant d'autres plus dignes d'un vrai pénitent ; un uſage enfin que la religion ne preſcrit pas, & qui rappelle ces prêtres de Baal, qui ſe déchiroient à coups de lancettes, ou ces inſenſés *Brammins* qui paſſent la plus grande partie de leur vie, nuds dans leurs cellules, occupés à s'enfoncer des clous dans les bras & dans les cuiſſes, en l'honneur de leur dieu Brama.

La critique de Thiers fut appuyée d'une autre que donna le P. Ducerceau. Ce jéſuite, dont tous les écrits reſpirent l'enjouement & les graces, changea de ton, & prêcha la plus auſtère morale. Les journaliſtes de Trevoux louèrent ſon livre & celui de Thiers. Cet éloge déplut encore à l'abbé Boileau. Son frère Deſpréaux s'en plaignit auſſi. Les jéſuites ne les aimoient pas. L'abbé avoit embraſſé les idées de Port-royal, & l'autre ne les avoit pas épargnés dans ſes ſatyres. Il fit contr'eux une épigramme, dans laquelle il aſſure que l'*Hiſtoire des flagellans* condamne, non l'uſage de la diſcipline, mais l'abus qu'on en peut

faire Cette histoire, dit-il, laisse les plus grands pécheurs libres de se meurtrir de coups. Elle leur défend seulement,

> D'étaler & d'offrir aux yeux
> Ce que leur doit toujours cacher la bienséance,
> Et combat vivement la fausse piété,
> Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
> Par l'austérité même, & par la pénitence,
> Sçait allumer les feux de la lubricité.

Les exemples, cités sur cela dans l'*Histoire des flagellans*, sont horribles. On est étonné que l'abbé Boileau, qu'un homme de son état & d'un genre de vie sévère, ait osé les mettre sous les yeux du lecteur. Son livre est rempli d'images indécentes; ses expressions sont basses, ordurières. Il falloit que l'usage du monde lui fut bien étranger. Quelqu'un lui demandant à propos, de son livre des *Attouchemens impurs* & de toutes les matières licencieuses qu'il y traite, comment il avoit pu choisir de tels sujets: *Je ne sçais*, répondit l'abbé, *mais je n'ai jamais pratiqué rien de pareil*. On rapporte également de Sanchès qu'il étoit d'une innocence de mœurs exem-

plaire. Le livre de l'abbé Boileau n'a pas le mérite du ftile ; il eft mal écrit, &, par-là, moins dangereux que celui de *Chorier*, qui n'a que trop réuni, aux idées les plus libres, l'élégance & la fineffe de l'expreffion.

DESPRÉAUX,

AVEC

le plus grand nombre des écrivains de fon temps.

SON titre de *Grand-Prévôt du Parnaffe*, n'eft pas ce qui doit le faire eftimer davantage. Les noms de quelques miférables victimes, immolées à la rifée publique, ne l'immortaliferont point. Les regards de la poftérité pafferont rapidement fur fes premières fatyres, & s'arréteront à fes belles épîtres, à fon *Lutrin*, & fur-tout à fon *Art poëtique;* ouvrages admirables, où la poëfie eft portée à fon plus haut point de perfection. Quelle jufteffe ! quelle pureté ! quelle force & quelle

harmonie ! Le génie & le travail ont épuisé, dans ces ouvrages, toutes leurs ressources. Le père de notre Horace François, parlant un jour de ses enfans, dit de Nicolas : *que c'étoit un bon garçon, qui ne diroit jamais mal de personne.* Jamais père n'a moins connu son fils. Les satyres de Despréaux mettoient en fureur le fameux duc de Montausier. Toutes les fois que ce misantrope, si honnête homme, entendoit prononcer le nom de ce poëte, » Il faudroit, disoit-il, l'envoyer en » galère, couronné de lauriers, ou » bien le mener, lui & tous les saty- » riques du monde, rimer dans la ri- » vière « Ses principaux démêlés furent avec Charles Perrault, dont nous parlerons ailleurs ; Chapelain, Bussi-Rabutin, Boursault, Saint-Pavin & Linière, Quinault, l'abbé Cotin, & les journalistes de Trevoux. Il seroit inutile de comprendre dans ce nombre d'écrivains, dont quelques-uns sont très-estimables, tant d'insectes qui se redressoient contre le fléau de la déraison, & qui étoient écrasés. Nous insisterons même fort peu sur chaque article, parce qu'il n'est rien

de plus connu que ce qui regarde Desf-préaux.

CHAPELAIN.

Il fut un vrai roi de théâtre. Après avoir joué le personnage le plus considérable dans la littérature, il y joua le rôle le plus ridicule. Le public le jugea d'abord un grand homme, & lui le crut encore plus que le public. Tout concourut à l'enivrer de l'idée de son mérite. La cour le combla d'honneurs & de pensions. Le ministre Colbert le chargea de faire la liste des sçavans les plus dignes des bienfaits du roi. L'académie Françoise le comptoit parmi ses premiers membres, & brigua l'honneur de le posséder; mais, ce qui prouve la grande opinion qu'on avoit de lui, c'est le stratagême qu'employa le cardinal de Richelieu pour accréditer un de ses ouvrages. Il emprunta le nom de Chapelain. Il ne fallut rien moins que le courage de Desfpréaux, & ses cris éternels contre le mauvais goût, pour renverser cette idole.

Il la perça de mille traits, mais dont aucun ne portoit ni sur la religion, ni

ſur l'honneur. Notre Juvénal conſentoit qu'on accordât à Chapelain la réputation d'honnête homme : mais il étoit indigné qu'on lui donnât celle du plus bel-eſprit du royaume. L'éloge lui ſembloit abſurde. Si je ne puis, diſoit-il, écrire ce que je penſe là-deſſus,

> J'irai creuſer la terre, &, comme ce barbier,
> Faire dire aux roſeaux, par un nouvel organe,
> Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

L'application étoit un outrage : mais, quelle vengeance en tirer ? Les amis de Chapelain lui conſeillèrent de ſe taire ; auſſi le fit-il. Il affecta ſeulement de dire partout qu'il étoit ſupérieur aux brocards d'un jeune poëte difficile en matière de goût ; qu'il ne lui feroit pas l'honneur de lui marquer de la ſenſibilité ; que ce feroit s'avilir de prendre la peine de le confondre. Il ajoutoit qu'il avoit une vengeance toute prête, & digne d'un homme de ſa réputation.

C'eſt du fameux poëme de la *Pucelle* dont il vouloit parler, poëme à jamais mémorable par les ridicules qu'on y a jettés, & qui cependant eſt l'ou-

vrage de trente années d'un travail assidu. Montmaur fit ce distique (*) :

La pucelle, à la fin, au grand jour est produite !
Mais on peut la traiter de vieille décrépite.

L'auteur de la *Pucelle*, en la donnant, crut fermer la bouche à ses ennemis, & s'assurer l'immortalité : mais il ne fit que fournir de plus fortes armes à la satyre, & décida la chute de sa réputation ébranlée. Peut-être même que, sans la *Pucelle*, on l'eut toujours estimé. L'évêque d'Avranches, Huet, trouve ce poëme admirable pour la constitution de la fable. Mais tout le monde s'accorde à dire que les vers y sont durs, baroques, faits en dépit du bon-sens. Despréaux, Racine, La Fontaine & quelques personnes de la même société s'imposoient pour peine d'en lire une certaine quantité, lorsqu'on avoit fait une faute contre le langage. Chapelain est la preuve qu'une partie essentielle d'un poëme consiste dans la diction. Il avoit

(*) *Illa capellani dudum expectata puellâ,*
Post tanta in lucem tempora prodit anus.

divisé le sien en vingt-quatre chants. On n'a jamais imprimé que les douze premiers. Il y a quelques années qu'il parut, à Paris, un *prospectus* d'une nouvelle édition de la *Pucelle*, avec les douze derniers chants. Le titre seul effraya tellement le public, qu'il ne se trouva pas vingt souscripteurs.

Despréaux, pour se divertir, rassembloit des vers de ce poëme, & en faisoit aussi quelquefois à l'imitation de ceux de Chapelain. Il les chantoit ensuite sur les airs les plus tendres. Le contraste de l'air & des paroles faisoit un effet très-comique. Les amis de Despréaux étoient de moitié de ce badinage. On parodia des scènes entières du *Cid*. Le pauvre Chapelain fut berné publiquement. On fit mention de toute sa personne, de sa figure, de son maintien, de son habit, de sa vieille perruque, de sa calotte. Cette parodie ou farce fut jouée en plusieurs endroits. L'Apollon de la France ainsi humilié se plaignit, menaça, reclama la justice & l'autorité ; mais ses plaintes lui attiroient de nouvelles dérisions. Enfin ce même homme, dont le public avoit injustement fait sa di-

vinité, devint, plus injustement encore, sa fable; car Chapelain n'est pas un auteur sans mérite. On lit encore avec plaisir une de ses odes au cardinal de Richelieu & ses *Mélanges de littérature*.

BUSSI-RABUTIN.

UNE dame disoit : *Il y a tant d'amour-propre dans tout ce qu'il a écrit, que cela fait mal au cœur. Il put la vanité.* C'étoit en effet un second Narcisse. Il s'aimoit, & s'estimoit encore plus. Il avoit toutes les prétentions ; celles de la plus haute naissance, du génie, de la figure, du courage, de l'homme à bonnes fortunes. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, il croyoit n'avoir point d'égal ; & l'on sçait combien il étoit dans l'erreur. Ce qui surprend davantage, c'est qu'il voulut l'emporter sur le maréchal de Turenne. Il conserve ce ton avantageux jusques dans ses lettres à Louis XIV. Le comte de Bussi ne desiroit rien tant que de faire l'entretien du public.

Il critiqua l'épître de Despréaux sur le

le passage du Rhin. Cette épître, monument élevé à la gloire de la nation & de son roi, avoit été reçue avec de grands applaudissemens, & devoit l'être, à cause de son propre mérite & celui de l'à-propos. Le poëte fut alors présenté au monarque. La campagne de 1672 les immortalisa l'un & l'autre. On apprit par cœur les beaux vers de Despréaux. Bussi, l'imprudent Bussi, alors en exil & craignant d'être oublié, fit sur eux des remarques sanglantes, mais qui ne furent jamais publiques. Il relevoit cet endroit, où le panégyriste du prince lui disoit que, s'il continuoit à prendre tant de villes, il n'y auroit plus moyen de le suivre, & qu'il faudroit l'aller attendre aux *bords de l'Hellespont*. Il plaisanta sur le dernier mot, & mit au bout, *Tarare pon pon....*

Le ridicule qu'il vouloit jetter sur la belle épître de Despréaux, parvint bientôt à la connoissance de l'auteur. Un ennemi de plus n'effraya point un poëte toujours armé des traits de la satyre. Il se disposoit à ne pas mieux traiter Bussi, que les Cotin & les Cassaigne. Le comte le sçut, & fit promp-

tement négocier sa paix. Despréaux & lui s'écrivirent des lettres pleines de témoignages d'estime & d'amitié ; mais cela n'empêcha point que le satyrique, en parlant des dangers d'épouser une femme coquette, ne lâchât ce vers :

Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi.

C'étoit rouvrir la plaie d'un malheureux, lui rappeller la cause de sa disgrâce. Le comte avoit été mis à la Bastille en 1665 : il n'en sortit, quelques mois après, que pour aller passer dix-sept ans en exil dans une de ses terres. Il fatigua, tout ce temps-là, Louis XIV, par des lettres fréquentes qui décélent, si ce n'est une ame fausse, une ame au moins petite & foible : mais le roi fut inflexible. On chargeoit Bussi de plusieurs griefs : il avoit fait un petit livre, relié proprement, en manière d'heures. Au lieu des images qu'on met dans les livres de prières, il avoit mis, dans le sien, les portraits, en miniature, de quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Au bas de chaque portrait, il avoit accommodé au sujet un petit discours, en forme de

prière. Outre ce livre, il avoit donné ſon *Hiſtoire amoureuſe des Gaules*, ce tableau trop reſſemblant des intrigues & des foibleſſes des principales perſonnes de la cour. Ceux qui croyoient la mieux connoître firent conſiſter tout le crime du comte dans cette chanſon :

Que Déodatus eſt heureux
De baiſer ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va !

Mais Deſpréaux ſuivit l'opinion commune, & parla des ſaints nouveaux, mis dans le *Calendrier* de Buſſi. Un faiſeur d'épigrammes l'avoit déjà traité plus indignement que Boileau (*) :

Au milieu de la cour, par des écrits ſanglans,
Buſſi, qui le croiroit ! avoit bleſſé les grands.
Il perd ſon emploi militaire.
On le condamne à la priſon.
Louis ! que la peine eſt légère !
Tu ſauves un poltron du glaive de l'Ibère,
Et le cynique, du bâton.

(*) *Francorum proceres, media (quis credat) in aula*
Buſſiades ſcripto læſerat horribili.
Pœna levis : Lodoix nebulonem carcere claudens,
Detrahit indigno munus equeſtre duci.
Sic nebulo gladiis quos formidabat Iberis,
Quos meruit, francis fuſtibus eripitur.

Le comte souffrit tout, dissimula le poison versé sur sa blessure, toujours retenu par la crainte de s'attirer un ennemi tel que Despréaux. En vain la veuve de l'infatigable & insipide Scudéri, croyant avoir une belle occasion de venger les manes de son époux ridiculisé tant de fois, écrivit-elle souvent à Bussi, pour l'engager à demander raison de l'insulte qu'elle disoit lui avoir été faite. En vain lui répéta-t-elle qu'un homme de sa naissance & de son mérite ne devoit pas souffrir qu'on le citât si légèrement, & qu'on donnât lieu à tous les propos que les courtisans & le roi même avoient tenus. Eh! qu'importe, répondit-il à cette dame, dont il devinoit les intentions, qu'on m'ait nommé dans une satyre, qu'on y ait mis » les *saints* qu'a célébrés » Bussi, pour dire les *cocus*. La méta- » phore est ridicule : mais elle ne fait » tort qu'à celui qui l'a employée. » D'ailleurs, Despréaux est un garçon » d'esprit & de mérite, que j'aime » fort. « Malgré le fade égoïsme, répandu dans les écrits du cher cousin de madame de Sévigné, on ne peut lui refuser la qualité de bel-esprit. On

eſtime ſes *Maximes d'amour*, & ſes épigrammes imitées de Martial:

BOURSAULT.

C'EST le ſeul écrivain qui en ait impoſé au fleau des auteurs. Deſpréaux le prit en averſion, parce que ſon ami Molière avoit à s'en plaindre. Bourſault avoit relevé des fautes dans ce grand comique & dans quelques autres écrivains du premier ordre. Il enfla bientôt la liſte de ces noms malheureux dont Boileau rempliſſoit ſes hémiſtiches:

Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent ſur le papier
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,
Bardou, Mauroy, Bourſault, Colletet, Titreville.

Bourſault, pour ſe venger, compoſe auſſitôt une petite comédie en un acte. Le titre étoit *la Satyre des ſatyres*. Il croyoit pouvoir mettre, dans la bouche d'un acteur, ce que Deſpréaux faiſoit paſſer ſouvent dans celle de tout le monde. La pièce étoit annoncée. On s'apprêtoit à rire aux dépens de celui qui rioit des autres. Boileau

para le coup, fit arrêter la pièce, & défendre aux comédiens de la jouer. Bourſault ne voulut pas que ſa peine fut perdue. Ne pouvant faire repréſenter ſa comédie, il obtint permiſſion de la faire imprimer. En la donnant au public, il mit à la tête une excellente préface ſur l'atrocité de nommer, dans des ſatyres, *des gens d'eſprit & d'honneur*. La préface portoit uniquement ſur Deſpréaux. Si jamais ſa bile dut être enflammée, ce fut d'un morceau écrit avec beaucoup d'élévation & de vivacité. Néanmoins, en le liſant, il apprit à modérer ſon fiel & ſon ardeur. Ses yeux s'ouvrirent. Il eſtima celui qu'il avoit mépriſé.

Bourſault n'étoit rien moins que mépriſable : s'il ignoroit le Latin, il poſſédoit très-bien ſa langue. Il avoit un génie heureux, le travail facile, la plaiſanterie vive. Ses *Lettres à Babet* ne ſont plus lues aujourd'hui ; mais ſon *Éſope* eſt reſté au théâtre. Son *Mercure galant* eſt une des comédies qu'on donne le plus ſouvent. Il y a des traits qui réjouiſſent tout le monde, & qui plairont toujours. Bourſault fit, par ordre du roi, pour l'éducation du dau-

phin, un livre intitulé l'*Étude des ſouverains*. Louis XIV en fut ſi content, qu'il le nomma ſous-précepteur de *Monſeigneur* : mais l'ignorance d'une langue néceſſaire pour ce poſte l'empêcha de le remplir. La fortune le trahit encore dans une autre occaſion ; il perdit une penſion de deux mille livres qu'il avoit de la cour, & fut mis à la Baſtille pour s'être diverti ſur le compte des RR. PP. capucins, dans une gazette en vers qui ſervoit d'amuſement à toute la cour. Ils faiſoient broder ſaint François par une ouvrière du Marais. Un de leurs frères alla voir où en étoit l'ouvrage, & s'endormit, la tête ſur le métier ; elle y attacha ſa barbe, au même endroit où elle travailloit à la barbe de ſaint François. Le débat qu'il y eut entre la brodeuſe & le capucin, à ſon réveil, étoit plaiſamment conté.

Tant de talens réunis dans Bourſault firent avouer à Boileau, qu'il avoit eu tort de l'irriter & de le confondre avec les auteurs les plus décriés. » C'eſt le ſeul homme, diſoit-il, » que j'aie craint «. Il retrancha de ſes ſatyres le nom de Bourſault, &

devint ſon ami zélé. Leur réconciliation fut cimentée par un procédé généreux. Deſpréaux ayant été retenu, pour une extinction de voix, aux eaux de Bourbon, y manqua d'argent; Bourſault l'apprend, & lui fait accepter deux cent louis.

SAINT-PAVIN ET LINIERE.

ILS avoient la réputation de traiter, heureuſement & facilement, un ſujet agréable. Mais il s'en faut bien qu'on trouve dans leurs productions cette gaité, cette imagination douce & brillante, cette fleur de poëſie qu'on aime dans les ouvrages des Chaulieu, des Saint-Aulaire, des Greſſet, &c. Ceux-ci ſont les vrais enfans de l'Amour & des Graces. Ce qu'il y avoit d'affreux dans Saint-Pavin & dans Linière, c'eſt qu'ils employoient moins leur talent à rimer des bagatelles avec ſuccès, qu'à blaſphêmer contre la divinité. Ils étoient connus ſur ce mauvais ton, & Deſpréaux avoit encore plus en averſion les auteurs impies que les médiocres.

Ce grand poëte eut toujours dans

le cœur un germe de religion, lequel se développa parfaitement sur la fin de sa vie, & la rendit exemplaire. » Autrefois, disoit-il, on croyoit à tout, » à l'astrologie, à la magie, à toutes » les sottises imaginables; mais actuel» lement on ne croit à rien «. Entendant un jour des esprits-forts nier l'existence d'un premier être, il entra dans une rêverie profonde. Quelqu'un d'eux étonné s'écria : *Mais vous ne nous dites rien, M. Despréaux !* Le poëte lui répondit brusquement : *Je pense que dieu a de sots ennemis.* Avec de pareils principes, & voulant empêcher que le parnasse ne fût une école d'impiété, qu'on n'y affichât une philosophie antichrétienne, est-il étonnant qu'il ait si peu ménagé Saint-Pavin & Liniere. Ils cherchèrent à se venger ; l'un fit contre lui des couplets infâmes, & l'autre un sonnet où l'on disoit de Boileau :

S'il n'eut mal parlé de personne,
On n'eut jamais parlé de lui.

La guerre alors fut très-vive entre ce poëte religieux & les dignes rivaux des Théophile, des Des-Barrau, des Bardouville. On fit assaut de bons mots

& d'épigrammes. Boileau reproche à Linière, auteur d'un sottisier énorme, de n'avoir de l'esprit que contre dieu, & répréſente Saint-Pavin ſous le nom

D'Alidor, aſſis dans ſa chaiſe,
Médiſant du ciel à ſon aiſe.

Nos deux Anaxagores trouvèrent des partiſans, entr'autres madame Des Houlières, dont le ſort fut toujours de donner au public de bonnes choſes & de prendre le parti de ceux qui lui en donnoient de mauvaiſes. Elle entreprit de réhabiliter leur réputation : elle prophétiſa de l'un d'eux, qui travailloit à mettre l'écriture ſainte en comédie, qu'il reviendroit, tôt ou tard, de ſon égarement. La prophétie ne s'accomplit point. Linière mourut ferme dans ſes principes, auſſi bien que Saint-Pavin, quoiqu'on ait publié qu'il s'étoit converti au bruit d'une voix effrayante qu'il avoit cru entendre à la mort de Théophile. Voici l'épitaphe de Saint-Pavin par le maître des requêtes Fieubet.

Sous ce tombeau gît ſaint Pavin :
Donne des larmes à ſa fin.

V 2

Tu fus de ses amis peut-être ?
Pleure ton sort & le sien.
Tu n'en fus pas ; pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

QUINAULT.

C'EST un de ceux que notre satyrique a le plus maltraités, & qui méritoit le moins de l'être. Il est aussi supérieur dans son genre que Despréaux dans le sien. Les opéra d'*Armide* & d'*Atys* ont élevé le père de notre théâtre lyrique au niveau de ses plus illustres contemporains. Quelle distance immense de lui à tous ceux qui ont voulu courir la carrière qu'il s'est ouverte ! carrière d'autant plus difficile qu'elle semble plus aisée. Plusieurs personnes ont excellé dans chaque genre ; mais il n'y a qu'un Quinault pour les opéra. La scène lyrique est dans la plus grande disette. Nous sommes réduits à regretter les Pellegrin, les Danchet, & surtout les La Motte. Du vivant de Quinault, on disoit qu'il devoit toute sa réputation à Lulli. Cependant le musicien est peu goûté de nos jours, & le poëte se fera toujours lire. L'u-

nion, qui règnoit entre l'un & l'autre, a contribué surtout à la perfection de leurs ouvrages. Ceux qui font la musique ou les paroles des opéra devroient, par cette seule considération, être toujours unis (*).

Rendons pourtant justice à l'auteur immortel de l'*Art poëtique*. Ce qui l'aigrit contre Quinault, ce ne fut pas tant ses opéra que ses tragédies. Dans le temps que parut l'*Astrate*, ils étoient jeunes tous deux & rivaux, quoiqu'ils allassent à la gloire par des voies différentes. Boileau ne put souffrir qu'on mît dans la même balance *Astrate*, *Stratonice*, *Amalazonte*, *Pausanias*, & les tragédies de Racine. Il décria celles de Quinault, le représenta comme un versificateur doucereux & détestable, plus occupé de la rime que de la raison.

(*) A la répétition d'un opera, on a vu notre plus grand poëte & notre plus grand musicien, prêts de se brouiller pour le mot de *flix* qui se trouvoit dans le poëme. Le musicien soutenoit que ce mot rendroit ridicule l'air le plus beau; & le poëte assuroit le contraire, disoit que tous les mots pouvoient se chanter aussi bien qu'entrer dans les vers. On a mis depuis, par dérision, un privilège du roi en musique.

Quinault en eut un chagrin mortel. Né foible & timide, il eut recours aux loix : il crut trouver en elles un frein à la satyre. Il exigea des magistrats qu'ils fissent ôter son nom de celles qui faisoient tant de bruit ; mais ses démarches furent inutiles. Son ennemi l'en insulta plus cruellement, & lui dit dans une épigramme : Tourmente-toi moins

Pour faire ôter ton nom de mes ouvrages.
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

Cette persécution violente contre Quinault & la douceur naturelle de son caractère, qui ressembloit à celle de ses vers, furent cause qu'il abandonna la tragédie pour l'opéra. C'est à ces tracasseries que nous devons *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Phaeton*, *Armide* ; ouvrages bien supérieurs à tout ce que l'Italie avoit produit dans le même genre. On les lit encore avec plaisir. On en sçait par cœur des scènes entières. Ces chefs-d'œuvre, qui firent les délices de la nation, le réconcilièrent avec elle & avec Despréaux : car cet excellent maître, en matière de goût, fut toujours le premier à revenir de ses idées,

quand il s'apperçut qu'elles n'étoient pas justes. Ces deux auteurs furent liés par la suite, & se voyoient souvent. Quinault mettoit à profit cette liaison pour perfectionner ses ouvrages : il consultoit Despréaux, toutes les fois qu'il lui rendoit visite ; aussi Despréaux disoit-il de son nouvel ami : *Il ne vient que pour me parler de ses vers, & il ne me parle jamais des miens.*

Quinault est mort en 1688, se repentant d'avoir fait des opéra. Les larmes délicieuses qu'il fit répandre, lui coûtèrent des larmes de douleur & bien édifiantes. Il étoit fils d'un boulanger de Paris. Ce fut une fortune pour lui d'être d'abord avocat, ensuite d'épouser la veuve d'un de ses cliens, fort riche. Ce mariage le mit en état d'acheter une charge d'auditeur des comptes.

L'ABBÉ COTIN.

C'ÉTOIT le hibou de la littérature. Personne aujourd'hui n'oseroit porter son nom. Cotin avoit cependant une espèce de mérite : il sçavoit les langues ; il étoit de l'académie Françoise.

On le fêtoit à l'hôtel de Rambouillet. Mademoiselle, fille de Gaston, duc d'Orléans, le protégea. Bien de beaux esprits se feroient honneur de ce madrigal :

> Iris s'est rendue à ma foi ;
> Qu'eut-elle fait pour sa défense ?
> Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour & moi,
> Et l'amour fut d'intelligence.

L'envie de briller & de dire des choses ingénieuses le perdit. Il faisoit à la fois des sermons & de petits vers. Une plaisanterie de Despréaux décria ses sermons. Boileau ne le connoissoit point lorsqu'il l'immola dans ses satyres. Ce fut le caustique Furetière, qui, le voyant dans l'embarras d'une rime à festin, lui suggéra celle de *Cotin*. Son confrère Cassaigne lui fut associé.

> Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
> Qu'aux sermons de Cassaigne ou de l'abbé Cotin.

Cette seule plaisanterie empêcha l'abbé Cassaigne de prêcher à la cour un carême pour lequel il avoit été nommé. Il craignit de trouver les courtisans plus disposés à rire qu'à l'entendre. Il se garda bien sur-tout de s'em-

porter contre un auteur, qui faisoit la destinée des réputations. Il n'en fut pas de même de Cotin. Il n'écouta que sa rage. Il écrivit libèles sur libèles, & voulut persuader que Despréaux n'étoit qu'Horace lui-même, ou Juvénal pillé grossièrement; que le métier qu'il faisoit étoit contre toutes *les loix humaines & divines*. Il fit courir des ouvrages infâmes sous le nom du grand poëte qu'il abhorroit. On le vit en user, à l'égard de Boileau, comme en ont usé souvent, à l'égard des meilleurs écrivains, quelques-uns de leurs ennemis. On a recours encore à cette odieuse manœuvre. L'auteur de la *Pucelle* s'est plaint qu'une main étrangère ait défiguré ce poëme en y mettant des vers, fruit d'une imagination échauffée par le libertinage & par l'impiété la plus hardie. Despréaux se défendit en retournant contre Cotin ses propres traits, en l'accablant de sarcasmes & d'épigrammes, en le rendant le plastron des plaisanteries du public, & même l'objet des huées du bas peuple.

Dans cet état affreux, Cotin avoit au moins pour lui un patissier, en réputation de faire d'excellens biscuits,

& que Desſpréaux traitoit d'empoiſonneur. Ce patiſſier ſe joignit à Cotin contre leur ennemi commun. L'un faiſoit des vers mordans ; & l'autre, pour en faciliter la lecture, les faiſoit imprimer à ſes dépens, & en enveloppoit les biſcuits qu'on venoit prendre chez lui. L'expédient leur réuſſit à merveille. Il n'étoit bruit que des vers de Cotin. Desſpréaux lui-même, quand il voulut les lire, envoya chercher de ces biſcuits. Le patiſſier, en très-peu de temps, acquit une ſi grande réputation qu'elle fit ſa fortune. Il remercia, dans la ſuite, Desſpréaux de ce bon office. Il n'y a pas longtemps qu'il eſt mort un vieillard, qui avoit aidé au patiſſier à faciliter le débit de ſes biſcuits, & des vers de l'abbé Cotin.

Pour comble d'infortune, cet abbé, poëte & prédicateur, déplut à Molière, qui le joua dans les *Femmes ſçavantes* ſous le nom de Triſſotin. La ſcène entre ce ridicule bel-eſprit & *Vadius*, où Ménage eſt d'après nature. Elle s'étoit paſſée chez madame de Nemours, pour qui Cotin avoit fait le ſonnet de la princeſſe *Uranie*, que Molière rapporte. Cotin & Ménage s'étoient dit,

en préſence de cette dame, à peu près les mêmes injures que celles dont le *Ménandre François* divertit le public. Tant de ridicules eſſuyés à la fois plongèrent Cotin dans une affreuſe mélancolie ; de manière que pluſieurs années avant ſa mort, il tomba dans une eſpèce d'enfance.

LES JOURNALISTES DE TRÉVOUX.

En rendant compte, en 1703, d'une édition des *œuvres de Deſpréaux*, ils ſe permirent quelques réflexions ſur la *Satyre contre les femmes*, & ſur l'*Epitre de l'amour de Dieu.* Ces réflexions, qui n'étoient rien moins qu'à la gloire de celui qui pouvoit paſſer pour être l'honneur du Parnaſſe françois, le bleſsèrent vivement. Il répondit aux journaliſtes par une épigramme. Leur P. Du Rus la réfuta par une autre fort piquante. Deſpréaux en fit contr'eux une ſeconde. Tous ces combats d'eſprit & de méchanceté ne ceſsèrent, pendant quelque temps, que pour reprendre avec plus de chaleur.

Les journaliſtes ſoupçonnèrent Deſpréaux d'avoir eu part à des vers horribles faits contre la ſociété, & qu'il ſoutenoit n'être point de lui. En conſéquence, ils le ménagèrent moins que jamais dans leur journal. La *Satyre ſur l'équivoque* parut alors. L'auteur ne fait qu'y répéter, en vers froids & peu digne de lui, ce que Paſcal avoit mis ſi vivement & ſi plaiſamment en proſe dans les *Provinciales*. Elle offenſa les jéſuites. Ils s'intriguèrent pour la faire ſupprimer, & y réuſſirent. Il y eut un ordre du roi pour qu'elle ne fut point miſe dans une nouvelle édition que Deſpréaux ſe diſpoſoit à donner en 1710, & dont il y avoit même déjà quelques feuilles d'imprimées.

Un auteur, dans un ouvrage ſérieux, mais que pluſieurs anecdotes haſardées déparent, prétend que l'antipathie de Deſpréaux pour les dindons apportés en France par les jéſuites, vint de ce qu'un de ces animaux avoit bleſſé ce poëte, encore enfant, dans une partie très-ſenſible, & ſi cruellement qu'il ne put en faire uſage de ſa vie. De-là, ajoute t-il, cette ſévérité de mœurs, cette diſette de ſentimens

qu'on remarque dans tous ses ouvrages ; de-là, sa *Satyre contre les femmes*, ses traits contre Lulli, Quinault, &c., & contre toutes les poësies galantes : de-là encore, selon ce même auteur, son aversion pour les jésuites, la *Satyre sur l'équivoque*, l'*Epître sur l'amour de Dieu ;* de-là, son admiration pour Arnauld, ses liaisons avec Port-Royal, & avec les jansénistes. De pareilles anecdotes, fussent-elles sûres, contrastent horriblement avec un livre où l'on prétend détruire tous les préjugés, & donner des règles de morale & de politique.

Quoiqu'il en soit, l'ennemi juré des dindons ne l'étoit pas des jésuites, au point de n'en voir aucun. Il vivoit avec tout ce qu'ils avoient en France d'écrivains de distinction : mais il n'aimoit pas le corps. Dans le jugement que les journalistes portèrent des ouvrages de la vieillesse de Despréaux, ils avoient sans doute raison. Néanmoins, étoit-il convenable de lui présenter, sur le bord de sa tombe, une vérité si dure ? Les restes d'un grand homme ne méritent-ils aucun égard ?

Le secret de Boileau consistoit à

limer beaucoup ſes ouvrages, à faire des corrections fréquentes, à retrancher ſouvent, & à compoſer le ſecond vers avant le premier. Il pratiqua cela très-ſcrupuleuſement. On ne peut lui refuſer toutes les parties d'un grand poëte, excepté l'invention. Il paſſa les dernieres années de ſa vie à Auteuil, s'y occupant de dieu, de l'étude & de ſes amis. Il mourut en 1711.

Son célèbre jardinier, Antoine, a vêcu très-lontemps. C'eſt ce même homme à qui le P. Bouhours, étant un jour à Auteuil, dit en riant: *N'eſt-il pas vrai, maître Antoine, que l'Epître que votre maître vous a adreſſée eſt la plus belle de toutes ſes pièces ? Nennida, mon père*, répondit maître Antoine, *c'eſt celle de l'Amour de Dieu.*



RACINE,

ET

PRADON.

Que le public eſt ſouvent injuſte & précipité dans ſes déciſions ! Il n'eſt juge infallible qu'à la longue. Comment reçut-il d'abord *Athalie* & le *Miſantrope ?* Une ombre dans *Sémiramis* l'a révolté. Un coup de canon, haſardé dans un endroit terrible, a fait tomber *Adélaïde*. Il a fallu que la pièce, pour être applaudie, ait reparu longtemps après ſous un autre titre. C'eſt ainſi qu'on arrête l'eſſor du génie, & que ceux qu'il inſpire ſont contraints de ſacrifier des beautés ſublimes & véritables à des beautés de convention & de caprice. La cabale eſt cauſe de tout. On ne garde aucun frein dans ſon enthouſiaſme ou dans ſon mépris. On confond toutes les diſtinctions. Celle que mérite un *Athlèle*, blanchi dans la carrière de *Sophocle* & d'*Euripide*, eſt prodiguée à quiconque y fait le pre-

mier pas. A la première repréſentation de *Mérope* on demanda l'auteur. En conſéquence, on demande tous les auteurs aujourd'hui pour peu qu'ils réuſſiſſent. Deux ou trois voix, élevées dans le parterre, procurent aiſément la gloire de ſe donner en ſpectacle ſur le théâtre, la tête ombragée de faux lauriers, & qui ſont bientôt flétris. Toute pièce nouvelle, qui s'annonce avec quelque éclat, excite une guerre civile. On diſpute, on s'échauffe, on s'aigrit. Caffés, foyers, promenades, ſociétés particulières, tout retentit de cris glapiſſans. On ne voit qu'admirateurs, ou frondeurs, analyſer, diſſerter, comparer, vouloir l'emporter les uns ſur les autres. Deux femmes, rivales & beaux eſprits, ſe mettent à la tête des factions. C'eſt une étonnante contrariété dont on n'apperçoit la déraiſon que longtemps après. Les mouvemens que ſe donne le monde auteur, connoiſſeur, amateur, & conduit par la partialité pour ou contre, reſſemblent aux vagues d'une mer en fureur, qui vont & reviennent continuellement juſqu'à ce que le temps & le calme remettent les

choses dans leur situation naturelle.

C'est à la faveur de quelques clefs de meute, que Pradon eut la gloire de balancer Racine, & même de paroître quelque temps avec plus d'éclat. Pradon étoit de Rouen. De toutes ses pièces, on ne joue que celle de *Régulus*. Mais l'amour le servit mieux que Melpomène. On connoît ces quatre vers en réponse à d'autres de la fameuse mademoiselle Bernard qu'il aimoit, & dont il ne recevoit que des plaisanteries :

> Vous n'écrivez que pour écrire.
> C'est pour vous un amusement.
> Moi, qui vous aime tendrement,
> Je n'écris que pour vous le dire.

Il n'eut de poëte que la figure, les distractions, l'extérieur négligé, les saillies & les aventures singulières. Voyant un jour siffler une de ses pièces, il siffla comme les autres. Un mousquetaire, qui ne le connoissoit point, & dont il s'obstinoit à ne vouloir pas être connu, prit sa perruque & son chapeau qu'il jetta sur le théâtre, le battit, & voulut, pour venger Pradon, percer de son épée Pradon lui-même.

lui-même. Il étoit d'une si grande ignorance, qu'il transporta plus d'une fois des villes d'Europe en Asie. Un prince lui en ayant fait des reproches : *Oh! lui répondit Pradon, votre altesse m'excusera, c'est que je ne sçais pas la chronologie.*

Quant à Racine, voici de nouvelles particularités sur sa personne.

Il naquit à la Ferté-Milon en 1639. C'est l'élève le plus illustre de Port-Royal. Etant enfant, il passoit les journées entières à l'étude des auteurs Grecs. Il cachoit des livres pour les dévorer à des heures indues. Il alloit souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un Euripide à la main, malgré la défense de quelques personnes dont il dépendoit, & qui lui en brûlèrent consécutivement trois exemplaires. La lecture de ce grand maître, dans l'art d'émouvoir les passions, frappa tellement son imagination tendre & vive, qu'il se promit bien dès-lors de les imiter un jour.

Il débuta, dans le monde, par une ode sur le mariage du roi ; elle lui valut une gratification : ce succès le détermina à la poësie. Il travailla pour

le théâtre. Quand il fit la tragédie de *Théagène*, fur laquelle il confulta Molière, & celle des *Frères ennemis*, dont ce comique lui donna le fujet, il portoit encore l'habit eccléfiaftique. Dans le privilège de l'*Andromaque*, Racine eft intitulé, prieur de l'*Epinai*. Sa réputation s'accrut de jour en jour; elle fcandalifa les folitaires de Port-royal : ils pleurèrent tous fur ce poëte, & fur fa paffion pour la Champmélé. La mère Agnès, fa tante, ne voulut plus le voir. Nicole écrivit contre lui, le traita d'*empoifonneur des ames*. Racine fe défendit, & tâcha de ridiculifer, dans une lettre, les meffieurs & les religieux de Port-royal. On lui répondit, & il repliqua. Cette rupture entre Port-royal & le poëte, qui faifoit tant d'honneur à fes maîtres, réjouiffoit les jéfuites. Racine en eut du fcrupule : il s'en ouvrit à Defpréaux, qui lui confeilla de ménager davantage des gens dont il avoit autrefois embraffé les idées, & dont il pourroit reprendre un jour la façon de penfer. Il fe réconcilia fincèrement avec eux : il quitta, pour leur plaire, la comédie & les comédiennes ; deux articles qui furent

les préliminaires de la paix. Il ne travailla plus qu'à des tragédies saintes : mais sa dévotion ne réforma point son caractère naturellement caustique. Il peignit plus d'un personnage d'après nature. Il avoua que, dans celui du prêtre Mathan, il avoit en vue le P. le T... Ce poëte, dont tous les ouvrages respirent la douceur & la mollesse, renfermoit, dans son cœur, le fiel le plus amer. Indépendamment des épigrammes sur l'*Aspar* de Fontenelle, sur l'*Iphigénie* de Le Clerc, & sur la *Judith* de Boyer, qui sont imprimées, il en avoit fait près de trois cent autres qui ne nous sont point parvenues, & qu'on a brûlées à sa mort. Le nombre des couplets qu'il fit contre beaucoup d'académiciens & de personnes distinguées, est considérable. On jugera de ce qu'il sçavoit faire en ce genre, par ce couplet contre Fontenelle, à sa réception à l'académie Françoise :

Quand le novice académique
Eut salué fort humblement,
D'une Normande rhétorique,
Il commença son compliment,
Où sottement,

De sa noblesse poëtique,
Il fit un long dénombrement.

Mais ne considérons Racine que par les endroits qui l'immortalisent. Voyons, dans cet écrivain, rival des tragiques Grecs & de Corneille pour l'intelligence des passions, une élégance toujours soutenue, une correction admirable, la vérité la plus frappante, point ou presque point de déclamation; partout le langage du cœur & du sentiment, l'art de la versification avec l'harmonie & les graces de la poësie porté au plus haut dégré. C'est le poëte, après Virgile, qui a le mieux entendu cette partie des vers. J'ajoute qu'en bien des endroits, c'est aussi le poëte le plus éloquent. Quel morceau d'éloquence que celui de la fameuse scène d'*Agrippine* & de *Néron !* On reproche à Racine une continuelle uniformité dans l'ordonnance, dans les intrigues, dans les caractères. Tous les héros de la Grèce & de Rome qu'il a voulu peindre, il les a faits sur le modèle des courtisans de Versailles. On ne voit, dans ses pièces, que des amans & des amantes qui se quittent

& qui renouent tour à tour. Malgré tous ces défauts, on a bien peu de pareils tragiques.

Voilà l'homme à qui Pradon osa se comparer. Sa cabale l'entretenoit dans cette bonne opinion de lui-même ; elle s'intriguoit pour lui gagner des suffrages. Pradon comptoit insolemment au rang de ses admirateurs saint Evremond, mesdames Deshoulières & de Sévigné, la duchesse de Bouillon, & le duc de Nevers, qui trouvoient misérables les pièces de Racine. Saint Evremond mettoit *Andromaque* & *Britannicus*, à côté de *Marianne* & d'*Alcionée*. La première scène de *Bajazet*, chef-d'œuvre en fait d'exposition, étoit, selon lui, totalement manquée. Madame de Sévigné, à qui la langue est redevable d'avoir un caractère de plus, cette femme unique pour le stile épistolaire & pour conter agréablement, dit toujours que Racine n'*ira pas loin* : c'est qu'elle le desiroit, ainsi que tous ceux de son parti, lequel, à la honte des talens & de la raison humaine, fut très-nombreux.

Racine redoutoit cette faction. Il fit longtemps mystère de sa *Phèdre*. Dès

que la cabale opposée l'eut pénétré, les amis de Pradon lui conseillèrent de le prévenir en traitant le même sujet, & de ne pas manquer une si belle occasion de triomphe. Pradon goûta cette idée & l'exécuta. En moins de trois mois sa pièce fut achevée. On joua celle de Racine sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le premier janvier de l'année 1677. Deux jours après, les comédiens du roi représentèrent la *Phédre* de Pradon.

La concurrence des deux nouveautés attire au spectacle une foule prodigieuse. Jamais Athènes, jamais Paris ne vit tant de cabaleurs. Ils l'emportèrent enfin, & la tragédie de Pradon fut jugée la meilleure.

Les deux *Phédres* sont d'après celle d'*Euripide*. L'imitation est à peu près semblable : même contexture, mêmes personnages, mêmes situations, même fond d'intérêt, de sentiment & de pensées. Chez Pradon, comme chez Racine, *Phédre* est amoureuse d'Hyppolite. Théfée est absent dans les premiers actes : on le croit retenu aux enfers avec Pirithous. Hyppolite aime Aricie, & veut la fuir. Il fait l'aveu

de sa passion à son amante, & reçoit avec horreur la déclaration de *Phédre*. Il meurt du même genre de mort,& son gouverneur fait un récit. La différence du plan de chaque pièce est peut-être à l'avantage de la *Phédre* de Pradon.Mais quelle versification barbare !Pour avoir une *Phédre* parfaite, il falloit le plan de Pradon, & les vers de Racine. C'est lorsque ces deux auteurs se rencontrent le plus pour le fond des choses, qu'on remarque mieux combien ils diffèrent pour la manière de les rendre. L'un, est le *Rubens* de la poësie; & l'autre, n'est qu'un barbouilleur. On n'est point étonné que Racine ait mis deux ans pour écrire une pièce où il s'est surpassé lui-même, & qu'on peut regarder, ainsi que celle d'*Athalie*, comme le triomphe de la versification. Mais, ce qui surprend, c'est que Pradon ait été trois mois entiers à faire une pièce aussi négligée,& qu'elle ait eu le moindre partisan après celle de Racine.

En vain, quelques esprits sans prévention, & frappés des beautés de celui-ci, crièrent à l'injustice. En vain, au plus fort de l'orage, élevé contre Racine, son ami Despréaux fit tout

ce qu'il put, en général habile & désespéré, pour ramener la multitude & faire entendre raison. Le grand nombre ne l'écouta point. On couroit à la *Phédre* de Pradon. Le parterre étoit gagné : les loges l'étoient aussi. Des crésus les faisoient retenir, y envoyoient, dans leurs carosses, des complaisans & des complaisantes, à qui l'on avoit fait la leçon pour applaudir avec transport. Le grand Rousseau lui-même eut la bassesse de se prêter à cette manœuvre, comme il l'a depuis avoué. Il n'osa point parler hautement en faveur du poëte qu'il admiroit : lorsque je voulois, disoit-il, défendre Racine contre Pradon, des favoris de Plutus me fermoient la bouche.

Madame Deshoulières étoit l'ame de ce parti. Enchantée de voir le peu de succès de la *Phédre* de Racine, elle fit, au sortir de la première représentation, ce fameux sonnet :

> Dans un fauteuil doré, Phédre tremblante & blême,
> Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, &c.

Mais il ne parut point sous son nom :

on ne fit que le répandre dans le public, & mettre certaines perſonnes dans la confidence : celles qui n'y étoient point, & qui d'ailleurs voyoient ſouvent madame Deshoulières, ſe firent une fête de lui apporter les vers nouveaux. L'abbé Tallemant ſur-tout s'empreſſe de venir les lui lire à ſa toilette, & d'en faire l'éloge ; elle les trouve admirables, ne & manque pas d'en prendre une copie pour les montrer à tous ceux qu'elle verroit. On cherchoit partout à deviner l'auteur. Les amis de Racine les attribuèrent au duc de Nevers, & parodièrent le ſonnet:

Dans un palais doré, Damon jaloux & blême,
Fait des vers où jamais perſonne n'entend rien.

C'étoit auſſi peu rendre juſtice à ce duc, dont on a des vers fort agréables, qu'il la rendoit peu lui-même à Racine, dont il n'eſtimoit point les ouvrages. Mais, dans une telle chaleur des eſprits, pouvoit-on bien apprécier les choſes ? Un parti ne cherchoit qu'à décrier l'autre, qu'à l'écraſer. Outre ces couleurs affreuſes dont on peignoit le duc dans la parodie, on y traita ſa ſœur indignement:

Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que
blonds,
Va dans toutes les cours montrer ses deux tetons,
Dont, malgré son pays, son frère est idolâtre.

Il ne douta point que cette attrocité ne vint de Despréaux & de Racine. Dans son premier transport, il parla de les faire assommer. Le duc fit la parodie de celle qu'il leur attribuoit, & leur disoit :

Vous en ferez punis, satyriques ingrats,
Non pas en trahison d'un sou de mort-aux-rats,
Mais de coups de bâton, donnés en plein théâtre.

Tous deux désavouèrent les vers dont le duc les croyoit les auteurs. Ils en appréhendèrent des suites terribles. Cette affaire eut pu réellement en avoir, sans le prince de Condé, fils du grand Condé, qui prit Racine & Despréaux sous sa protection, leur offrit un logement à son hôtel, & fit dire au duc de Nevers, & même en termes assez durs, qu'il regarderoit comme faites à lui-même les insultes qu'on s'aviseroit de leur faire. Le duc fut encore retenu par la crainte de s'attirer l'indignation du roi, qui les

avoit tout récemment choisis pour écrire l'histoire de son règne.

A l'impression de la *Phédre* de Racine, ses ennemis firent de nouveaux efforts : ils se hâtèrent de donner une édition fautive. On gâta des scènes entières. On eut l'indignité de substituer aux vers les plus heureux des vers plats & ridicules ; jalousie horrible, partage des ames noires & lâches ; mais jalousie renouvellée depuis en différentes occasions par des écrivains obscurs & forcenés ; jalousie semblable à celle de ces peintres scélérats, dont les mains odieuses défigurèrent les plus beaux morceaux de le *Sueur*.

L'esprit de cabale, acharné contre Racine, le persécuta jusqu'à la mort. C'est ce même esprit qui fut cause du peu de succès d'*Athalie*, un des chefs-d'œuvre de la scène Françoise. Le temps seul a vengé l'auteur ; mais il n'emporta point dans le tombeau la satisfaction de jouir de sa gloire. La persécution de ses ennemis & la crainte d'avoir déplu au roi dans une affaire où madame de Maintenon l'avoit engagé, & où elle ne le soutint point, abrégèrent ses jours. Il voulut être

enterré à Port-royal, & laiſſa un legs à cette maiſon. Son corps a depuis été transféré dans l'égliſe de ſaint Etienne-du-Mont, & placé à côté de la tombe de Paſcal.

Lorſque Racine fit voir à Corneille ſa tragédie d'*Alexandre*, Corneille lui donna des louanges & lui conſeilla, en même temps, d'abandonner la poëſie dramatique, comme étant un genre qui ne lui convenoit pas. Celui de l'hiſtoire l'eût peut-être également immortaliſé, à juger du moins par celle que Racine avoit faite de Port-royal & dont la ſeconde partie a été perdue. On y découvre un hiſtorien d'un goût admirable & approchant de celui de Tacite. Il reſte quelques fragmens manuſcrits de cette ſeconde partie; mais ils ne font que plus ſentir la perte qu'on a faite.

Le ridicule rival de ce grand homme mourut à Paris d'apoplexie, l'an 1698. Son épitaphe eſt connue:

Ci gît le poëte Pradon,
Qui, durant quarante ans, d'une ardeur ſans pareille,
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

BAYLE,

ET

JURIEU.

On n'eſt point d'accord ſur l'origine de leur fameux démêlé. Toute l'Europe fut indignée de voir le plus fougueux & le plus déraiſonnable des hommes s'acharner contre un philoſophe, contre un ſage, un homme doux, ſimple, modéré, plus admirable encore par le caractère de ſa belle ame que par celui de ſon génie & de ſes écrits.

Quelques perſonnes aſſignent, pour époque de cette perſécution, le célèbre *Avis aux réfugiés;* livre qui parut en 1690, & qui n'eſt que la ſatyre de la conduite des prétendus réformés. Cet *Avis aux réfugiés* leur fut donné dans le temps qu'ils invectivoient le plus contre la France, qu'ils ſe flattoient même d'être rappellés, de voir le gouvernement s'empreſſer à guérir la plaie faite à l'état, à réparer la perte

de tant de milliers d'hommes qui portèrent dans les pays étrangers, avec leurs biens & avec nos arts, une haine implacable contre leur patrie. L'ouvrage fit beaucoup de bruit parmi eux. Ils ne doutèrent point qu'il ne vint de quelque faux frère. On crut, dans toute la Hollande, que Bayle en étoit l'auteur, quoique ce soit certainement *M. Larroque*, & que Bayle n'en fût que l'éditeur. Toutes les sociétés où Larroque, écrivain très-médiocre, étoit reçu dans Paris, sçavent comme la chose s'est passée. Il fit cet ouvrage, étant encore protestant. Ce qui lui en donna l'idée, ce fut la crainte que ses frères persécutés ne missent un obstacle à leur retour par leurs cris éternels contre la France & contre le roi. A son départ pour la cour d'Hanovre, dans laquelle il fut retenu longtemps, il laissa son *Avis aux réfugiés* entre les mains de Bayle, qui le fit imprimer de son consentement, mais avec la précaution de ne point mettre de nom d'auteur à la tête du livre, ainsi qu'ils en étoient convenus. Jamais avis charitable n'a tant révolté. Larroque, voyant combien il avoit soulevé les esprits

dans tous les pays du proteſtantiſme, imagine que ce ſera tout le contraire dans ceux de la catholicité. Il vient à Paris; il y fait abjuration; parle de ſon livre à quelques perſonnes, qui lui diſent que c'eſt un livre affreux, que l'auteur, ayant voulu ménager les proteſtans & les catholiques, avoit également déplu aux deux partis. Il ſe confirme auſſitôt dans l'idée de garder toujours l'anonyme, & ſe hâte d'écrire à Bayle pour lui recommander de nouveau le ſecret. Le ſilence de Bayle à cette occaſion, ſilence dont il fut la victime, eſt une des choſes qui fait le plus d'honneur à la mémoire de ce grand homme.

Ceux qui prétendent être le mieux inſtruits de ce qui le regarde, attribuent la cauſe de ſes malheurs & de ſa querelle à ſes liaiſons avec madame Jurieu. Cette femme, de beaucoup d'eſprit & de mérite, ſe prit, dit-on, de paſſion pour l'homme qui avoit le plus de génie. Ils firent connoiſſance à Sédan, lorſqu'il étoit encore jeune & qu'il profeſſoit la philoſophie. Jurieu y enſeignoit la théologie & ſe faiſoit un honneur de recevoir le philoſophe

chez lui. Tout sembloit favoriser la bonne intelligence de ces prétendus amans, lorsqu'ils se virent sur le point d'être désunis. L'académie de Sédan fut supprimée en 1681. Madame Jurieu se trouva dans la nécessité de suivre son mari hors du royaume. Bayle vouloit se fixer en France; mais l'amour d'une femme l'emporta sur celui de la patrie. Le philosophe alla joindre sa maîtresse en Hollande. Ils y continuèrent leurs liaisons, sans même en faire trop de mystère. Toute la ville de Rotterdam s'en entretenoit : Jurieu lui seul n'en sçavoit rien. On étoit étonné qu'un homme qui disoit voir tant de choses dans l'apocalypse, ne vît pas ce qui se passoit dans sa maison. » Un » cavalier, en pareil cas, dit M. l'ab» bé d'Olivet, tire l'épée; un homme » de robe intente un procès; un poëte » composeroit une satyre : chacun a » ses armes. Jurieu, en qualité de théo» logien, dénonça Bayle comme un » impie «.

Cette anecdote rapportée par M. l'abbé d'Olivet d'après M. de Beringhen, élève de Bayle, est traitée de conte ridicule par une personne dont le père,

ſervant en Hollande en 1700, avoit eu ſouvent occaſion de voir Bayle. Cet homme s'élève, avec chaleur, contre l'hiſtoire imaginaire des amours d'une femme très-aimable avec celui qu'il appelle un ſçavant, dans toute l'étendue du mot, un ſçavant triſte, peſant, ſans graces & ſans uſage du monde. D'où il conclud que la haine que Jurieu portoit à Bayle ne vint pas d'une jalouſie de mari, mais d'une jalouſie d'auteur. Jurieu avoit réfuté l'*Hiſtoire du calviniſme* par Maimbourg. Bayle en avoit fait autant. Mais les deux critiques furent reçues bien différemment. L'une étoit écrite dans un ſtile extravagant, & l'autre étoit pleine de raiſon, d'eſprit & de ſel. Celle de Bayle parut ſi dangereuſe en France qu'elle y fut brûlée. Une pareille diſtinction irrita Jurieu, à qui l'on n'accorda que le plus grand mépris pour ſon livre. » Cet écrivain, jaloux de tout, diſoit » Bayle, n'a pu me le pardonner «. Ces paroles paroiſſent décider la queſtion; mais elles ne ſont fondées que ſur le rapport d'un anonyme, qui aſſure qu'on avoit ſouvent mis Bayle ſur le chapitre des démélés éclatans des deux

plus célèbres refugiés François, qui s'étoient donnés auparavant des louanges réciproques dans leurs ouvrages.

Mais qu'importe la cause de leur querelle ? cause tant recherchée & qu'on ignore encore. Ne suffit-il pas de sçavoir à quel point Jurieu poussa les choses ? Il n'est point d'emportemens auxquels il ne se soit livré. Tous les consistoires, tous les synodes retentirent de ses clameurs. Il écrivit & parla comme le devoit faire un homme emporté par une imagination qui prenoit feu sur tout & ne se repaissoit que de chimères ; un homme qui ne voyoit en Europe que révolutions & que carnage ; qui brigua d'être à la tête des fanatiques de son parti ; qui se mêla de présages, de miracles, de prophéties ; qui prédit qu'en l'année 1689 le calvinisme seroit rétabli en France ; qui se déchaîna contre toutes les puissances de l'Europe, & qui porta la fureur jusqu'à faire frapper des médailles qui éternisent sa démence & sa haine contre Rome & contre sa patrie. Les noms d'*athée*, d'*impie*, de *faux frere*, d'*homme sans foi*, *sans mœurs*, *sans probité*, *sans principes*, étoient le refrein ordinaire de

ſes diſcours & de ſes écrits. Il croyoit avoir été ſuſcité de dieu pour faire le tourment d'un philoſophe qui n'a pas moins honoré la Hollande que Deſcartes, en la choiſiſſant pour le lieu de ſa retraite.

De toutes ces accuſations, dont la moindre feroit regarder Bayle comme un monſtre, ſi l'on ignoroit dans quel égarement de raiſon tomba ſon adverſaire, il n'en eſt qu'une qui mérite qu'on s'y arrête, celle d'impiété. Jurieu n'eſt pas le ſeul qui l'ait chargé d'une accuſation auſſi grave. Le cri public eſt contre Bayle. Cet auteur, un des meilleurs dialecticiens qui ait jamais exiſté, ſemble vouloir introduire le pyrrhoniſme dans toutes les ſciences. L'accuſation de déiſme eſt la moindre de celles qu'on intente contre lui. On a prétendu trouver, à chaque page de ſes écrits, les preuves de ſon incrédulité.

Mais ces preuves ne ſont pas évidentes. On ne ſçait ſouvent à quoi s'en tenir. Bayle décide rarement. Il ne fait que préſenter le pour & le contre d'un point de controverſe. Il ne dit pas que telle religion eſt fauſſe; mais il ne dit pas

non plus qu'elle ſoit vraie. Il établit & renverſe également pluſieurs dogmes du chriſtianiſme. On trouve, dans un endroit, le contraire de ce qu'il avance dans un autre. Il ne termine rien, & ſe réſerve toujours quelque choſe à dire. Ses ouvrages ſont un mêlange de bon & de mauvais, qui en rend la lecture dangereuſe à ceux qui n'ont pas l'eſprit formé.

On a donné l'*Analyſe de Bayle*, & l'on y a fondu le commentaire avec le texte. Mais cette analyſe, qui a fait tant de bruit & que le gouvernement a proſcrit, n'eſt qu'un choix affecté de tous les morceaux les plus répréhenſibles. Quelqu'un, au contraire, qui ne prendroit dans Bayle que ce qu'il y a de judicieux, ſeroit ſûr de réuſſir & de donner un extrait utile. Il faudroit qu'une bonne plume s'occupât de cette idée & l'exécutât. On entreroit même alors dans les vues de Bayle. Cet écrivain original, qui en avoit de ſi profondes & de ſi juſtes, diſoit que, s'il n'avoit écrit pour les libraires, il n'eût pas compoſé plus d'un *in-folio*. Tout l'eſprit de ce grand homme peut être mis dans un ſeul volume. De tou-

tes ſes différentes productions, ſes *Penſées diverſes* & ſon *Dictionnaire* ſont celles qui lui firent le plus d'honneur. Son *Dictionnaire* eſt le premier ouvrage de ce genre où l'on apprend à penſer. Quel dommage que ce recueil contienne tant de petits faits, parle de tant de petits écrivains qu'un lecteur judicieux ni la poſtérité n'ont aucun intérêt de connoître. L'article de Spinoſa eſt un des mieux travaillés. Bayle y parle admirablement de la divinité. Quelques propos qu'il a tenus, & qu'on n'a pas oubliés, ſont ce qui rendit ſa croyance problématique. Le cardinal de Polignac, étant en Hollande, eut un entretien avec lui ſur la religion. Bayle lui dit: *Pour moi, je ſuis proteſtant.* Mais ce mot eſt bien vague, lui répondit le cardinal. Etes-vous luthérien? calviniſte? Anglican? *Je ſuis proteſtant*, répliqua Bayle, *parce que je proteſte contre toutes les religions.* On ajoute que, dans cette converſation, ne répondant le plus ſouvent à l'abbé de Polignac que par des vers de Lucrèce, cet abbé conçut dès-lors le deſſein de donner une réfutation philoſophique & ſuivie de l'ouvrage en-

tier du poëte latin, ce qu'il a fait dans son *Anti-Lucrèce.* On tient une autre anecdote du P. de Tournemine. Il vit Bayle en Hollande, & lui parla de son pyrrhonisme. Celui-ci répondit : *Je suis le Jupiter d'Homère, qui rassemble les nuées* (*).

A l'égard des reproches qu'on lui a faits sur ses mœurs, on ne voit pas qu'ils soient fondés. Ses mœurs étoient pures. Si le stile de Bayle est souvent libre, indécent; si cet écrivain s'arréte à des contes, à des historiettes scandaleuses, c'est qu'il ignoroit l'usage du monde & l'emploi de bien des mots dont il se sert. D'autres rapportent que Bayle s'excusoit lui-même sur cet article, en avouant que son goût l'y portoit comme malgré lui.

Les plaintes, les cris, les impostures, les manœuvres de Jurieu lui réussirent. Il parvint à gagner tous les tribunaux où il porta ses accusations. Le corps des pasteurs & des ministres calvinistes se rangea de son parti. L'orage élevé contre un sceptique dange-

(*) *Jupiter congregator nubium.*

reux grossissoit de jour en jour, & fondit à la fin sur lui. Le malheureux Bayle perdit sa place de professeur de philosophie & d'histoire à Rotterdam, seule ressource qu'il eût pour vivre. Il fut aux gages d'un libraire. La précipitation, avec laquelle il étoit obligé de travailler, fut cause, sans doute, de sa manière d'écrire souvent diffuse, lâche, incorrecte & surtout familière & basse. On l'accuse d'être faux dans ses citations; mais, dans un grand nombre qu'on a vérifiées, on ne l'a point surpris en faute : & d'ailleurs seroit-il étonnant que, dans un nombre si prodigieux de passages, sa mémoire se fût quelquefois égarée.

Depuis la privation de ses emplois, la fureur de ses ennemis ne fit que s'accroître. Il crut les confondre en désavouant l'*Avis aux réfugiés*, en donnant l'apologie de sa conduite, de ses mœurs, de sa religion, en publiant ses *Entretiens de Maxime & de Thémiste*; mais on le condamna sur cette apologie même. Il succomba sous le poids de la persécution & mourut à Rotterdam en 1706. Il étoit né au Carlas, dans le comté de Foix, en 1647.

D'abord calviniſte, il fit abjuration dans un âge aſſez tendre. Quelque temps après, il revint au calviniſme. Ses variations l'obligèrent à quitter ſa patrie. Lorſqu'il ſe convertit à l'égliſe Romaine, il prit la tonſure & porta le petit collet à Toulouſe, où il étudioit alors en philoſophie chez les jéſuites. Un de ces pères, qui l'avoit vu dans cette ville ſur les bancs, diſoit que Bayle ſe faiſoit un amuſement d'embarraſſer ſes maîtres, & qu'il avoit beaucoup de talent pour la dialectique. Bayle n'avoit preſque aucune connoiſſance de la phyſique. Il ignoroit les découvertes du grand Newton. Un cartéſianiſme qui ne ſubſiſte plus eſt la baſe de la plupart de ſes articles philoſophiques. Croiroit-on que ce grand génie ait eu des petiteſſes ? Sa paſſion étoit de voir des baladins de place. A l'âge de plus de 50 ans, dès qu'il en arrivoit à Roterdam, il s'affubloit de ſon manteau, couroit à ce ſpectacle comme un enfant, & il étoit le dernier à ſe retirer. Son teſtament a été déclaré valide en France par un arrêt du parlement de Toulouſe. Il eſt bien glorieux à ces magiſtrats de s'être ainſi
élevés

élevés au-dessus des loix, & de n'avoir pas regardé comme étranger un François qui faisoit tant d'honneur à sa patrie. Il s'en faut bien que *Basnage*, *Le Clerc* & *Saurin* l'ayent autant illustrée. Au bas de son portrait par Catherine Duchesne, on lit ces vers de La Monnoie (*).

> Tel est ce critique admirable ;
> Il sera toujours indécis,
> Lequel l'emporte, en ses écrits,
> De l'utile ou de l'agréable.

Jurieu n'est mort à Roterdam qu'en 1713. Après Bayle, le grand Arnauld est celui contre lequel il a le plus exhalé d'horreurs. Le feu de l'imagination déréglée de Jurieu s'épuisa. Longtemps avant sa mort, il tomba dans l'enfance.

(*) *Bælius hic ille est cujus dum scripta vigebunt ;*
Lis erit oblectent, erudiant ne magis.

Fin du premier volume.



TABLE
DES AUTEURS

Contenus dans ce volume.

Fin de la table.

